

“ACTES” DE LA 33^e RENCONTRE NATIONALE
DES AGENCES D’URBANISME

CHIFFRER, DÉCHIFFRER LES VILLES

INTELLIGENCE TERRITORIALE ET RENOUVEAU DE L’ACTION PUBLIQUE LOCALE

FRENCH FEDERATION OF TOWN PLANNING AGENCIES
REPORT OF THE 33rd CONGRESS

OUR CITIES: FIGURING THINGS OUT
TERRITORIAL INTELLIGENCE AND RENEWAL OF LOCAL PUBLIC POLICY

Revue

URBANISME

www.urbanisme.fr

Hors série

n° 44

20 €





L'ÂGE DE L'INGÉNIERIE EN RÉSEAU

Réunis à Bordeaux - Cenon pour la 33^e rencontre nationale des agences d'urbanisme sur le thème "Chiffrer, déchiffrer la ville", nous avons choisi de débattre des outils de mesure et des méthodes d'action à l'œuvre sur le territoire. Mais nous nous sommes également transformés en "arpenteurs" de la ville pour découvrir ensemble les coulisses de la métropolisation.

Le projet et les politiques locales sont aujourd'hui devenus une médiation, un processus négocié, qui s'adapte à chaque contexte spécifique. Dans cette période de préparation de l'acte III de la décentralisation, il faut sortir du "mythe du jardin à la française" où tous les territoires auraient vocation à être gérés avec les mêmes méthodes et outils, dans la métropole bordelaise comme en Limousin ou en Île-de-France. Nous entrons plutôt dans une période de "sur-mesure territorial", avec un enjeu de réarmement intellectuel de la puissance publique.

Le réseau des agences d'urbanisme doit plus que jamais se mettre au cœur de ces changements. En prenant la présidence de la FNAU, j'ai misé sur un "PARI" gagnant : Partenariat, Acculturation, Réseau,

Innovation. À travers cette 33^e rencontre, nous avons constaté que de nouvelles pratiques de l'ingénierie sont en incubation dans nombre de territoires, avec des agences d'urbanisme "multipolaires", organisées pour répondre aux enjeux de systèmes urbains associant agglomérations, villes moyennes, territoires périurbains, et travaillant en "bouquets d'ingénierie territoriale" ou en "réseaux d'agences" pour faire face aux défis des grands territoires métropolitains, régionaux ou transfrontaliers. L'émergence d'une nouvelle expertise d'échelle nationale et européenne, coproduite entre les collectivités et l'État, est une nouvelle exigence à laquelle contribue la FNAU à travers le rassemblement de plusieurs associations d'élus en un même lieu à Paris, dans une logique de cluster territorial. Nous sommes ainsi entrés dans l'âge de l'ingénierie en réseau, ce dont rend compte largement ce nouveau numéro hors série publié en partenariat entre la FNAU et la revue *Urbanisme*.

Vincent Feltesse,
député de la Gironde
président de la Communauté urbaine
de Bordeaux,
président de la FNAU

The Age of Networked Engineering

For the 33rd National Congress of French Town Planning Agencies in Cenon, one of the twenty-seven municipalities making up the Bordeaux Urban Community, we had decided that the focus would be current measurement tools and modes of action. Our *Cities: Figuring Things Out* was how we summed up the theme. But we had also resolved to become "surveyors" of the city of today, out to discover together the behind-the-scenes side of metropolisation.

The urban project and local policies have now become a negotiated process adaptable to each specific context. In the run-up to act III of France's decentralisation process, we have to abandon the "formal garden" myth and its application of identical management methods and tools to every territory, from Bordeaux's metropolis to the Limousin Region to the Ile-de-France. We're now moving into an era of the "made to measure" that means the public sector has to smarten up its intellectual arsenal.

When I accepted the job of FNAU president I was betting on a winning combination: Partnerships, Acculturation, Networking and Innovation. Now more

than ever, France's town planning agencies must be core players in a changing world. What we learnt from the Congress is that new territorial engineering practices are indeed emerging; and for this we can thank multipolar planning agencies equipped to respond to the issues raised by metropolitan areas, medium-sized cities and periurban territories, and working as "territorial engineering clusters" and "agency networks" to meet the challenges of metropolitan, regional and crossborder territories.

A new kind of expertise on a national and European scale, jointly produced by local government and the state, is a basic requirement; and the FNAU is currently honing its contribution by bringing together a number of politicians' associations in Paris, as a kind of territorial cluster. So we have entered the age of networked engineering, as this special issue of *Urbanisme*, published in partnership with the FNAU, makes abundantly clear.

Vincent Feltesse, member of parliament for Gironde
president of the Bordeaux Urban Community
president of the FNAU

SOMMAIRE

P.3 L'âge de l'ingénierie en réseau
par Vincent Feltesse, président de la FNAU

OUVERTURE

P.7 Imaginer les outils pertinents de l'avenir
par Pierre Gras

P.11 ... Regards d'experts
L'urbanisme submergé par un tsunami d'informations ?
Synthèse par Richard Quincerot

P.13 ... Table ronde
En bonne intelligence (territoriale)
Synthèse par Olivier Réal

P.15 *Résumé anglais*

BORDEAUX MÉTROPOLÉ AQUITAINE

P.17 ... Fil bleu
Le Grand territoire bordelais, côté estuaire
par Richard Quincerot, reportage en images de Serge Mouraret

P.19 ... Enjeux
Bordeaux, métropole en projet(s)
par Pierre Gras et Olivier Réal

P.22 ... Démarches
Le politique est aussi dans les méthodes
... 50 000 logements : doubler le rythme annuel et produire autrement

P.25 ... Image
L'art dans la ville, ou l'art de la ville ?
par Pascale Decressac reportage en images de Serge Mouraret

P.27 *Résumé anglais*

PANORAMA DES ATELIERS

P.29 **Ville numérique : "urbaniser" les technologies ?**
Synthèse par Olivier Réal
... Mérignac, réalité augmentée

P.31 **La prospective, un instrument multiforme au service des territoires**
Le point de vue de Damien Denizot

P.33 **Saisir toute la complexité des modes de vie**
Le point de vue de Georges-Henry Laffont

P.35 **Programmer l'habitat, entre innovation locale et articulation nationale**
Synthèse par Sofia Guevara et Lucille Laurin
... "Habiter" : un outil de suivi de la production de logement

P.37 **L'entre-deux périurbain en quête d'identité**
Synthèse par Pascale Decressac
... Créon, l'avenir du périurbain ?

P.40 **L'université, acteur de la ville (et réciproquement)**
Synthèse par Pierre Gras
... Opération campus : une ingénierie originale
... Une convention signée avec la conférence des présidents d'université

P.44 **Au bonheur de (re)chercher**
Le point de vue d'Emmanuelle Quiniou

P.46 **Ces données qui nous modèlent...**
Les points de vue croisés de Tristan Guilloux, Cécile Féré, Cyprien Richer et Daniel Zobebe

P.48 **Récit médiatique et communication professionnelle**
Le regard d'Antoine Loubière

P.50 **Grands territoires, retour d'expériences**
Synthèse par Richard Quincerot

P.52 **Territoires en bonne santé**
Synthèse par Florence Sorrentino

P.54 **L'homme et l'eau : vers un nouveau contrat local ?**
Le regard de Gérard Blanc

P.56 *Résumé anglais*

PERSPECTIVES

P.60 ... Synthèse
Défricher la Terra incognita au bénéfice du monde connu
Par Olivier Réal
... Quand les prix de thèse font l'éloge (ou la critique) de l'ailleurs

P.62 ... Table ronde
Changer de techniques, de méthodes ou de modèles ?
Synthèse par Richard Quincerot

P.64 ... Table ronde
L'introuvable définition de l'ingénierie idéale
Synthèse par Pascale Decressac

P.66 ... Défis
Vincent Feltesse : "L'innovation est fondamentale"

P.67 *Résumé anglais*

P.68 **L'ALBUM PHOTO DE LA RENCONTRE**

P.69 **PETIT ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE**



CONTENTS

P.3 The Age of Networked Engineering
Vincent Feltesse, FNAU president

KEYNOTE CONSIDERATIONS

P.7 Relevant tools for the future
par Pierre Gras

P.11 ... The expert eye
Is urbanism drowning in a tsunami of information?
Roundup by Richard Quincerot

P.13 ... Round Table
On good (territorial) terms
Roundup by Olivier Réal

P.15 *English abstract*

BORDEAUX MÉTROPOLÉ AQUITAINE

P.17 ... Blue Strand
Bordeaux and its estuary
Richard Quincerot. Image sequence by Serge Mouraret

P.19 ... Issues
Bordeaux: a metropolis and its project(s)
Pierre Gras

P.22 ... Approaches
Dialogue: a tool for competitiveness and transversality
... 50,000 housing units: doubling the annual rate, and doing things differently

P.25 ... Images
Art in the city or the art of the city?
Pascale Decressac. Image sequence by Serge Mouraret

P.27 *English abstract*

THE WORKSHOPS: AN OVERVIEW

P.29 **Digital city: "urbanising" technology?**
Roundup by Olivier Réal
... Mérignac: augmented reality

P.31 **Prospection: a multifaceted territorial tool**
As seen by Damien Denizot

P.33 **Lifestyles in all their complexity**
As seen by Georges-Henry Laffont

P.35 **The living environment: from local innovation to national structuring**
Roundup by Sofia Guevara & Lucille Laurin
... "Settling in": a tool for monitoring housing production

P.37 **The periurban: an interspace in search of identity**
Roundup by Pascale Decressac
... Créon: the future of the periurban?

P.40 **The university as actor in the city (and vice versa)**
Roundup by Pierre Gras
... Operation campus: innovative engineering
... FNAU signs a contract with the universities

P.44 **The delights of (re)search**
As seen by Emmanuelle Quiniou

P.46 **Data that model us...**
As seen by Tristan Guilloux, Cécile Féré, Cyprien Richer & Daniel Zobebe

P.48 **Media narrative and professional communication**
As seen by Antoine Loubière

P.50 **Feedback from large territories**
Roundup by Richard Quincerot

P.52 **Territories in good health**
Roundup by Florence Sorrentino

P.54 **People and water: towards a new local contract?**
As seen by Gérard Blanc

P.56 *English abstract*

LOOKING TO THE FUTURE

P.60 ... Roundup
Pioneering Terra incognita for the benefit of the known world
Par Olivier Réal
... Urban studies prizes: in praise (but not always) of other places

P.62 ... Round table
The elusive definition of ideal engineering
Roundup by Pascale Decressac

P.64 ... Round table
The elusive definition of ideal engineering
Roundup by Pascale Decressac

P.66 ... Challenges
Vincent Feltesse addresses the city planning agencies: "Innovation is fundamental"

P.67 *English abstract*

P.69 **THE CONGRESS PHOTO ALBUM**

P.69 **BRIEF BIBLIOGRAPHY**





IMAGINER LES OUTILS PERTINENTS DE L'AVENIR

La 33^e rencontre nationale des agences d'urbanisme a parfaitement illustré l'effort collectif, du côté de l'État comme du côté des agences et de leurs partenaires, pour "changer de lunettes" et inventer les "outils pertinents" de l'action publique dans le futur, dont la nouvelle intelligence territoriale ne manquera pas de s'emparer. Une étape indispensable pour "marquer le territoire" des agences.

Accueillant les quelque 850 participants au nom d'Alain David, maire de Cenon, retenu par d'autres obligations, Jean-Marc Offner a évoqué le lieu de la rencontre, Le Rocher de Palmer, espace original consacré aux musiques du monde et dont le directeur de l'agence d'urbanisme de Bordeaux métropole Aquitaine a souligné qu'il contribuait à "un changement de regard sur la rive droite de l'agglomération bordelaise".

Imaginer l'avenir

Le regard porté sur l'agglomération a lui-même mûri. Quatorze ans après une précédente rencontre des agences à Bordeaux /1, le président de la FNAU et de la Communauté urbaine de Bordeaux, Vincent Feltesse, a pu observer le chemin parcouru. Tout d'abord en appréciant à sa juste valeur le "travail de mue" effectué : "La métropole est désormais représentative de ces nombreux territoires urbains qui, à Nantes, à Rennes, à La Plaine Saint-Denis ou à Lyon, ont engagé de profondes mutations se traduisant par une reprise démographique, de nouveaux moyens de déplacements et une plus forte attractivité". Il a fallu pour cela "faire le deuil de certaines activités au bénéfice de nouvelles, pour lesquelles les outils d'observation et de prospective ne semblent pas toujours adaptés. Ce n'est pas étonnant, "car nous n'aurons pas les mêmes capacités, les mêmes financements, les mêmes outils, pour aménager la ville et les territoires urbains au cours des quinze années qui viennent", a observé le président de la FNAU. Pour autant, on doit bien imaginer les voies et moyens pour réussir cette évolution.

Interroger la "fabrique" de la ville

Pour y parvenir, rien n'est sans doute plus efficace que d'interroger la "fabrique de la ville", comme l'a fait la métropole bordelaise dans le cadre de ses pro-

jets urbains /2. Philippe Estèbe, animateur des séances plénières/3, a invité les personnalités présentes lors de la séance d'ouverture à "une analyse fine des pratiques et des méthodes" dans la perspective de "nouvelles intelligences territoriales" à inventer /4. Plusieurs de ces experts ont évoqué, à l'instar de Michel Desvigne, Grand Prix de l'urbanisme en 2011, le "tapis d'études" et le "mille-feuilles institutionnel" qui brident l'imagination ainsi que la recherche vaine d'une "échelle pertinente" qui l'accompagne généralement. Entre accords et désaccords, notamment sur le rôle exact des nouvelles technologies, Internet et autres GPS dans la production de la ville, ce "dire d'experts" a eu le mérite de cerner le champ des possibles en matière de recherche ou d'innovation urbaine.

"Plutôt que de rechercher le périmètre idéal sur le terrain, mieux vaut prendre de la hauteur !", a lancé Michel Desvigne. Toutefois, Rémi Dorval /5 a suggéré que c'est surtout dans ses usages quotidiens que la ville se transforme très rapidement, se dirigeant tout droit vers une production "en temps réel". Dans ces conditions, pratiquer l'urbanisme est-il encore possible ? Comme l'a souligné avec un brin d'ironie le politologue Gilles Pinson, dans ce domaine, "c'est toujours l'âge des Lumières, mais de plus en plus tamisées..." Le moment était donc particulièrement bienvenu pour braquer les projecteurs sur cette fameuse intelligence territoriale en mouvement.

Conforter l'ingénierie des territoires

Dans un message vidéo adressé aux participants lors de la séance de clôture, deux jours plus tard, Cécile Dufлот, ministre de l'Égalité des territoires et du Logement, a souligné l'intérêt de la réflexion engagée par les agences qui, a-t-elle estimé, "contribue

1/
Cf. le hors série de la revue *Urbanisme*, "Ville en mouvement ; Stratégies urbaines et transports", actes de la 19^e rencontre nationale des agences d'urbanisme, Bordeaux, mars 1999.

2/
Lire en pages 17 et suivantes la séquence consacrée à la métropole bordelaise, ainsi que la bibliographie en p. 69.

3/
Directeur de l'Institut des hautes études de développement et d'aménagement des territoires d'Europe.

4/
Lire en pages 10 et suivantes.

5/
Directeur délégué de Vinci et président de La Fabrique de la Cité.



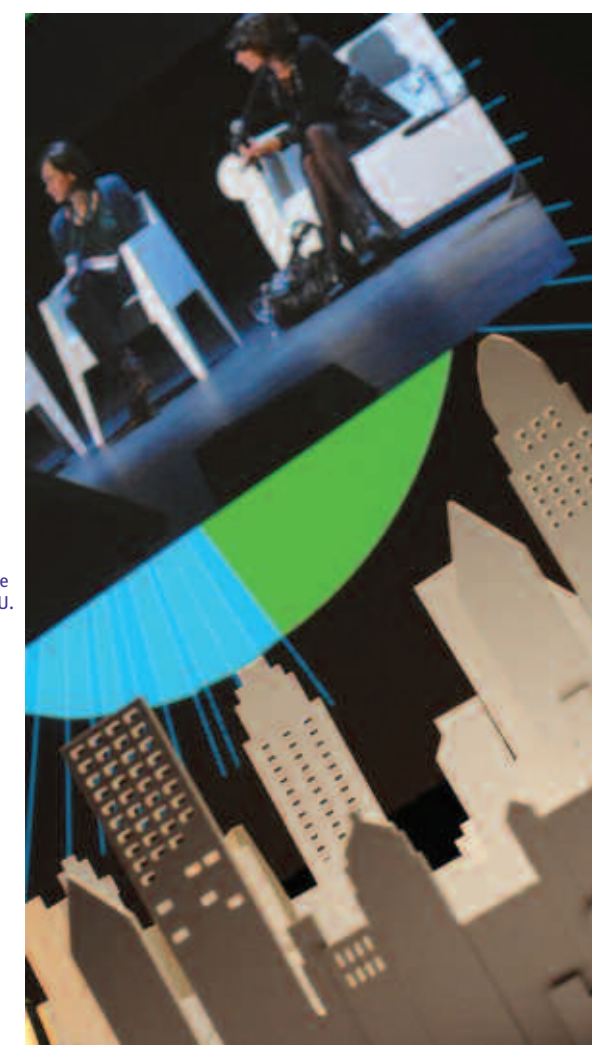
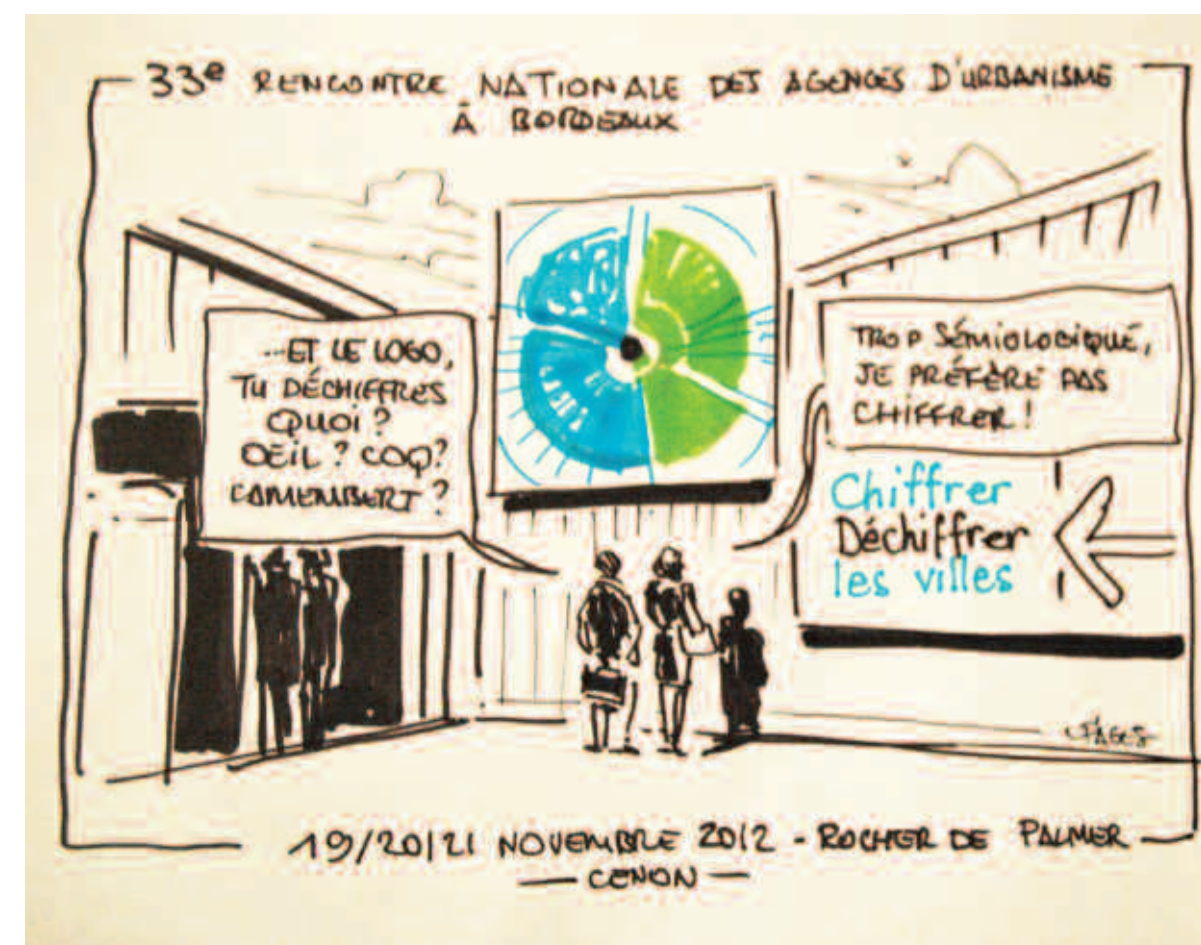
Le Rocher de Palmer, espace original dédié aux musiques nouvelles implanté à Cenon et conçu par Bernard Tschumi, a accueilli les travaux de la 33^e rencontre nationale des agences d'urbanisme.

aux réflexions du gouvernement sur l'organisation institutionnelle des territoires, sur la transition écologique et sur les mobilités urbaines et durables", à travers une approche "pluridisciplinaire et intégrée". Elle a également assuré les agences d'urbanisme de son soutien. Le rôle des agences consiste en effet, pour la ministre, à venir conforter, "aux côtés des CAUE et des établissements publics fonciers", les territoires qui en ont le plus besoin et consolider l'ingénierie en réseau pour optimiser le maillage au niveau national, "en créant de nouvelles agences ou en élargissant le périmètre de celles qui existent". Le tout dans une perspective d'égalité des territoires et à la veille de la troisième phase de décentralisation, qu'elle a d'ailleurs suggéré de nommer "première étape de la territorialisation"... "L'État sera actif dans son rôle de garant de l'égalité entre les villes et les campagnes", dans le cadre de nouvelles relations

avec les collectivités locales mettant en avant la pertinence de l'échelon intercommunal, a poursuivi Cécile Duflot, avant de conclure sur un appel à l'imagination des agences : "Pour travailler sur les politiques publiques en matière d'aménagement, de planification stratégique et de mobilité, et agir efficacement sur l'étalement urbain et l'artificialisation des sols, j'aurai besoin de vous sur la durée". Un message assurément bien reçu par la salle.

Mieux "assumer" le fait métropolitain

Dans son intervention conclusive qui a suivi l'allocution de la ministre, Vincent Feltesse a pris la mesure de l'acculturation au phénomène urbain dans un pays où "le discours sur la ville est rarement assumé". "Toutefois, a-t-il précisé, le fait métropolitain est présent dans la réflexion sur la nouvelle étape de la décentralisation", comme en témoigne



6/
Lire en page 66
l'intervention de clôture
du président de la FNAU.

la récente rencontre entre les principales associations d'élus et le Président de la République. Il ne s'agit plus dès lors d'évoquer une "métropolisation honteuse", mais bien de se placer dans une perspective positive. Les choses étant posées et les cartes en voie d'être "redistribuées", le président de la FNAU a invité les agences à inventer des "outils pertinents" pour accompagner cette mutation intellectuelle et ces changements de paradigmes dont l'État, a-t-il insisté, ne doit pas être absent /6.

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour penser qu'il en sera de nouveau question, à l'automne prochain, dans l'agglomération d'Amiens où se tiendra la prochaine rencontre nationale. En attendant, comme l'a suggéré le président de la fédération, un solide travail attend les agences. Celles-ci, prévenant par là-même "le risque d'une perte de légitimité", doivent en effet "aller vers le sur-mesure territorial", où leur savoir-faire et leur capacité d'articulation des politiques publiques devraient effectivement être appréciés. | Pierre Gras

REGARDS D'EXPERTS

L'URBANISME SUBMERGÉ PAR UN TSUNAMI D'INFORMATIONS ?

La multiplication des informations tend peut-être à miner les certitudes, jusqu'à provoquer une sorte de paralysie. Pour prendre la mesure du risque, le premier débat de la rencontre de Bordeaux a interrogé trois praticiens et trois experts, sollicités par Philippe Estèbe sur cet espace inédit d'interactions urbaines. Analyse et synthèse par Richard Quincerot

La multiplication des informations scientifiques et médiatiques sur la ville tend paradoxalement à miner toutes les certitudes. Plus on en sait sur l'urbain, et plus le réel paraît opaque, compliqué, diffracté en multiples points de vue. L'explosion des savoirs conduirait-elle au non-savoir et à la paralysie, et la pléthore de chiffres à un brouillage généralisé ?

Construire des paysages : la traversée des échelles

Pour le paysagiste Michel Desvigne ^{1/}, la surabondance d'informations oblige plus que jamais à structurer l'action. Il évoque le "tapis" d'études antérieures de plus en plus épaisses, reflet du millefeuille administratif, qui laisse entière la question du "comment faire ?". Pour dépasser la surabondance documentaire et trouver une manière de créer un ordre dans un territoire, il estime indispensable d'agir à plusieurs échelles. Ainsi, son projet pour le plateau de Saclay met-il en place une chaîne de quatre cohérences. À l'échelle des trente kilomètres du plateau, l'option est d'amplifier la géographie naturelle en renforçant les vallons, en installant les circulations sur les pentes et en organisant la régulation de l'eau. À l'échelle des dix kilomètres du Campus Sud, un système de parcs connecte tous les espaces publics. À l'échelle des quartiers (2 à 3 km),



Central Park est le premier grand parc public américain à avoir été aménagé dans une ville déjà constituée.

des trames d'espaces publics centraux s'articulent avec le réseau des transports publics. Enfin, à l'échelle des 200 mètres, les cœurs de quartier font l'objet d'aménagements de détail. "On se complait trop facilement dans l'abstraction d'une seule échelle, commente M. Desvigne : pour créer un paysage qui tienne durablement un territoire, il faut traverser toutes les échelles. Ce n'est pas un problème d'outils (nous en avons trop), mais de concepts (nous en manquons) : le défi est d'inventer autant de concepts que d'échelles..."

^{1/} Grand Prix de l'urbanisme 2011.

L'urbanisme à l'heure des paysagistes ?

Brigitte Bariol, déléguée générale de la FNAU, a salué la montée en puissance des paysagistes dans l'ingénierie territoriale, qui lui paraît avoir quatre origines : leur capacité de travailler à l'échelle la plus large (le grand paysage)



Philippe Estèbe



Michel Desvigne



Brigitte Bariol



Rémi Dorval



Pour créer un paysage qui "tienne durablement" un territoire, il faut traverser toutes les échelles, a estimé Michel Desvigne.

comme à la plus fine (le jardin) ; leur approche de la ville par les "vides" plutôt que par le bâti ; la relative économie de moyens utilisés par "l'art pauvre" du paysage ; et enfin la prise en compte du temps avec la métaphore de la "ville qui pousse", antithèse de la "ville du plan". S'agit-il vraiment de démarches innovantes ? Michel Desvigne s'est réclamé au contraire d'une volonté de renouer avec un urbanisme longtemps oublié, notamment la grande tradition américaine, avec F. L. Olmsted ^{2/}, ou la générosité des espaces publics de Bruxelles, sans

comparaison avec la place trop limitée qui leur est faite, selon lui, dans la plupart des villes françaises actuelles.

La ville et le temps : apologie de l'immédiat

"La principale difficulté, pour comprendre et pour faire la ville, c'est le temps", a estimé à la suite Rémi Dorval, président du think tank La Fabrique de la Cité. L'accélération des changements techniques et sociaux impose d'accorder beaucoup plus d'importance au temps court. "La ville, qui se construit sur des temps longs, sera vécue par d'autres que ses constructeurs, constate-t-il. Pour décrypter la ville de demain, il faut donc interroger l'immédiat, les jeunes, les émergences..." Rémi Dorval préconise deux types de moyens. D'une part, des procédures participatives permettent de faire émerger des masses d'informations en temps réel : les méthodes abondent sur ce plan, qu'il s'agisse de la démarche de WikiCity d'Amsterdam ou du Gaming (urbanisme par le jeu) organisé en 2010 dans les quartiers d'Istanbul. D'autre part, le dévelop-

^{2/} Frederick Law Olmsted (1822-1903), architecte-paysagiste américain, célèbre notamment pour la conception de Central Park à New York et du parc du Mont-Royal à Montréal.



Gilles Pinson



Jean-René Brunetière



Daniel Kaplan

pement des usages sociaux des technologies de l'information et de la communication est porteur d'avenir : les réseaux de covoiturage ou la multiplication de "tiers lieux" de travail pourraient offrir des alternatives aux grandes concentrations d'emplois comme à La Défense et aux investissements lourds qu'elles nécessitent dans les infrastructures urbaines.

L'urbanisme à l'ère de la dialectique ?

"L'urbanisme est entré dans l'ère des lumières tamisées", a lancé pour sa part Gilles Pinson, professeur de sciences politiques /3. Hier, une vision positiviste prétendait ancrer l'action urbaine sur un socle de connaissances scientifiques sup-

posées incontestables. Cette détermination a cédé la place à une attitude plus nuancée, qui ne renonce certes pas à produire des connaissances sur la ville, mais en fait un usage beaucoup plus modeste dans les processus de production urbaine. D'une part, une "rhétorique de l'émergence" milite pour un urbanisme flexible et participatif, attentif aux évolutions des usages – au risque d'un affaiblissement des représentations et de l'action. D'autres posent au contraire l'idée que "les gens se saisissent surtout de ce qu'on leur donne", à l'image des appropriations sociales des nouvelles technologies de communication. Autrement dit, l'urbanisme doit plus que jamais composer avec un rapport ambivalent à la demande : en filant activement la métaphore de "l'émergence", mais sans négliger les opérations politiques et techniques capables de structurer les pratiques.

Un monde de chiffres

Jean-René Brunetière, président de l'association "Pénombre, la vie publique du nombre", s'est délecté de la multiplication pléthorique de chiffres d'accès immédiat qui crée, selon lui, "un monde délicieusement paradoxal et imprévisible". Plus les données prolifèrent, et plus l'incertitude augmente : sur les catégories d'objets comptés (le "ménage", par exemple), les échelles de comptage (la commune), les flux de biens et de personnes (de moins en moins saisissables), les flux cachés et néanmoins déterminants (le "carbone gris"). Or, tandis que l'incertitude gagne les sources statistiques, une grande visibilité est donnée à un petit nombre de chiffres à fort impact émotionnel, supposés faire évoluer l'opinion publique.



Le numérique n'est pas un "autre monde" à opposer au réel, mais un ensemble de productions mises au service de projets concrets.

Faut-il pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain – et "le chiffre avec l'urbain" ? J.-R. Brunetière et son association s'y refusent absolument. Ils invitent au contraire à pratiquer une critique active des nombres. Si les chiffres ne font plus autorité, ils peuvent servir d'objets transactionnels pour nourrir le débat public, prendre la mesure des possibles et aider à délimiter des "zones de consensus".

Le numérique : de la statistique à la donnée

Il est rejoint en cela par Daniel Kaplan, délégué général de la Fondation Internet Nouvelle Génération, qui a plaidé en faveur d'une "culture critique de la donnée". Nous n'avons pas le choix, car la prolifération actuelle d'informations et de connexions est un fait, une composante de notre réalité. Kaplan insiste : le numérique n'est pas "un autre monde" à opposer au réel, mais un ensemble de productions et de pratiques humaines qui changent la vie en libérant de certaines tâches pour en rendre possibles d'autres. Ainsi, nos rapports aux nombres ont-ils profondément changé : nous sommes passés de la "statistique" – les chiffres produits par un service d'État – à la "donnée", Data exploitable en temps réel dans des pratiques concrètes (pour éviter un embouteillage, par exemple), sans que cela contribue nécessairement à enrichir nos connaissances sur la ville. En d'autres termes, une "réalité augmentée" qui ne concurrence pas l'expérience sensible du territoire, mais la nourrit – pour le meilleur et pour le pire... | R. Q.

3/ Auteur notamment de *Gouverner la ville par projet. Urbanisme et gouvernance des villes européennes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009.

1/ Cf. notamment le hors série n° 39 d'*Urbanisme* consacré aux "actes" de la 30^e rencontre nationale des agences d'urbanisme "Ville désirée, ville durable, ville désirable ; un projet à partager", organisée à Rennes en octobre 2010.

TABLE RONDE

EN BONNE INTELLIGENCE (TERRITORIALE)

Après les regards informés des concepteurs et des chercheurs, la seconde table ronde d'ouverture a adopté un visage plus politique, autour de la construction des représentations des territoires et de la notion de décision. Synthèse des échanges par Olivier Réal

"C'est le projet qui donne de la force et de la cohérence !" Daniel Delaveau, maire de Rennes, président de Rennes Métropole et de l'Assemblée des communautés de France (AdCF), a logiquement associé d'emblée le mot "projet" à celui de territoire. La ville étant (aussi) le lieu de l'affrontement des intérêts et des contradictions entre citoyens, le rôle du politique est de gérer la complexité et de prendre en compte les différentes échelles spatiales et temporelles, a-t-il expliqué en substance. L'élu doit par conséquent organiser le débat et maîtriser la confrontation. Une tâche complexe, car les représentations sociales changent, tandis que la durée de vie s'allonge et que la société se transforme fortement. "Nous avons tous des appartenances multiples vis-à-vis de territoires dont les logiques institutionnelles ne correspondent plus à la réalité vécue, a poursuivi le maire de Rennes. Ce n'est pas simplement l'habitant – le résident – qui fait la ville, c'est aussi celui qui vient dans la métropole pour travailler ou pour ses loisirs". Face à ces représentations instables, il faut prendre compte l'ensemble de ces paramètres particuliers en cherchant à adopter une vision globale. Prenant l'exemple d'un couple dont l'un des membres travaille à Rennes et l'autre à Nantes, Daniel Delaveau s'est interrogé sur la meilleure façon d'anticiper les besoins d'équipements ou d'infrastructures dans ces aires urbaines voisines. Rennes peut ainsi s'appuyer

sur une "culture de la prospective" /1, mais est-ce toujours opératoire aujourd'hui ?

La pratique des métropoles

La question de la représentation est pour Vincent Feltesse, président de la Communauté urbaine de Bordeaux et de la FNAU, "l'archétype du terme polysémique", dont la réalité est difficile à cerner : "Il existe en effet un hiatus croissant entre ce que vivent les gens et les modes de désignation des élus. Nous recevons des mandats électoraux sur des territoires assez figés, à l'image des cantons, qui n'ont pas bougé depuis plus de deux siècles. À l'inverse, les habitants ont une pratique des lieux très différenciée". Les territoires étant "mouvants", les représentants politiques ont un vrai rôle pédagogique à jouer pour mieux faire comprendre le monde dans lequel nous vivons, pour redonner de l'orientation et du sens. "Mais avec qui est-ce que je discute ?", s'est interrogé Vincent Feltesse, ajoutant "qu'est-ce qu'on décide et quand ?" Pour répondre à ces questions, il faut pouvoir définir un cap, prendre des décisions fondées sur un projet politique et des "valeurs", ce qui n'interdit pas une certaine souplesse. Si la pratique traditionnelle repose sur une planification urbaine à cinq, dix ou quinze ans, l'élu politique a besoin, selon le président de la FNAU, de se "réparer de deux temporalités différentes", l'une à court terme, car les choses bougent très vite, et l'autre à plus long terme, pour mieux "donner une dimension stratégique à l'action publique".

La manière d'organiser les savoirs pour mieux se projeter dans l'avenir est au cœur du travail des agences d'urbanisme. C'est l'adage "comprendre pour agir" qu'Ariella Masboungi, architecte et urbaniste en chef de l'État et inspectrice générale du développement durable, a mis en avant. Cela nécessite de faire des hypothèses, à l'image de ce qui a été produit sur le Grand



Daniel Delaveau



Vincent Feltesse



Ariella Masboungi

Paris, a-t-elle affirmé. Plutôt que de redessiner indéfiniment des projets de long terme qui n'aboutissent jamais – ou différemment, car le marché, les pratiques, les usages et les gens ont évolué dans l'intervalle –, sans doute vaut-il mieux essayer de “représenter la souplesse” : “En clair, dessiner peu de choses et montrer des références sur ce qui peut évoluer, même si cela ne satisfait pas toujours immédiatement les élus, les aménageurs ou les habitants”. Car cette démarche lui semble nécessaire vis-à-vis des partenaires de l'aménagement, dans la mesure où il semble essentiel d'associer les acteurs publics et privés, ceux qui font la ville... y compris pour la faire autrement, en bonne intelligence.

Donner de la visibilité

Mais pour “faire la ville” de cette manière, il faut bien entendu, au-delà de l'arbitrage entre intérêts contradictoires, parvenir à décider ! Daniel Delaveau a confirmé que le “cap politique”, s'appuyant sur le travail préparatoire des agences d'urbanisme, doit fournir un horizon. D'autant que l'on entre dans une période de meilleure reconnaissance du “fait urbain”, avec la mise en œuvre progressive d'une “gouvernance” davantage décentralisée. Les futures “conférences régionales de territoires” ne vont-elles pas permettre d'identifier des compétences locales propres, au bénéfice de stratégies urbaines claires ? Mais la décision est également le fruit de l'articulation entre des échelles contrastées. Au regard de l'absence de subsidiarité entre les collectivités, Vincent Feltesse, un peu à contre-courant de la pensée habituelle, comme il l'a lui-même reconnu, a mis en exergue le rôle des départements dans l'accompagnement des “intercommunalités émergentes”. Une façon, dans “cette France qui va mal”, de reposer la question, trop peu apparente à son goût, de la solidarité territoriale.

“Il faut rejeter la domination du temps long comme seule définition de l'urbanisme”, a renchéri Ariella Masboungi : “Dans le temps long, il y a des temps utiles et des temps inutiles, et ce n'est pas du tout la même chose !” Le “temps utile” est celui de la concertation, de la négociation, de l'élaboration du projet – de la démocratie, en un mot. Le “temps inutile”, c'est en revanche celui de la lutte entre les services, de la non-décision, des atermoiements : un temps qui s'avère très coûteux. Il faut restreindre ce temps-là pour pouvoir agir sur la réalité et permettre aux savoir-faire de s'exprimer, a-t-elle assuré. Mais le



PLU 3.1 de la communauté urbaine de Bordeaux, a'urba.

“faire savoir” fait aussi partie de l'action partagée. La presse et les médias sont utiles à cette démarche, a estimé Sibylle Vincendon, journaliste à *Libération* /2, même si l'urbanisme est en réalité éclaté, dans la plupart des journaux, en de multiples thématiques (transports, développement durable, ville numérique, économies d'énergie, problèmes des cités...). Selon elle, “le récit est l'une des modalités parmi les plus efficaces de représentation de l'urbain pour le public”. Il permet de fournir les “clés” de la ville à des personnes qui, par leurs pratiques, la fabriquent en quelque sorte au quotidien, sans vraiment le savoir. Au même titre, au fond, que les agences d'urbanisme, lorsqu'elles défrichent – et déchiffrent – la ville, donnant ainsi du champ libre à ceux qui la décident. | O. R.

2/
Lire également l'article consacré au rôle des médias en pages 48-49.



Sibylle Vincendon

Relevant tools for the future

The 33rd National Congress of France's city planning agencies was a fine illustration of the collective determination of the state, the agencies and their various partners to “take a fresh look at things” and devise “relevant tools” for public sector action in the future. For the agencies this is, of course, a vital step towards “marking out their territory”.

Welcoming the 850-some participants on behalf of Cenon mayor **Alain David**, unavoidably detained elsewhere, **Jean-Marc Offner**, director of the Bordeaux Métropole Aquitaine agency, drew their attention to the Congress venue: the Rocher de Palmer, a world music centre that has “helped change the way people see the right bank of the Bordeaux metropolitan area.”

As **Vincent Feltesse**, president of the FNAU and the Bordeaux Urban Community, pointed out, a metamorphosis has taken place and “the Bordeaux metropolis is now representative of those numerous urban territories like Nantes, Rennes, La Plaine Saint-Denis and Lyon, where radical change has taken the form of demographic growth, new modes of transport and increased attractivity.” Realistically, he conceded that current observation and prospection tools were not always suited to the new situation, and that “we're not going to have the same capacities, the same finance and the same tools for urban and territorial planning in the fifteen years to come.” Which did not exclude the need to find the appropriate ways and means.

Among the specialists having their say at the plenary session, landscaper **Michel Desvigne** critiqued the “mass of studies” and the “administrative layering” that hamper imagination and the search for a “relevant scale”. Despite a mix of agreement and disagreement – notably regarding the role of the new technologies – the session at least enabled a focus on current possibilities

in research and innovation. For **Rémi Dorval**, president of the La Fabrique de la Ville think tank, rapid urban change takes place above all at day-to-day level, and this calls for “real-time” responses. But, he was asked, does this point of view leave any room for the practice of city planning as we know it?

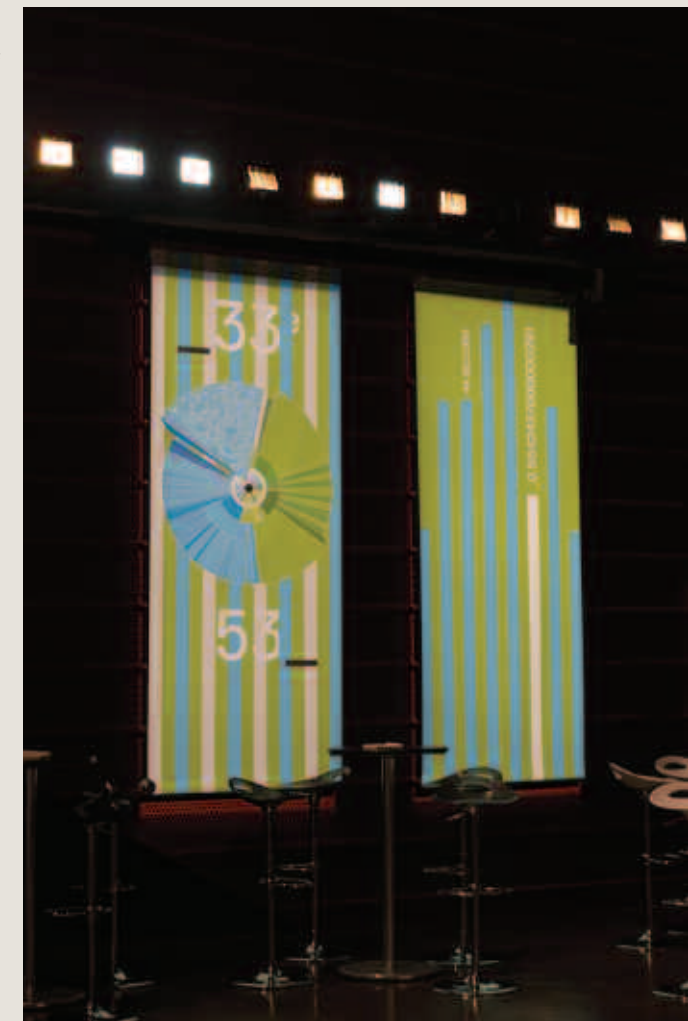
At the same time, today's unending flow of information seems to be undermining certainties to the point of inducing a kind of paralysis. For **Michel Desvigne** thwarting the impact of information overkill requires achieving order by working on several territorial scales simultaneously. Restricting things to a single scale can too easily become a recipe for complacency. FNAU executive director **Brigitte Bariol** paid tribute to landscapers' territorial engineering role, which **Desvigne** sees not as an innovation, but as a return to a long-forgotten tradition typified by **Frederick Law Olmsted**.

For **Jean-René Brunetière**, though, masses of data mean a “deliciously paradoxical and unpredictable world”, full of promise but demanding astute number crunching. Figures may no longer have the same authority, but they can at least serve as a basis for public debate and “consensus zones”. And anyway, pointed out **Daniel Kaplan**, information flows are a fact of life and we don't have the choice.

The second round table took a more political turn. How, for example, are we to anticipate the needs for facilities and infrastructures in and between neighbouring urban areas? For **Rennes** mayor **Daniel Delaveau**, “The urban project is what provides strength and consistency,” and politicians should be organising debate, reconciling conflicting interests and above all taking account of today's marked social change, notably with regard to political representation: “We all have multiple loyalties to territories whose institutional logics no longer match everyday reality.” **Vincent Feltesse**

agreed: “There's a steadily widening gap between the way people actually live and the way their representatives are chosen: we're elected to fossilised territorial areas, while our residents experience their living environment from many different angles.” Time frames were important too, he said: politicians must be alert both to the short term, because things change quickly, and to the long term, “so as to give public sector action a strategic dimension.”

Ariella Masboungi, inspector general for sustainable development, took a firm stand on associating the private and public actors who, in the final analysis, make our cities: “We need the kind of flexible hypotheses generated by the Greater Paris venture, keeping actual design to a minimum while showing the direction things can take, even if this doesn't always immediately please the politicians, the planners or the residents.” planning and development. |



FIL BLEU

LE GRAND TERRITOIRE BORDELAIS, CÔTÉ ESTUAIRE

Embarqué à bord du Sardanne, le visiteur partage l'expérience étonnante et apaisante d'un effacement progressif des repères. Partant à la découverte d'un port réparti sur plusieurs sites et d'un grand territoire aux contours flous, il n'était pas déplacé de se retrouver dans un monde liquide, sans aspérité, mouvant, délié. 1/
Récit de voyage par Richard Quincerot

1/
Visite organisée dans le cadre de l'atelier consacré aux "grands territoires" proposé par l'Agence de développement et d'urbanisme du grand Amiénois, en partenariat avec le Conseil général de la Gironde.

Plus grand port de fond d'estuaire de France, Bordeaux connaît un fort développement à partir du XII^e siècle, grâce aux liens étroits avec la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. Il doit son accessibilité maritime à des conditions très particulières, qu'a exploré Didier Coquillas, médiateur scientifique à l'université de Bordeaux. Grâce à un "effet d'entonnoir", l'estuaire connaît des marées de grande amplitude – de 4 à 4,50 mètres – qui remontent loin à l'intérieur des terres, jusqu'à 150 kilomètres de l'embouchure. L'eau, très limoneuse, est à demi salée : la limite entre eau de mer et eau douce tend à s'éloigner de la côte en raison du régime faiblissant des rivières descendant des montagnes. Elle est chargée de sédiments qui se déposent sur les fonds – la drague aspiratrice *Pierre Lefort* travaille en permanence à dégager les chenaux navigables – et dessinent une topographie faite de bancs de sable, de vasards et d'îles intermittentes : sur les treize îles de l'estuaire, l'une a disparu en 2003 et deux autres sont en formation...

Un port historique, des ports en réseau

Quittant Bordeaux, le bateau glisse sous le pont levant flambant neuf Bacalan-Bastide – qui porte désormais

le nom de Jacques Chaban-Delmas – destiné à permettre le passage des paquebots de croisière faisant escale à Bordeaux, puis sous le pont d'Aquitaine, construit dans les années 60 pour faciliter le contournement routier de l'agglomération. Ce sont les derniers franchissements avant le très vaste estuaire de la Gironde, le seul en Europe à ne pas être traversé par un pont. Ce territoire est l'espace d'origine d'un port, comme l'explique Étienne Naudé, directeur de la stratégie et du développement au Grand Port Maritime de Bordeaux. Bordeaux Port Atlantique est le sixième port français avec un chiffre d'affaires de 48 millions d'euros et un trafic de 3 000 entrées de navires par an, assurant essentiellement de petites liaisons européennes. Il se répartit sur sept terminaux offrant à la fois l'accessibilité atlantique, la proximité de la métropole et d'importantes disponibilités foncières.

Au cœur de Bordeaux, le Port de la Lune est le terminal historique, qui continue d'accueillir les grands paquebots de croisière. Plus au nord, le terminal de Bassens et son paysage de grues, de tapis roulants et de silos, accueille et traite les vrac solides, céréales (2 millions de tonnes par an) et bois des pays nordiques. Il dispose d'une cale sèche de 240 m pour développer la filière des

poussez





Malgré sa vocation industrielle, l'estuaire est une destination touristique remarquable.

chantiers de déconstruction et assure un trafic de 60 000 conteneurs par an. Sur la rive gauche, le nouveau terminal multi-vcac de Grattequina, inauguré en 2012, servira en particulier au transport de pales d'éoliennes construites par EADS Astrium sur l'Écoparc de Blanquefort. Ambès, à la confluence de la Garonne et de la Dordogne, et Blaye, la cité de Vauban sur la rive droite, accueillent pour leur part deux grands terminaux pétrochimiques. À mi-chemin entre Bordeaux et l'océan, le terminal de Pauillac reçoit notamment des éléments de l'Airbus A380. Enfin, tout près de l'océan, le terminal du Verdon sert principalement au transport de conteneurs.

Un grand territoire aux limites fluctuantes

L'estuaire a longtemps divisé des régions aux histoires séparées, voire antagonistes, avec la langue d'oïl au nord et la langue d'oc au sud – ainsi, les petits cours d'eau qui drainent ces terres basses sont nommés "estiers" en Charente et "jalles" en gascon. La fédération des deux rives en un grand territoire est récente, comme le rappelle Jérôme Baron, directeur du Syndicat mixte pour le développement durable de l'Estuaire de la Gironde (SMIDDEST). La convergence s'effectue au début des années 2000 autour de trois enjeux. D'une part, le défi d'une gestion unifiée de l'eau sur les 370 000 ha du bassin ne peut plus être retardé : les vents du grand large continuent de s'engouffrer dans l'estuaire, créant périodiquement des dégâts considérables, en raison notamment de digues de hauteurs variables. D'autre part, hormis les vignobles du Médoc et de Blaye, l'économie du bas-

sin est à développer. Enfin, tout reste à faire en matière de valorisation touristique de l'estuaire, dont les atouts sont aussi remarquables que ceux de la Baie de Somme ou de la Camargue.

Le Syndicat mixte a été créé en 2001 par les départements de la Charente-Maritime et de la Gironde, bientôt rejoints par les régions Aquitaine et Poitou-Charentes, puis en 2012 par l'agglomération de Royan. Son périmètre est variable, selon qu'il s'agit du Schéma d'aménagement et de gestion de l'eau (SAGE), adopté en 2010, ou du programme européen LEADER 2007-2013 portant sur l'agriculture, l'environnement et le tourisme (à hauteur de 1,3 millions d'euros). Ce qui n'empêche pas le Syndicat mixte de fonctionner avec le statut d'établissement public de bassin, qui lui permet de gérer les fonds européens et faire de l'estuaire une destination touristique aujourd'hui réputée.

En face de Pauillac, le bateau fait escale sur l'île de Patiras, l'une de ces terres de pirates affleurant à peine, constituées de limons si fertiles que leurs jardins remportent tous les concours des plus gros légumes ! Niché à côté d'un ancien phare, un calme refuge construit et géré par une association accueille les amateurs de robinsonnades en solitaire, en famille ou entre amis, dans l'immense face-à-face du ciel et de l'estuaire /2. Un univers magique d'eau, de limon et de vent abritant le secret d'une "cabane" improbable. | O.R.

2/ Aperçus sur <http://refugedepatiras.com>

ENJEUX

BORDEAUX, MÉTROPOLE EN PROJET(S)



"Bordeaux se trouve sans conteste parvenu à un moment charnière de son histoire", affirmait il y a peu le "projet métropolitain" élaboré sous l'égide de la communauté urbaine. Mais pour franchir cette nouvelle étape de son développement qui doit la porter au niveau d'une "agglomération millionnaire", les défis quantitatifs et qualitatifs sont encore nombreux. Tour d'horizon des enjeux actuels, par Pierre Gras (avec Olivier Réal)

Ville "bourgeoise", "immobile", voire "endormie" : que n'a-t-on dit de Bordeaux dans une période où la cité aquitaine, forte d'un développement continu mené au fil des Trente Glorieuses et de la notoriété de ses grands crus, se contentait de "gérer son histoire" ? Cette image d'Épinal n'a certes pas été complètement fortuite, mais elle semble faire partie désormais de l'attirail des clichés qui nourrissent l'univers médiatique, de "Montpellier la surdouée" à "Rennes l'intelligente". Or, prendre en compte la réalité d'une métropole, c'est savoir lire en profondeur et en mouvement. Et Bordeaux s'y prête plutôt bien.

Bordeaux ne se résume évidemment pas au vin et à la ville patrimoniale. "La transformation de Bordeaux, souligne l'ancien Premier ministre, c'est aussi le développement économique, avec l'aéronautique, la filière bois, le numérique, l'économie créative ou le tourisme.... Les efforts d'urbanisme dans l'hyper-centre y ont bien sûr contribué. Mais il fallait travailler aussi sur d'autres périmètres comme la Rive droite (le parc aux Angéliques, le projet Darwin...) ou Euratlantique, avec l'arrivée du TGV, qui doivent donner à la ville une dimension européenne plus globale". Bordeaux a ainsi été classée seconde en 2011 dans la hiérarchie française des villes de congrès internationaux. Cela lui enjoint toutefois de renforcer son parc hôtelier, notamment sur le haut de gamme, même si la ville propose un taux de restaurants par habitant parmi les plus élevés d'Europe...

Une dimension globale

Pour Alain Juppé, maire de Bordeaux depuis 1995 et 1^{er} vice-président de la communauté urbaine, l'image de



Alain Juppé



Le nouveau pont Jacques Chaban-Delmas.





Pour la communauté urbaine de Bordeaux, un "saut qualitatif" est attendu en matière d'habitat.



Michel Duchène, adjoint au maire de Bordeaux chargé de la prospective et de la stratégie urbaine, renchérit : "La ville est loin d'être la belle endormie que l'on moquait. L'agence d'urbanisme a contribué à cette évolution qui a permis d'engager une véritable rupture culturelle entraînant le renouveau de toute une ville, à travers notamment la réalisation du tramway, la réhabilitation de son patrimoine et la transformation des quais de la Garonne..." La population a largement participé à cette dynamique urbaine. Ainsi, l'usage du vélo serait passé de 3 à 12 % de part modale dans l'ensemble des déplacements urbains. Avec des équipements de niveau régional et d'agglomération, la dimension culturelle est également centrale dans cette nouvelle image. Et la création de l'opération d'intérêt national Euratlantique, à cheval sur les villes de Bordeaux et de Bègles, l'urbanisation de la Rive droite ou l'aménagement du secteur des bassins à flot ont commencé à apporter des réponses du point de vue de la dynamique économique. La dimension métropolitaine de Bordeaux s'affirme ainsi peu à peu.

Opportunités et menaces

Toutefois, la face cachée de l'"Eden métropolitain", selon l'expression de Vincent Feltesse, président de la Communauté urbaine, porte sur le lien entre emploi, déplacements, habitat et nature, qui fait désormais l'objet de toutes les attentions à travers les démarches de projet engagées par la CUB /1. "Mobiliser les différentes échelles est indispensable pour faire la ville, plaide l'ancien maire de Blanquefort, aujourd'hui député de la Gironde. Il faut aussi bien tenir la question de la solidarité territoriale

au niveau de l'inter-SCoT, que descendre au niveau du PLU, voire du permis de construire, pour ne pas perdre dans le détail ce que l'on peut obtenir globalement". Ce qui, on en conviendra, est exigeant.

Etienne Lhomet, directeur des stratégies métropolitaines et de l'innovation à la CUB, décrit lui aussi la stratégie de la communauté urbaine en termes de "réponses aux opportunités et aux menaces". Un territoire attractif, mais de façon contrastée, avec une population globale en hausse de 15 000 habitants chaque année (dont les deux tiers se concentrent sur le périmètre de la CUB), mais aussi près de 20 000 départs constatés, peut-être du fait d'une évolution assez sélective de l'emploi. Autre sujet de préoccupation : la métropole bordelaise serait la troisième la plus encombrée en France du point de vue du trafic automobile (après Paris et Marseille), sur un territoire encore plus étalé. Les questions énergétiques et environnementales sont d'ailleurs récurrentes, du fait de l'étalement urbain, avec leurs conséquences sur les ressources en eau potable, le niveau de consommation d'hydrocarbures ou encore l'artificialisation des sols. "La décennie bordelaise dont parle Vincent Feltesse /2 est celle d'un changement de paradigme vers une civilisation post-carbone", confirme Étienne Lhomet. Autant dire un saut qualitatif (et quantitatif) majeur pour la métropole alors que la communauté urbaine vise l'objectif de réunir un million d'habitants d'ici à une vingtaine d'années.

Des enjeux aux réponses

Un exemple de ce "saut qualitatif" témoigne de la volonté de la métropole en matière d'habitat. Le pro-

1/ Lire l'article en page 20.

2/ Cf. *La décennie bordelaise ; quelle politique urbaine à l'heure des métropoles ?*, entretiens avec Jean Viard (éd. de l'Aube, 2012). Lire en pages bibliographie.



3/ Opération visitée à Mérignac dans le cadre de l'atelier consacré à la ville numérique.

4/ Cinq équipes d'architectes ont croisé leur regard et leur travail sur ce projet concerté : Studio Bellecour, Agence Toury Vallet, Agence Andrieux-Laclavetine, Agence Opus, Agence Teisseire-Touton.

jet du quartier des Ardillos, à Mérignac, représente à peu près un centième de l'opération "50 000 logements" à l'échelle de la communauté urbaine /3. Conformément au critère, érigé en fil rouge, de cheminement sur le parcours des transports collectifs, il se situe dans l'environnement immédiat de l'extension programmée du tramway. Sur une superficie de 4,7 hectares, le projet consiste à construire un nouveau quartier en lieu et place d'un ensemble social obsolète de deux cents logements datant de la fin des années 50 et qui ne sont pas "réhabilitables". Après le relogement des familles, les bâtiments seront détruits pour faire place à 500 nouveaux logements (dont 320 sociaux, mixés avec de l'accession sociale et de l'accession libre à la propriété), ainsi qu'à des équipements publics et privés laissant une large place aux espaces paysagers. Propriétaire foncier de longue date, Mésolia Habitat joue le jeu avec les collectivités sur cette opération de résidentialisation en plusieurs phases, qui devrait permettre la livraison des logements entre 2015 et 2017 /4. Un exemple, parmi de nombreux autres, d'une recherche de complémentarité entre les stratégies définies par la collectivité

publique et l'intérêt bien compris des acteurs économiques, publics ou privés, où Bordeaux doit trouver à la fois son compte et un certain renouvellement.

Ce renouveau passe aussi par les nouvelles formes à donner à la réflexion sur l'organisation urbaine, à l'instar du Grenelle des mobilités, sur les équipements publics, universitaires, sportifs ou culturels, sur la place que peuvent occuper les outils numériques dans les usages de la ville et, autre originalité bordelaise, sur la mise au point de nouvelles méthodes de travail et de conception de projets – qui font l'objet d'autres développements dans ce numéro. | P. G.



DÉMARCHES

LE POLITIQUE EST AUSSI
DANS LES MÉTHODES

S'appliquer à imaginer de nouvelles approches et de nouveaux outils pour favoriser le développement de l'agglomération, tel est le pari de la communauté urbaine depuis plusieurs années. Une série de démarches auxquelles l'agence d'urbanisme Bordeaux Métropole Aquitaine (a'urba) apporte son expertise et son assistance. Car, comme l'explique Jean-Marc Offner, son directeur général, "le politique est (aussi) dans les méthodes".

S'appuyant sur une expérience construite à différentes époques – comme la création du réseau de tramway dans l'agglomération –, l'approche de l'agence d'urbanisme s'est forgée à travers plusieurs étapes, comme la mise en place d'un "comité des grands projets", les mutations sociologiques identifiées au niveau de la métropole ou encore la nécessité d'une action forte sur la question de l'habitat et de l'étalement urbain.

Mérignac et la future ligne ferroviaire à grande vitesse). Elle vise l'objectif de "peser" un million d'habitants à l'horizon 2030 (pour environ 730 000 habitants aujourd'hui). Cet objectif n'est pas démesuré, estime l'agence : il consiste à corriger la perte de poids de l'agglomération au sein d'un territoire girondin dont la population augmente régulièrement depuis vingt ans, ce qui n'est pas sans générer des tensions compréhensibles. Il s'agit de réaligner la croissance de la population de la CUB à celle du département – et peut-être aussi, de façon plus subliminale, rééquilibrer le poids et l'influence de la métropole aquitaine face à sa rivale historique toulousaine, même si des alliances se forment peu à peu entre elles.

Rééquilibrer la poussée
démographique

La Communauté urbaine de Bordeaux s'est engagée dans "un processus volontaire de métropolisation", comme le soulignent les études de l'agence d'urbanisme, pour profiter d'une attractivité liée à sa position géographique particulière et au renforcement de ses connexions nationales et internationales (l'aéroport de

Douze actions prioritaires

Pour mettre en œuvre son projet métropolitain, la CUB a défini douze travaux prioritaires /1, parmi lesquels créer 50 000 logements le long des axes de transports collectifs et donner toute sa place à la

1/
Il s'agit d'objectifs plutôt transversaux et qualitatifs, portant sur le développement économique, l'université, le numérique, la santé, l'énergie, le fleuve, etc., même si l'objectif de créer 75 000 emplois nouveaux dans l'agglomération rappelle que le quantitatif n'en est pas absent.



L'espace viticole est l'un des atouts majeurs de l'agglomération bordelaise.

nature sur le territoire de l'agglomération (opération dite "55 000ha pour la nature"). Sur ces deux sujets à caractère exploratoire, la CUB a choisi le procédé du dialogue compétitif qui permet, à partir d'un appel à candidatures auprès d'équipes pluridisciplinaires, de définir les modalités de la prestation des équipes retenues sur des lots déjà identifiés. Il leur est également demandé de proposer une stratégie générale répondant aux objectifs de la commande : dans le premier cas, produire du logement en nombre suffisant, en qualité et en prix adaptés, sans porter atteinte aux espaces naturels, tout en valorisant le potentiel d'équipements et de cadre de vie. Dans le second cas, permettre une "intensification urbaine" – le mot densité résonne mal dans l'imaginaire bordelais ! – tout en valorisant le capital naturel de l'agglomération et en développant au sein du territoire urbanisé une offre de nature pour tous /2.

2/
Les équipes sont retenues sur la base de leur expérience et de leur composition, et surtout de la note méthodologique qu'elles proposent. Leurs réponses sont discutées avec les élus et les techniciens en trois étapes, avant qu'elles ne remettent leur proposition définitive (technique et financière). La CUB attribue ensuite aux équipes qu'elle retient un ou plusieurs lots.

La mise en place d'une "coopérative métropolitaine"

Les méthodes déployées actuellement sur la communauté urbaine constituent finalement l'une des illustrations de la "coopérative métropolitaine" qu'a mis en place récemment l'exécutif, explique en substance Jean-Marc Offner. Il s'agit de définir une alternative à la seule formule des grands projets qui ne sont parfois pas sans effets pervers : "On peut agir sur le territoire sans forcément produire de grands équipements, à travers des opérations de taille plus modeste, ayant une



efficacité directe sur la réalité et mobilisant des partenariats". C'est ce que montreraient notamment les premiers résultats de l'opération 50 000 logements.

Une autre démarche est en cours, le Grenelle des mobilités, une première en France, qui consiste à élaborer avec tous les acteurs une réponse originale aux difficultés rencontrées pour les déplacements dans la métropole, en recherchant une véritable rupture méthodologique. À l'issue de la phase de débats, Jean-Marc Offner reste optimiste, même si pour l'instant, la démarche est "en phase de prise en main par les élus", reconnaît-il : "Dans ce domaine, il faut montrer qu'il n'y a pas que les tuyaux pour assurer la mobilité dans la métropole. On peut aussi aider à changer de modèle en modifiant les représentations des différents modes de déplacement..."

55 000 hectares au service de la qualité
urbaine

L'opération "55 000 hectares de nature" est elle aussi en phase de développement. Cinq thèmes (et cinq lots) ont été définis, portant sur la nature comme catalyseur de la ville dense, le véritable statut des "grands territoires", l'usage des zones inondables et des zones humides en ville, l'identité des territoires (à partir de la trame verte et bleue) et enfin le temps de la nature sur les friches et les espaces en mutation. Une ving-



Jean-Marc Offner



Les services de mobilité, transports en commun ou individuels, constituent l'un des leviers d'action du projet métropolitain.



50 000 logements : doubler le rythme annuel et produire autrement

Rançon du succès, la métropole bordelaise, au sens large, gagne des habitants, mais la production de logements ne suit pas. Résultat : entre 2000 et 2007, les prix du marché résidentiel ont doublé, chassant pour l'essentiel les classes moyennes en périphérie. Pour corriger le tir, la communauté urbaine a lancé le projet "50 000 logements autour des axes de transports collectifs" qui vise à doubler le rythme annuel de production de logements. Lancée en 2010 avec cinq équipes internationales, la démarche se propose d'inventer de nouveaux modes de faire, plus rapides, plus participatifs et mieux adaptés à la demande. À l'issue de la réflexion, conduite avec les élus locaux, une société publique locale, "La Fabrique métropolitaine de la CUB", a été créée pour passer à l'acte, en ouvrant dès 2013 les chantiers des 5 000 premiers logements selon le nouveau processus. Du 9 juillet au 21 novembre 2012, le cen-

tre d'architecture Arc-en-Rêve lui a consacré une importante exposition, mettant l'accent sur la volonté de rupture avec les modèles de production habituels. Les premières salles (dont une partie dans un espace gonflable hors les murs) évoquaient les "50 000 formes d'habiter" à Bordeaux. Puis chaque équipe invitée présentait sa démarche et ses projets sur une quarantaine de sites tests. 51N4E (Bruxelles) + GRAU (Paris) entendent "acclimater" des habitats innovants européens au contexte bordelais. Le paysagiste Alexandre Chemetoff sème les graines d'habitats singuliers et d'évolutions territoriales. L'AUC dessine une "métropole habitante" rapprochant la dimension internationale et les petites échelles



domestiques, tandis que Lacaton & Vassal – dont une exposition voisine présentait l'intervention sur la cité du Grand-Parc – développe ses idées de prolongement, de réparation et d'addition au moindre coût. Et l'équipe de Rem Koolhaas - OMA exposait de brillantes maquettes d'intensification urbaine. Un étalage de savoir-faire impressionnant, mais d'accès pas toujours évident, dont on attend avec curiosité les suites concrètes... | R. Q.

taine d'équipes se sont mobilisées. Sur le cinquième et dernier thème, très stratégique, cinq équipes ont d'ores et déjà été retenues TER, Bas Smets, Coloco (avec Gilles Clément), Be Citizen et Horizon (équipe associant les paysagistes Michel Courajoud et Michel Desvigne) /3. "Le travail qui se déroulera après attribution des lots consistera à proposer des modes d'action qui puissent à la fois déboucher sur une mise en œuvre, mais également proposer des processus reproductibles, souligne Corinne Langlois, directrice adjointe de l'a-urba. L'agence a participé à la sélection des candidats et, bien entendu, aux séances de dialogue. Elle assistera la communauté urbaine dans la synthèse des travaux, notamment pour faciliter l'appropriation du sujet par les élus et les acteurs..."

L'une des dimensions intéressantes de cette "appropriation" est la mise au point par l'agence d'un "glossaire de vocabulaire partagé". Comme l'explique Corinne Langlois, il définit les notions principales utilisées pour travailler sur la nature et la ville à partir d'exemples locaux. Une forme de "médiation culturelle" à usage des élus, mais aussi de tous les métiers qui interviennent sur l'espace et qui l'utilisent parfois dans un sens divergent... Outre sa fonction de "mode d'emploi" pour le développement de la métropole bordelaise où l'agence joue peu et prou un rôle d'assistance à maîtrise d'ouvrage, ce "discours de la méthode" présente, semble-t-il, un double avantage : agir plus directement sur la réalité, mais aussi sur les mots qui la désignent... | P. G.

3/ La plupart des équipes sont conduites par un paysagiste, sauf Be Citizen dont l'entrée dans le sujet est davantage économique. Certaines équipes avaient déjà été associées au dialogue sur les "50 000 logements".

IMAGE

L'ART DANS LA VILLE, OU L'ART DE LA VILLE ?

Une déambulation dans la capitale aquitaine à la découverte d'une ville encore méconnue, à s'approprier et à vivre, s'avère fort utile pour comprendre ce que les démarches artistiques peuvent apporter à l'urbanisme de projet. À condition de laisser s'exprimer des initiatives inattendues... Le reportage de Pascale Decressac et les images de Serge Mouraret

Du "Lion bleu" de Xavier Veilhan à la "Maison aux personnages" d'Ilya et Emilia Kabakov, en passant par le "Récit perpétuel" de Melik Ohanian ou le "Republica" de Nicolas Milhé, qui domine les bassins à flot, la ville de Bordeaux a fait la part belle à l'art depuis une dizaine d'années, avec l'arrivée du tramway et le projet urbain qui l'a accompagnée. Une commande publique de onze œuvres d'art vouées à "habiller" le réseau de tramway de la communauté urbaine a en effet été réalisée, s'ajoutant aux œuvres déjà existantes dans la capitale de l'Aquitaine. Mais les démarches artistiques bordelaises vont au-delà de ces grandes commandes. Car il existe aussi "un certain nombre de démarches privées plus ou moins spontanées, imprévues ou révélant, au fil de leur appropriation par les habitants, une réelle originalité", comme l'a expliqué, au fil de la déambulation /1, Michèle Laruë-Charlus, directrice générale de l'aménagement de la ville de Bordeaux.

Une approche sensible

Dans le cadre du projet Bordeaux Re-centres /2 qui vise à révéler la pluralité des "centres" bordelais tout en améliorant la qualité de vie des habitants, les anthropologues Jean-Michel Lucas et Ricardo Basualdo évoquent ainsi l'approche sensible des habitants : "On considère généralement que l'artiste, par sa capacité à mobiliser les ressources de l'imaginaire, enrichit l'espace urbain et participe à un projet de ville aimable, en introduisant dans le projet urbain la dimension sensible de la vie collective". Cette dimension sensible est toujours active et ne peut être oubliée sans dommage pour le "vivre ensemble". L'artiste apporte ainsi dans les débats publics sa liberté d'interpellation sur "ce qui fait sens" dans la Cité. De son côté, le géographe et urbaniste Luc Gwiazdzinski, président du pOlau (Pôle des Arts Urbains) /3, a observé une montée en puissance

1/ Reportage réalisé à partir de la promenade artistique proposée par la ville de Bordeaux dans le cadre de l'atelier-visite "Qu'apportent les démarches artistiques à l'urbanisme ?" organisé par l'a-urba.

2/ Bordeaux Re-centres : <http://reccentres.bordeaux.fr>

3/ pOlau (Pôle des Arts urbains) : <http://www.polau.org>



"Le Lion", sculpture de Xavier Veilhan, est implanté sur la rive droite de la Garonne.

des arts de la rue et l'apparition de nouveaux métiers (les "urba-artistes" ou les "géo-artistes") qui disposent des compétences nécessaires à l'aménagement de la

ville tout en abordant la ville avec un regard artistique. Si ces démarches sont par essence éphémères, cette contribution au travail des urbanistes ne semble pas dénuée d'intérêt...

Alchimie d'une rencontre

La visite des "Vivres de l'art", dans le quartier de Bacalan, interroge pour sa part le lien entre le travail de l'artiste et celui du politique /4. Mené au sein des deux pavillons subsistants du bâtiment des Vivres de la Marine (XVIII^e siècle), classé aux Monuments historiques, ce projet a permis au sculpteur Jean-François Buisson d'ouvrir plusieurs résidences d'artistes ainsi que des ateliers accueillant artistes en herbe et professionnels. La place publique située entre les deux bâtiments a également été investie de façon durable par les œuvres du



sculpteur : "La place servant d'interaction entre l'atelier et la salle d'exposition, il était évident pour moi d'investir cet entre-deux", a expliqué Jean-François Buisson. Cette démarche qui reposait sur une relation de confiance entre l'artiste et le maire apparaît comme une réussite : "Elle contribue à animer un espace public qui était très peu approprié et sans véritable symbolique", observe aujourd'hui Michèle Laruë-Charlus.

Si le soutien des pouvoirs politiques est essentiel au déploiement des œuvres d'art sur l'espace public, l'art se présente en effet comme un excellent "révélateur d'espace" permettant parfois un réinvestissement de certains lieux. Ainsi le miroir d'eau, dû au paysagiste Michel Corajoud, largement approprié par les habitants, s'est-il transformé en œuvre d'art, devenant un élément central des pratiques bordelaises le long des quais de la Garonne. Voué à l'origine à refléter la place de la Bourse dans l'eau, il est peu à peu devenu une œuvre d'art participative, reflet des mutations urbaines et humaines.

Favoriser la "co-construction"

Située au cœur de Bordeaux, la place André Meunier marque l'ancienne limite de la ville historique. Effacée par l'urbanisation du cours de la Garonne, elle fait aujourd'hui l'objet d'un projet de réaménagement pour "apporter une respiration" entre la gare et l'hyper-centre, et la transformer en une place conviviale, inscrite dans une dynamique de quartier. L'artiste franco-chilienne Federica Matta a été associée à la

renovation de la place. Elle réalisera bientôt, en collaboration avec le service des Espaces verts de la ville de Bordeaux et les riverains – en particulier les enfants – une œuvre d'art qui magnifiera la place. L'artiste mobilise pour l'occasion les mots du poète martiniquais Edouard Glissant : "Lorsque l'espace public se rêve collectivement comme un lieu de rencontre et de jeux des habitants de la ville, il devient possible, en mêlant nos imaginaires, de commencer à voir ensemble le nouveau monde (...). Nous nous retrouvons alors dans un lieu où nous pouvons changer en échangeant, sans avoir peur de nous dénaturer ou de nous perdre..."

La culture "savante" peut également aider à construire la ville. La librairie Mollat a ainsi mis au point le site Internet Station Ausone /5, un portail culturel qui constitue un vrai vivier d'informations sur l'art, la ville et l'urbanisme. Alimenté par une cinquantaine de libraires de la région, cet outil se donne pour objectif d'établir "davantage de croisements et de transversalité" dans la cité. Une initiative qui n'a pas bénéficié de commande publique, mais qui pourrait, à moyen terme, s'avérer précieuse pour le public comme pour les collectivités. Utiliser à des fins urbanistiques les démarches artistiques qui émergent spontanément, être à l'écoute de l'inattendu, être prêt à accepter et aider à s'épanouir des initiatives susceptibles de nourrir de nouveaux "trésors urbains", telle semble être l'intention. Face à la logique des grands projets fastidieux, le "laissez faire" n'est donc pas toujours un pis-aller ! | Pa. D.

4/
Les Vivres de l'Art :
<http://www.lesvivresdelart.org>

5/
Portail Station Ausone :
www.station-ausone.com

Bordeaux: a metropolis and its projects

In the heart of Bordeaux, where the estuary begins, Port de la Lune is the historical docking point for big cruise liners. Further north the Bassens terminal, with its landscape of cranes, conveyor belts and silos, welcomes dry bulk products, two million metric tons of cereals per year, and wood from Scandinavia. Its dry dock is 240 metres long and 60,000 containers come through annually. On the left bank the new Grattequina bulk terminal, opened in 2012, is notably to be used for the shipping of locally produced blades for electricity-generating windmills. The terminals at Ambès and Blaye are for petrochemicals; the one at Pauillac, halfway between the city and the ocean, will service Airbus A380 requirements; and Verdon, almost beside the Atlantic, will mainly handle container traffic.

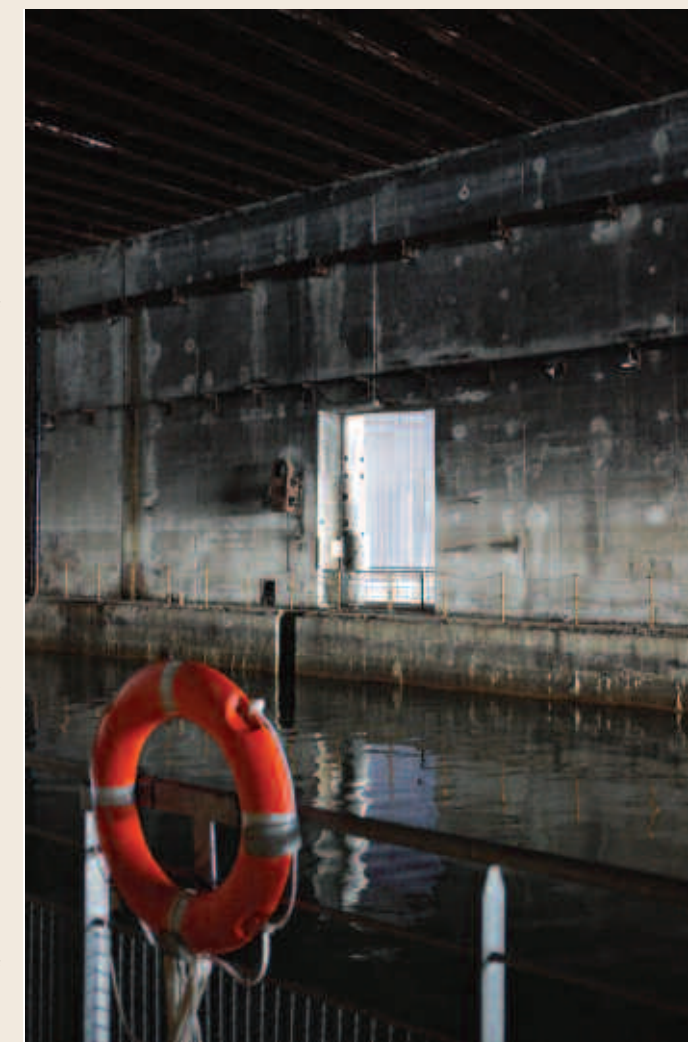
So things are happening in this city so often decried as "bourgeois" and "sleepy", and development has been a steady process. Certainly for Alain Juppé, mayor since 1995 and first vice-president of the urban community, Bordeaux is a lot more than just wine and an impressive heritage: "The transformation of Bordeaux is economic – aeronautics, wood, digitisation, the creative economy and tourism... The planning that's gone into the central business district has been part of this too. But there were other areas to be looked at as well: the Right Bank of the Garonne, with the ecology-oriented Parc aux Angéliques, the sustainable development Darwin Project, and Euratlantique, which will bring the TGV high speed train and give the city a broader European dimension." Bordeaux ranked second on the list of French host cities for international conventions in 2011, but an effort still needs to be made in provision of hotel facilities – especially at top-drawer level – even if the city already boasts one of Europe's highest ratios of restaurants per head of population.

Deputy mayor Michel Duchène, in charge of forward planning and urban strategy, pointed to "the regeneration of an entire city, notably via the tram system (and an accompanying, large-scale artwork programme), heritage rehabilitation, and transformation of the banks of the river." Meanwhile bicycle use has increased from 3 to 12% of all journeys within the city. Etienne Lhomet, in charge of metropolitan strategies and innovation at the Urban Community spoke of a strategy based on "responses to opportunities and threats": the territory is an attractive one, but it may be changes in the employment situation that explain that despite an overall annual increase of 15,000 residents (two-thirds of them on the outer perimeter of the Urban Community), there are 20,000 who leave. Energy and environmental issues remain everpresent, owing to urban sprawl and its consequences in terms of drinking water availability, consumption of hydrocarbons and land occupation. Nonetheless the paradigm, says Lhomet, has shifted towards a post-carbon civilisation for an Urban Community aiming at a population of a million twenty years from now, as against the present figure of 730,000.

Among the twelve priority measures laid down for this "qualitative leap" – they bear on the economy, the university, digitisation, health, energy, the river Garonne, etc. – is the creation of 50,000 housing units along public transport routes and 55,000 hectares of green spaces within the urban area. For both these projects the Urban Community has opted for a competitive dialogue approach that calls for offers from multidisciplinary teams within the framework of an overall strategy: in the first instance, production of sufficient accommodation of appropriate quality and price, while leaving green spaces untouched and exploiting the full potential of existing infrastructures and the living environment; and in the second, pro-

motion of "urban density" – something of a foreign concept in Bordeaux – while enhancing the city's nature capital and offering greenery for all within the built-up area.

The methods currently being employed illustrate the influence of the "metropolitan cooperative" recently set up by the city's executive. Jean-Marc Offner explained that the goal was an alternative to the standard major project formula, which can sometimes produce adverse effects: "It's feasible to take action on a territory without necessarily creating large-scale infrastructures; this can be done via operations on a more modest scale which have a direct, grassroots impact and generate partnerships."



La base sous-marine de Bordeaux.

VILLE NUMÉRIQUE : “URBANISER” LES TECHNOLOGIES ?

Comment l'outil numérique peut-il aider ou modifier les pratiques des urbanistes et autres acteurs de la fabrication de la ville ? Retour sur les pratiques, les images et les usages concernant l'organisation d'une ville "augmentée", au fil d'un atelier "connecté" /1. Décryptage et synthèse par Olivier Réal

1/
Atelier-visitte proposé
par l'Agence
d'urbanisme Atlantique
et Pyrénées, en
partenariat avec la ville
de Mérignac, co-animé
par Jean-Christophe
Chadanson (a-urba)
et Julien de Labaca
(Audap).

Le sujet était dense et... connecté, comme la promenade urbaine autour des outils numériques de Mérignac numérique l'a bien montré. Car il est bel et bien question d'outils d'augmentation de la ville et non pas seulement de "villes numériques", selon Caroline de Francqueville, du bureau Chronos, pour qui "la ville est sensible, naturelle, historique... et destinée à des personnes qui utilisent le numérique". Smart City, ville 2.0, wifi public, Open Data ? Il n'existe pas de "modèle" de ville intelligente ni un seul ensemble de solutions technologiques à reproduire, mais plutôt des villes ayant des spécificités. La technologie contribue naturellement à y répondre, mais selon des "logiques d'acteurs". De fait, il est possible de définir plusieurs stratégies, plus ou moins alternatives ou ciblées : l'innovation collaborative au service du développement durable à Amsterdam, l'attractivité économique à Londres (par exemple pour concurrencer la Silicon Valley), l'ouverture de l'administration et des données publiques à New York pour faciliter le développement de start up, l'optimisation de la mobilité et des services à Séoul, etc. L'essentiel est ailleurs : il faut "urbaniser la technologie" plutôt que "technologiser l'urbanisme".

La ville comme écosystème

Christophe Tallec, de la société de design Utilisateur, a proposé un large aperçu de l'utilisation du design de services au profit des usagers de la ville. Le design trouve sa source chez les utilisateurs et dans leurs pratiques en proposant des scénarios d'usage qui dépassent largement l'objet concerné. Par exemple, avec le "VCUB" à destination des néo-cyclistes bordelais, "ce n'est plus le vélo qui est en cœur de cible, mais son système et son usage". La ville est conjointement "écosystème" et théâtre de services qu'il faut repenser, dans le temps et dans l'espace. De nouveaux outils émergent, qui concernent la mobilité, la cartographie



participative (avec le système Léon à Mérignac), le rendement et la qualité de l'eau, le tourisme, etc. À condition que les acteurs sachent convenablement se les approprier, ces données peuvent permettre à l'ensemble de la "chaîne de production de la ville", y compris les agences d'urbanisme, de traiter de la complexité.



La ville peut-elle être pensée et organisée par le numérique ? Ici, Times square, à New York.

Se poser les bonnes questions

Après que Raymond Lucongans (laboratoire ErSya), spécialiste en ergonomie des systèmes avancés, ait mis en garde les villes sur les "risques d'aggravation de la fracture numérique" et sur le "besoin de tangible dans le virtuel", Céline Colucci, membre du Forum des Interconnectés, a apporté sa part d'intermédiation avec réseau national de collectivités en lien avec des entreprises. Ce forum s'est en effet mis au service de trois grandes associations nationales (Communautés urbaines de France, Assemblée des communautés et Maires des grandes villes), pour les aider à traiter les questions liées au numérique et faciliter la manière dont elles peuvent s'en saisir dans leurs projets. Il s'agit de formaliser une "vision" et d'imaginer des solutions pour "augmenter la ville" et non rajouter systématiquement du numérique partout... Le positionnement de la collectivité est au cœur du dispositif. Quel est son rôle : stratège, coordonnateur, opérateur, facilitateur ? Doit-elle créer elle-même des services ou les laisser créer en ouvrant les données aux opérateurs ? Elle doit être en réalité, selon Céline Colucci, "stratège et surtout pas attentiste face à la technologie". Ne laissez pas les acteurs du numérique tout faire pour vous, conseille-t-elle aux collectivités, comme jadis pour l'informatique. Dans ces nouveaux champs de consommation et de production, les collectivités ont pour vertu principale l'indispensable intérêt général.

Planifier grâce au numérique ?

L'Agence d'urbanisme et de développement de la région de Saint-Omer s'est penchée il y a déjà treize ans sur le sujet. Elle a donc largement eu le temps d'organiser ses réponses. Pour Tanguy Beuzelin, directeur adjoint de l'agence et expert en la matière, "le

numérique n'est plus une question, c'est une réalité dans la ville". Par leur recul, leur connaissance des jeux d'acteurs, leur valeur ajoutée en ingénierie, les agences incarnent, selon lui, "l'intermédiation territoriale" entre la volonté politique, celle des habitants et celle des entreprises, dont les intérêts sont parfois divergents. Elles peuvent éviter aux collectivités d'adopter une posture trop techniciste et leur permettre de prendre le recul nécessaire, au profit d'un regard "plus critique, transversal et global". "Si les agences ne sont pas les seuls acteurs ni les plus légitimes sur le sujet, leur rôle consiste à rechercher une cohérence d'ensemble sur les territoires pertinents et constitue une réelle plus-value à apporter dans le processus d'aide à la décision", estime Tanguy Beuzelin.

Mais les agences doivent aussi conduire "l'intégration du numérique dans les documents de planification et les projets urbains" (c'est le cas depuis 2008 pour le SCoT de Saint-Omer). Habitues à gérer les arcanes du développement durable, les agences voient un autre défi se profiler avec le numérique, autour des infrastructures, des services et des usages. Même si la plupart des villes "n'ont pas attendu d'être numériques pour être intelligentes", comme l'a fait remarquer dans le cours du débat Jean-Claude Pradels, conseiller municipal délégué aux nouvelles technologies de Mérignac, "il reste bien des progrès à accomplir, et les agences peuvent et doivent nourrir les villes d'éléments de réflexion allant dans ce sens". | O. R.

Mérignac, réalité augmentée

Labellisée ville Internet, Mérignac a développé un portail Internet qui offre une nouvelle fenêtre de citoyenneté via son système Léon, une innovation nationale permettant à chacun de faire une requête technique géolocalisée sur les petits tracas de la ville quotidienne : un lampadaire cassé, un nid-de-poule sur la voirie, un panneau dégradé... Le citoyen est prévenu rapidement du délai d'intervention des services techniques ou des entreprises, puis de la résolution du problème. Applicable sur Smartphone, "Léon" élargit les possibilités d'actes civiques, en complément des démarches des personnes qui préfèrent téléphoner ou écrire aux services compétents. Un exemple parmi d'autres dans une ville "numériquement éveillée", y compris dans le domaine de la mobilité, grâce au tramway et à l'ouverture des données par la communauté urbaine de Bordeaux, ce qui occasionne de nombreuses applications, gratuites ou payantes, pour l'utilisateur comme le VCUB (vélo à la demande) ou l'Autocool (locations d'appoint proches du transport en commun). | Davantage d'infos sur : www.merignac.com

LA PROSPECTIVE ENTRE EXPERTISE ET GESTION DE L'INCERTITUDE

Depuis une vingtaine d'années, la prospective s'affirme comme un instrument protéiforme dans la boîte à outils de la conduite des politiques territoriales. L'atelier consacré à la prospective a mis en exergue la diversité des approches et donc des méthodes à l'oeuvre pour mieux se confronter à la question du futur ¹. Le point de vue de Damien Denizot*

*Responsable du Club des Agglos et des politiques urbaines à l'Assemblée des communautés de France.

¹/ Atelier visite organisé par l'Agence d'urbanisme de la région nazairienne, en partenariat avec la communauté urbaine de Bordeaux.

Depuis une vingtaine d'années, la prospective s'affirme comme un instrument protéiforme dans la boîte à outils de la conduite des politiques territoriales. Plans, schémas et projets sont autant d'occasion de convoquer l'avenir qu'il s'agisse de le projeter en variables économétriques (la prospective "modélisatrice"), de le mettre en récit (la prospective "descriptive"), d'en faire l'objet de débats (la prospective "forum" ou "collaborative") ou d'organiser un dispositif de veille (prospective "préventive" des signaux faibles).

Donner de l'avenir aux territoires

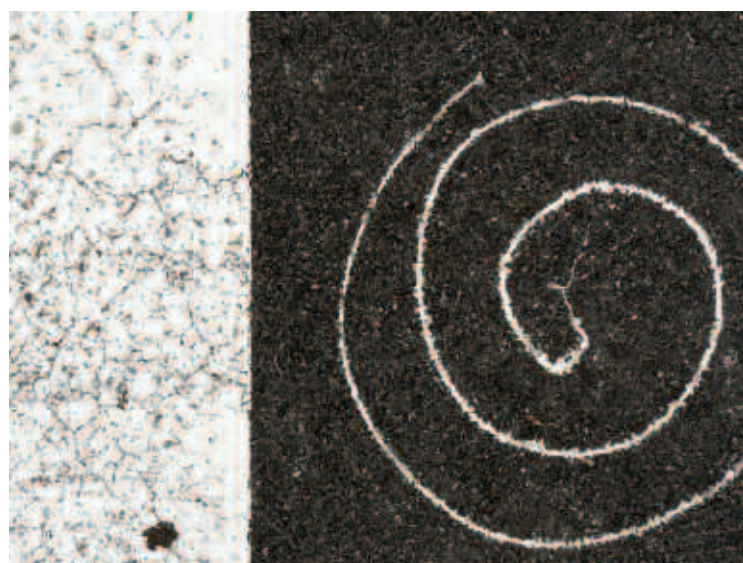
Les deux décennies de retours d'expériences montrent que les périodes d'instabilité et d'incertitude sont propices à la relance de telles démarches. Les lois successives de décentralisation et d'organisation territoriale, les prises de compétences et les nouveaux défis pour l'intervention publique ("grenellisation" des politiques, évolutions des périmètres, contraintes budgétaires) suscite une soif anticipatrice. Les collectivités se saisissent de la prospective pour appréhender des périodes de mutations, voire pour innover face aux contraintes. Elles utilisent aussi l'avenir à des fins plus pragmatiques de communication et d'affirmation de l'unité d'un territoire et de légitimité de la collectivité chargée de l'administrer : parler de mon territoire en 2040, c'est lui donner de l'avenir !

Les quatre démarches de prospective qui ont fait l'objet de présentation lors de l'atelier démontrent que la prospective est arrivée à une période de maturité dans les environnements métropolitains. Le panel d'outils employés (du bon vieux scénario à la veille stratégique, en passant par les dispositifs de design participatifs), la rigueur méthodologique déployée et les moyens mobilisés en témoignent. Pourtant, les objectifs poursuivis et les effets produits ne sont pas les mêmes.

La prospective comme déclencheur ou révélateur

La démarche Métropole 3.0 initiée par la communauté urbaine de Bordeaux s'est faite au-delà de ses compétences et de son territoire. L'enjeu pour la CUB consistait à organiser son modèle de développement et à partager ses orientations stratégiques sur tout le territoire, dépassant ainsi une organisation très technique. "Métropole 3.0" est aujourd'hui dans la phase critique entre la démarche prospective et l'opération-





La prospective permet de tisser des liens entre thèmes et échelles d'intervention.

nel, mise en pratique dans les "douze travaux" évoqués par ailleurs dans ce numéro.

À Saint-Nazaire, avec la démarche "Destinations 2030", la prospective est davantage envisagée comme un "révélateur". Terre de projet, l'agglomération nazairienne a fait le pari d'une prospective visant à la fois à comprendre et à agir sur les représentations sociales. Pour conduire ce travail, l'Agence d'urbanisme de la région nazairienne déploie des méthodes innovantes visant à "se mettre au format de la rue" pour y capter la parole, à s'appuyer sur des dispositifs "d'art forain" qui dédramatisent les prises de parole et à recréer des conditions qui légitiment l'interviewé dans sa mise en récit et dans sa projection. L'objectif consiste à changer de lunettes, à s'intéresser à "l'expertise d'usage" des habitants pour fabriquer la "métropole du vécu".

Grenoble Alpes Métropole s'est également engagée dans une démarche ambitieuse de prospective : "La fabrique métropolitaine". En complément de celle-ci et à l'initiative de l'Alliance université entreprise de Grenoble, plusieurs personnalités soutenues par l'Agence d'urbanisme de la région grenobloise ont engagé un travail visant notamment à "adapter" les systèmes territoriaux développés par la Datar dans le cadre de la démarche Territoires 2040 aux spécificités de l'agglomération alpine.

L'agence d'urbanisme de Strasbourg a utilisé pour sa part la prospective pour répondre à un besoin de cohérence entre une multitude de démarches engagées (14 PLU, le PLH, le PDU, un Scot à l'échelle de l'aire urbaine et des Scot périphériques) et une imbrication croissante des échelles territoriales d'intervention (travail régional, et même euro-régional à l'échelle de la Conférence du Rhin Supérieur). La prospective a été

ici l'occasion d'identifier des éléments hiérarchisés sous formes de risques puis de les décliner autour de systèmes territoriaux et de fictions qui ont permis de tisser des liens entre les thématiques et les échelles d'intervention.

Tous experts ?

L'association recherchée des habitants et des acteurs locaux est une constante qui traverse ces différentes démarches de prospective. Le motif tient sans doute à la reconnaissance d'une appréhension sensible du vécu quotidien et d'une volonté de mise en mouvement des sociétés locales. S'agit-il pour autant d'une expertise d'usage ? Peut-être. Mais il faut rappeler que l'anticipation oscille entre une tentation scientifi-

que (la futurologie) et des approches plus intuitives (la fiction). Or, si la prospective a besoin d'expertise en lien avec la prévision, elle doit également s'occuper de ce que l'on ne sait pas. La "figure" de l'expert est-elle à sa place dans l'exploration du domaine de l'incertitude ? | D. D.



SAISIR TOUTE LA COMPLEXITÉ DES MODES DE VIE

*Analyser l'évolution des modes de vie afin que les politiques locales soient plus en rapport avec elle est devenu un enjeu majeur pour les agences d'urbanisme. Replacée dans le contexte urbain, cette démarche doit intégrer les tendances qui sont à l'œuvre /1, en évaluer les impacts et permettre d'élaborer des actions pour gérer au mieux ces évolutions /2. Le point de vue de Georges-Henry Laffont**

*Géographe-urbaniste - LabEX "Futurs urbains", Université Paris Est, et chercheur associé au Laboratoire CITERES, UMR 7324, Université de Tours.

1/ François Ascher en dressait le portrait dans son ouvrage *Les nouveaux principes de l'urbanisme* dès 2001.

2/ Atelier-visitte organisé par l'Agence d'urbanisme Atlantique et Pyrénées en partenariat avec La Poste.

3/ Cette formule se fait l'écho des travaux conduits par les géographes sur "l'habiter" et notamment ceux de Michel Lussault dont les plus significatifs sont : *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain* (2007) et *De la lutte des classes à la lutte des places* (2009).

4/ Animateur de l'atelier, vice-président de Rennes Métropole, vice-président de l'Audiar et expert sur le lien entre stratégie urbaine et projet urbain.

Rendre compte de la complexité des pratiques et renouveler l'action publique est le double défi que doivent relever les agences dans ce domaine. De manière concrète, ce travail peut porter sur l'analyse des pratiques par les contenus (recensement, hiérarchisation...) ou par les processus, c'est-à-dire les stratégies et mécanismes individuels et collectifs déployés pour mettre en œuvre ces mêmes pratiques. Quel que soit l'angle adopté, il s'agit bien de chiffrer et de déchiffrer ce qui fait qu'un individu (en société) est là et pas ailleurs, et que les individus sont "à la bonne place et à bonne distance" /3, compte tenu de leurs projets de vie. Néanmoins, cette connaissance produite, la plus fine soit-elle, ne peut se résumer à la fabrication d'une "base de données" renseignée avec exhaustivité. Elle doit avoir une dimension stratégique, de répondre à cette double demande émise par les élus et leur technocratie : évaluer les politiques publiques et les rendre perfectibles au regard des modes de vie. Si cette "obligation de résultat" interpelle les agences, elle les invite aussi à renforcer leur rôle d'animation du territoire, en questionnant en retour les politiques sur les représentations qu'ils ont de leurs administrés et sur le projet de société qu'ils sont censés porter.

Signaux faibles...

Cet appel a été relayé au long de l'atelier par Jean-Yves Chapuis /4. Ainsi, l'intérêt d'une perpétuelle adaptation des politiques publiques au nom de l'accompagnement de modes de vie pluriels, modulés eux-mêmes en fonction de paramètres et d'aspirations soumis aux régimes de la complexité et de la diversification, doit-il être discuté. Il est autant question de trouver des solutions à des problèmes identifiés et de s'interroger sur leur véracité, que de prendre



conscience de ce que l'on ne voit pas en identifiant les "signaux faibles" et en tentant d'en mesurer les impacts avec des outils ad hoc.

C'est sur ces bases qu'urbanistes, politiques, chercheurs et acteurs privés ont débattu lors de cet atelier fondé sur le retour d'expériences. La présentation de l'étude sur les modes de vie des bas-rhinois en 2012 menée par l'Agence d'urbanisme de l'agglomération de Strasbourg grâce à une enquête qualitative por-

tant sur 3 500 ménages /5, a été un temps fort de cette journée en matière d'exploration de nouvelles méthodes, de questionnements et de prise de recul par rapport à l'exercice d'observation. Cette présentation est entrée en résonance avec la matinée qui invitait à renouveler le diagnostic urbain en utilisant des méthodes et données chiffrées produites par d'autres acteurs de l'urbain (monde de l'entreprise ou institutionnels) "qui observent d'une autre manière les modes de vie" /6, selon l'expression de Claire Guiheneuf (Agence de développement et d'urbanisme de Brest).

... et implication des habitants

Cette journée a également été l'occasion de dresser un premier bilan des dispositifs avec lesquels composent les agences. Elle a permis de garder à l'esprit la nécessité d'orienter ces études vers l'analyse des impacts que les évolutions des modes de vie ont sur le territoire (organisation, localisations...) dans le cadre d'une démarche prospective utile pour identifier des leviers d'actions ou orienter au mieux les politiques publiques. Enfin, la question de l'implication des habitants a été abordée par Joël Zaffran (Université de Bordeaux) et Élisabeth Touton, adjointe au maire de Bordeaux, qui ont exhorté les acteurs de la "fabrique de la ville" à s'interroger sur leur perception des aspirations des habitants tout comme sur les modalités pratiques que cette implication pourrait prendre, au-delà de "l'expertise d'usage".

Au fil des discussions, une posture commune s'est construite. L'étude des modes de vie, comme préalable et dimension propre de l'adaptation de l'action publique, est une démarche politique. C'est un processus qui accorde une juste place aux débats, qui nécessite des arbitrages donnant lieu à des choix et orientations. Cette démarche invite le(s) chargé(s) d'étude(s) à questionner les manières dont les modes de vie sont observés (contenus, postulats, postures, méthodes mobilisées, partenariats), sur le produit de cette observation et son usage, au bénéfice d'une sensibilisation et d'une connaissance plus stratégique, ciblée sur les tendances réelles ou en gestation. Elle convie aussi le monde universitaire à œuvrer à ce chantier /7. Dans le cadre d'un "partenariat à affirmer", comme l'a expliqué Frédéric de Coninck, sociologue, où il s'agira de formuler différemment les questions ou d'en poser de nouvelles, cette logique pourrait permettre de refonder les typologies et archétypes actuels qui établissent les grilles d'analyses, de renouveler les thématiques (lutte des places, ancrage/attachement...), d'encourager les ruptures méthodologiques ou encore d'accepter la mise à l'épreuve de la logique de pensée et d'action par emboîtement. Toutes démarches utiles au bon pilotage des missions des agences d'urbanisme, qui regroupent d'ores et déjà les forces favorables au développement d'une nouvelle intelligence territoriale. | G.-H. L.

5/ Cette étude portée par Nadia Monkachi et construite avec des chercheurs du laboratoire en sociologie urbaine de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, se propose d'analyser les tendances émergentes qui participent de l'évolution des pratiques et de questionner le cadre d'analyse des modes de vie tacitement partagé par tous.

6/ Grand témoin de la nécessité d'une production de connaissance fine et stratégique, La Poste est apparue comme un partenaire potentiel des agences que cela soit en termes de production d'outils, que d'accessibilité aux données.

7/ Un premier travail d'observation sur les manières de faire en agences est en cours dans le cadre d'un partenariat entre la FNAU, le LabEX "Futurs Urbains" de l'Université Paris Est et quatre agences d'urbanisme (Audeso, Audiar, Aura et Adeupa). Celui-ci montant en puissance, d'autres agences ont manifesté leur intérêt.



PROGRAMMER L'HABITAT, ENTRE INNOVATION LOCALE ET ARTICULATION NATIONALE

Tous les territoires ont leur mot à dire en matière d'habitat, quelles que soient les échelles. Mais le souhait de bénéficier d'une plus grande autonomie au niveau local ne s'accompagne pas d'un désir de désengagement total de l'État. Au contraire, au regard d'un atelier informé /1, on semble "aimer le mille-feuilles"...
Synthèse d'atelier par Sofia Guevara (FNAU) et Lucile Laurin (AUAT)

1/ Atelier proposé par l'Agence d'urbanisme et d'aménagement du territoire de Toulouse Aire urbaine (AUAT), en partenariat avec le bailleur social Clairsienne.

2/ Directions régionales de l'environnement, de l'aménagement et du logement.

Avec la décentralisation et le rôle croissant des intercommunalités dans les politiques de l'habitat, la question de la programmation de l'habitat interroge à la fois l'articulation entre le niveau national et le niveau local, la pertinence et l'adéquation d'outils de connaissance provenant des différentes échelles en vue d'une politique spécifique.

S'adapter face à l'imprécision des outils nationaux

Pour programmer l'habitat, il faut d'abord le connaître. Or, aux dires des intervenants, les différentes bases de données de l'État à ce sujet sont insatisfaisantes, inadaptées, imprécises. Les approches des services comme ceux des DREAL /2 restent très sectorisées, face à une approche nécessairement transversale de la politique de l'habitat, en prenant en compte les variables économiques, démographiques ou de transports. Par-delà de la refonte des outils existants, l'évaluation étatique a été débattue, car elle reste axée sur le quantitatif ou l'approche binaire (zone "tendue" ou "non tendue"), ce qui ne rend pas compte des dynamiques locales actuelles.

Plusieurs expérimentations locales ont été présentées. En effet, l'ingénierie et le savoir-faire sont divers entre les territoires. Les exemples présentés au sein de l'atelier concernaient principalement des grandes agglomérations. Toulouse et Nantes ont fait part de leurs outils partenariaux pour traiter de l'habitat à l'échelle de leur territoire. Ainsi, Anne Berty, responsable Habitat de Nantes Métropole, a-t-elle présenté un outil partagé de suivi du Programme local de l'habitat (PLH) à partir du traitement des autorisations du droit du sol (ADS). Ce mécanisme, fondé sur le dialogue permanent avec les communes, lie les permis de construire à un référentiel du PLH, ce qui permet la localisation



S'interroger sur la typologie des logements à proposer à la population est devenu essentiel.

des autorisations et des mises en chantiers au sein de chaque commune. Les exemples nantais et toulousain montrent ainsi que les outils d'observation développés au niveau local sont variés et s'efforcent de s'adapter aux besoins des collectivités. Le défi est désormais d'approfondir l'observation qualitative.

Au-delà des chiffres et des habitudes

Stéphane Carrassou, vice-président du Grand Toulouse en charge de l'habitat, a expliqué qu'après avoir atteint l'objectif quantitatif de production de logement affiché en 2008, le débat ne porte plus désormais sur les chiffres, mais sur la mise en œuvre d'une ville équilibrée et solidaire : "Aujourd'hui, l'outil Habiter éclaire sur le volume et les lieux de production de logements sociaux, ce qui a permis de revoir la stratégie du PLU sur le nord de l'agglomération, dans un objectif d'offre diversifiée de logements. Demain, la métropole va s'interroger sur la typologie fine des logements à produire pour mieux répondre à la demande des habitants".

Dans cette même logique, Guy Potin, vice-président de Rennes Métropole délégué à l'habitat, a inversé les termes du débat : il faut prendre comme point de départ le politique et non pas l'observation. "La notion de programmation n'a de sens que si elle s'inscrit dans des choix politiques préparés et évalués", affirme également Dominique Dujols de l'Union sociale pour l'Habitat (USH). Ce n'est donc pas "le" PLH mais plutôt "la" PLH (la politique locale pour l'habitat) qui est en discussion. La question n'est plus "combien de logements sociaux doit-on produire ?", mais "à quel prix doit-on produire des logements sociaux pour répondre aux besoins des populations ?". Dans ce cadre, c'est l'observation prospective qui mérite d'être approfondie afin de mesurer les effets pervers de la politique menée actuellement. Les "œillères" de l'observation ont également été pointées. Certaines tendances sont plus étudiées que d'autres, car plus faciles à suivre. Claude Chalon, vice-président du Grand Dôle (Jura), a ainsi estimé que le suivi de la production de logements se fait au détriment de l'analyse de l'évolution du parc privé.

L'État, concepteur d'un cadre stable et clair ?

Face à cette situation, le rôle de l'État a été très discuté, d'autant plus que l'acte III de la décentralisation est attendu. La question d'une plus grande autonomie des établissements publics de coopération intercommunale les plus consolidés en matière d'aide à la pierre a été évoquée. Mais le souhait d'une plus grande délégation, voire d'une "décentralisation totale" comme l'a pointé Véronique Fayet, vice-présidente de la Communauté urbaine de Bordeaux en charge du logement, ne sous-entend pas le désir d'un retrait total de l'État. D'après Dominique Dujols (USH), "il n'y a pas d'échelle d'intervention qui n'aurait rien à dire". En revanche, les acteurs souhaitent un État garant d'un cadre stable et clair : "Nous sommes demandeurs d'un État qui fasse preuve d'autorité, qui puisse fixer des caps et s'inscrire dans le long terme". En effet, la politique du logement relève en premier lieu de l'échelle nationale. Or, le risque de doublons ou de contradictions est grand, ce qui a constitué l'une des réflexions apportées par Jean-Claude Driant, professeur à

l'Institut d'urbanisme de Paris, concernant la future loi de la décentralisation et le besoin d'une plus forte contractualisation. L'enjeu pour l'État résidera dans sa capacité à intégrer les diverses situations locales et à créer des outils partenariaux avec les collectivités, et donc de savoir dialoguer davantage avec les différentes échelles. |

S. G. et L. L.

"Habiter" : un outil de suivi de la production des logements sociaux à Toulouse

"Habiter" est un outil d'aide à la décision, mais aussi d'évaluation des politiques locales de l'habitat, mis en place par l'Agence d'urbanisme Toulouse aire urbaine sur les territoires de Toulouse Métropole et du Sicoval, deux communautés délégataires des aides à la pierre. Accessible par extranet, il permet d'anticiper le développement du logement social, en croisant territoires et programmation du logement. Sont ainsi repérés et qualifiés le parc actuel, les projets à

venir à différentes échéances, les démolitions et les ventes. Initialement constitué pour suivre le parc des bailleurs sociaux, il a été progressivement élargi aux autres segments de logements locatifs conventionnés, mais aussi à l'accession sociale. Associant cartographies dynamiques et tableaux de restitution des indicateurs-clés selon les échelles du territoire, il s'appuie sur une base de données actualisée en continu par les services communautaires, avec les

bailleurs sociaux et les services de l'État. Cet outil apporte une meilleure connaissance de l'offre sociale, en lien avec la capacité urbaine des quartiers et des communes (offre de transports en commun, tissu existant...).

Il alimente les débats entre les élus et les partenaires du logement, et constitue finalement une vision partagée du logement social au service d'une stratégie de territoire. |

L. L.

L'ENTRE-DEUX PÉRIURBAIN EN QUÊTE D'IDENTITÉ

C'est à Créon, village situé à 25 kilomètres de Bordeaux mais intégré dans le SCoT de l'agglomération bordelaise, qu'a été débattue la question périurbaine ^{1/}. Le périurbain est-il condamné à cet "entre-deux" entre ville et campagne ? La métropole place-t-elle les communes périphériques dans l'ombre ou bien sa lumière peut-elle s'y réfléchir ? Quelles pistes de réflexion pour demain ? **Synthèse d'un atelier passionné, par Pascale Decressac**

^{1/} Atelier-visite organisé par l'Agence d'urbanisme, de développement et de prospective de la région de Reims en partenariat avec la commune de Créon.

Au-delà du "déli" ou de la reconnaissance d'une véritable identité ni urbaine ni rurale, il importe surtout pour les communes périurbaines nécessairement liées entre elles et à la ville-centre, de "vivre ensemble". "Je crois davantage au SCoT, document de planification construisant une culture commune, qu'à la gouvernance verticale", a affirmé d'emblée Patrick Magro, vice-président de la communauté urbaine Marseille Provence Métropole tandis que Philippe Schmit (AdCF) soulignait l'existence d'une "vraie vision périurbaine" pouvant tendre à l'effacement de la fonction d'élus périurbain. "Le SCoT apporte une cohérence dans une vision partagée du

territoire mais pas de réponse univoque à la question périurbaine", a estimé pour sa part Jean-Philippe Strebler, directeur de la Fédération nationale des SCoT : l'élaboration d'un SCoT trouve généralement son origine sur des territoires à forte densité urbaine où la limitation foncière, si elle reste une préoccupation centrale, ne doit pas être "l'unique ambition" du projet de territoire.

Le foncier en questions

Comment la valeur foncière peut-elle être prise en compte dans la définition des SCoT ? "Le foncier est souvent perçu comme une question très locale", a



Au-delà de l'identité, la question posée par l'habitat périurbain est sa capacité à proposer un véritable "vivre ensemble".



“Les périurbains vont prendre le pouvoir à travers l'élaboration des SCoT”, a estimé Caroline Gerber (ADEF).

constaté Caroline Gerber, directrice de l'Association des études foncières (ADEF). Elle a néanmoins remarqué qu'avec la mise en œuvre des schémas et l'apparition des SCoT Grenelle, “les élus locaux prennent conscience de leur responsabilité en matière de consommation foncière”. Pourtant, les maires n'ont, la plupart du temps, que la capacité d'intervenir sur des micro-projets. “Même si le SCoT est censé défendre l'intérêt général, de quel droit un président de SCoT – qui n'est pas élu au suffrage universel direct – peut-il imposer un tel cadre à un maire légitimé par les urnes ?” En outre, la valeur foncière d'un terrain est intimement liée à sa valeur urbaine qui dépend de sa localisation et de sa proximité aux services. Or, si les collectivités et établissements publics locaux ont librement accès aux demandes de valeur foncière renseignant sur les mutations foncières immobilières, les syndicats de SCoT en sont exclus. “Les SCoT doivent tenir compte des changements d'usages. Or qu'est-ce qui détermine mieux le changement de valeur que le changement d'usage ?”, a observé Caroline Gerber. Par ailleurs, les projets d'aménagement inscrits dans un SCoT sont aujourd'hui privilégiés par les établissements publics fonciers. Et pour pouvoir prévoir le budget d'action foncière qui permettra de mettre en œuvre le projet d'aménagement décrit dans le SCoT,

il faut avoir une idée de la valeur foncière des terrains concernés. “En réalité, les périurbains prennent le pouvoir à travers les SCoT”, a-t-elle conclu.

Périurbains par choix ?

L'Agence d'urbanisme de la région angevine (Aura) a mené une enquête sociologique visant mieux connaître les modes de vie et les représentations des périurbains. En couple avec enfants (à 60 %), actifs (à 79%) et même biactifs (à 61%), travaillant majoritairement à Angers (à 52%), ces familles sont en grande partie originaires de la métropole (38 %) ou de l'agglomération (34 %). “Leur choix d'installation est guidé principalement par les stratégies de déplacement et le prix du foncier”, a précisé la sociologue Stéphanie Hervieu, qui a pointé néanmoins d'autres critères de choix comme le désir d'accession à la propriété et la recherche d'un cadre de vie agréable. Ainsi, le périurbain ne serait pas choisi uniquement “parce que le centre-ville est trop cher”, mais aussi parce qu'il y existe davantage de logements adaptés aux besoins de la famille et pour son “côté campagne” (disposer de davantage de verdure et d'une identité de voisinage). “Souvent, les parents veulent que leurs enfants revivent l'enfance qu'ils ont eux-mêmes vécue à la campagne”, a expliqué Stéphanie Hervieu.

2/
Le projet de recherche Bimby (*Build in My Back Yard*) vise à la définition, à court terme, d'une nouvelle filière de production de la ville qui soit capable d'intervenir, lorsque les filières “classiques” sont inopérantes, au sein des tissus pavillonnaires existants, qui représentent la majorité des surfaces urbanisées en France.

3/
Filiale du groupe Egis, spécialisé dans l'ingénierie et le conseil en infrastructures, systèmes de transports et aménagement, l'atelier Villes et Paysages compte une centaine d'urbanistes et de paysagistes répartis en onze ateliers en France.

Les âges du périurbain

Si la “périurbanité” peut convenir aux enfants, par définition peu nomades, il est moins adapté aux adolescents en quête d'indépendance. L'attractivité de la ville-centre, qui concentre les principaux lieux de loisirs, s'accroît alors pour arriver à son apogée pendant la période étudiante et le début de la vie active. Puis la recherche d'un toit pour deux (ou plus) et d'une qualité de vie mieux adaptée à une famille (logement plus spacieux, espaces verts, possibilité d'accéder à la propriété...) incite souvent à un éloignement périphérique. C'est avec la montée en âge, le déclin de l'état de santé, puis la dépendance, que le besoin de “recentrage” se fait sentir, d'autant plus que la “grande maison avec jardin” devient superflue une fois les enfants partis. Il existerait donc des “âges du périurbain”. “On s'habitue de plus en plus à changer de lieu de vie au cours de son existence et la périurbanité sera de plus en plus reconnue à l'avenir”, a prédit Philippe Schmit.

Une maison avec jardin !

Si la maison individuelle, forme urbaine dominante en milieu périurbain, correspond résolument à l'idéal recherché par les ménages installés en périphérie, elle est en revanche en opposition avec l'idéal défendu par les urbanistes aspirant à moins “d'autosolisme” (sic) polluant, à une consommation d'espace moindre, à plus de densité urbaine... Car comment parvenir à contenir l'étalement urbain pour assurer l'organisation des fonctions urbaines ? Et comment convaincre les périurbains de “lâcher un peu de leur parcelle” pour densifier leur cadre de vie ? Fort de la conviction

que les 19 millions de maisons individuelles de France ne se transformeront pas en logements collectifs au cours des prochaines décennies, le CETE Ile-de-France a lancé la recherche-action de densification parcellaire connue sous le nom de Bimby /2 et qui vise à notamment “combler les dents creuses périurbaines”. Si la méthode de récupération de parcelles au cas par cas s'éloigne de la logique du projet urbain, elle contribue toutefois au renouvellement urbain, car les habitants prennent conscience de l'intérêt financier de revendre une partie de leur terrain.

“La division parcellaire est une réponse insuffisante, voire dangereuse, pour le renouvellement urbain”, a toutefois nuancé Sylvain Petitot, directeur de la recherche de l'atelier Villes et Paysages /3, estimant indispensable, dans les démarches d'éco-réhabilitation qu'il conduit, de “concilier intérêt général et intérêts particuliers au service de projets urbains de qualité apportant des solutions techniques, juridiques et opérationnelles pertinentes et innovantes, en concertation avec les habitants”. Vaste programme...

Mais ce formidable espace de développement économique, logistique et résidentiel “où l'on aime vivre” qu'est le périurbain – qui représente tout de même 45 % du territoire français – reste pourtant accusé de tous les maux. Pour traiter les “dysfonctionnements” qui y sont observés et améliorer la “gouvernance” des territoires, l'élaboration des SCoT semble offrir des pistes de dialogue intéressantes. Le périurbain sera-t-il pour autant l'urbain de demain ? Le débat est loin d'être refermé. | Pa. D.

Créon, l'avenir du périurbain ?



Créon est l'une des huit anciennes bastides de Gironde, ces “villes nouvelles” créées aux XIIIe et XIVe siècles dans le Sud-ouest de la France. Avec ses qua-

tre mille habitants répartis sur huit kilomètres carrés, Créon est devenu un village périurbain dépendant de la métropole bordelaise tant en matière d'emploi que de commerces, où l'on se rend exclusivement en voiture, faute d'une liaison suffisante en transports en commun. Inscrite dans le périmètre du SCoT de l'aire métropolitaine bordelaise, Créon est considéré comme l'un de ses “poumons verts”. Mais comment s'urbaniser avec un tel statut ? Faut-il s'affirmer ou attendre patiemment les fruits d'un développement “central” ? En proposant, malgré sa

petite taille, une offre résidentielle attractive (et, pour les aînés, une résidence comprenant 34 logements et une salle de restauration servant également à diverses activités), des services et des loisirs, Créon se pose en petit “centre secondaire” attirant les habitants de communes alentour moins dynamiques. “Nous souffrons de la proximité de Bordeaux, mais nous faisons également souffrir les communes moins attractives”, a remarqué, mi-figue mi-raisin, Pierre Gachet, adjoint au maire de Créon. Un moindre mal si cette dynamique profite néanmoins à tous... |



L'UNIVERSITÉ, ACTEUR DE LA VILLE (ET RÉCIPROQUEMENT)

Assiste-t-on à un "repositionnement stratégique" de l'université dans la ville à l'occasion de l'émergence de grands projets universitaires et des financements croisés qu'ils engendrent ? Tout semble montrer que les deux partenaires y ont intérêt, à condition de le vouloir vraiment /1. **Synthèse d'atelier par Pierre Gras**

Longtemps, l'université et ses satellites ont pu apparaître comme un monde à part, sans véritable lien avec leur localisation territoriale. L'émergence, relativement récente, de financements croisés autour de grands projets dont l'État n'avait plus vraiment les moyens a offert à cette vision la possibilité de s'actualiser au profit d'une collaboration plus directe avec les collectivités territoriales. Celles-ci ne pouvaient d'ailleurs plus exclure de leur champ stratégique un domaine considéré par tous comme essentiel à leur rayonnement, mais aussi à leur dynamisme économique et démographique.

Un repositionnement stratégique ?

Il n'est donc pas étonnant que l'on assiste à un véritable "repositionnement de l'université dans la ville", selon l'expression de Jérôme Grange, directeur de l'Agence de développement et d'urbanisme du grand Amiénois. La présence des étudiants dans la ville est désormais déterminante dans un certain nombre de domaines – outre les équipements universitaires évidemment, le logement, les déplacements urbains, la politique culturelle et les loisirs, mais aussi la santé ou l'existence d'emplois d'accompagnement – surtout quand les effectifs

étudiants atteignent ou dépassent 15 % de la population d'une agglomération, comme à Nancy, Montpellier ou Strasbourg. En outre, elle témoigne de la réussite d'une stratégie d'accès du plus grand nombre à l'enseignement supérieur, objectif défini il y a déjà plusieurs décennies par les pouvoirs publics.

Comme l'ont montré les interventions lors de la première séquence de l'atelier, l'université est désormais un acteur à part entière des stratégies territoriales aux côtés des collectivités locales. Etienne Lhomet, directeur des stratégies métropolitaines et de l'innovation à la Communauté urbaine de Bordeaux, a souligné comment la prise en compte du facteur universitaire influait sur les démarches d'une agglomération principalement résidentielle et tertiaire et où le solde migratoire serait négatif si la démographie étudiante n'était pas aussi dynamique. C'est pourquoi la CUB est partie prenante des études et des projets en la matière (avec 100 millions d'euros d'investissements sur dix ans). Elle entend ainsi jouer un rôle fort dans la définition des espaces urbains à créer ou à transformer autour de l'université et des pôles de recherche. "Comment retrouver un modèle de ville universitaire européenne et sur quelles bases ?", telle est la

1/
Atelier-visité organisé
par l'Aduga en
partenariat avec le PRES
Université de Bordeaux.

2/
Lire hors série n°43
d'Urbanisme,
décembre 2012, p. 23.

question formulée par Etienne Lhomet que "l'intégration urbaine" du grand campus bordelais préoccupe.

Bordeaux entre fusion et innovation

Le président du PRES Université de Bordeaux, Alain Boudou, a évidemment son idée là-dessus. Créé par la fusion des quatre universités, de Sciences Po Bordeaux, de l'école Polytechnique et de Sciences Agro (ENITA), associés à dix autres établissements, il regroupe aujourd'hui plus de 62 000 étudiants, 3 300 enseignants chercheurs et 110 unités de recherche, installés sur trois sites, dont l'un des plus vastes campus d'Europe. Engagé parmi les premiers pôles universitaires dans le Plan campus lancé en 2008, il est aujourd'hui impliqué dans un ensemble d'opérations de réhabilitation et de constructions neuves parmi les plus importantes en France, avec une dotation de 475 millions d'euros de l'Etat en capital et un montant total de travaux directs et indirects qui frise le milliard d'euros. Avec une "approche intégrée" assez originale au moment de sa définition et la création inédite d'une filiale



La cour Leyteire réaménagée par Debarre Duplantiers Associés.

immobilière avec la Région Aquitaine et la Caisse des Dépôts, on ne peut pas dire que Bordeaux ait adopté les chemins les plus ordinaires pour parvenir à faire muter son territoire universitaire /2.

Cela tient sans doute à l'histoire du campus lui-même, créé par l'État sans guère de "concertation" sur le territoire de trois communes périphériques (Talence, Pessac et Gradignan) et qui a permis (ou

Opération campus : une ingénierie originale

La mise en œuvre du "grand projet" de mutation du campus de Bordeaux n'a rien d'une sinécure, puisqu'il a fallu à la fois accélérer le processus (en cours) de fusion des universités – qui ne devraient former plus qu'un seul et même établissement au 1er janvier 2014 – et doter le projet d'une structure originale de gestion et de réalisation immobilière. Pourquoi ce choix plutôt que de chercher à organiser un partenariat public-privé tel que la loi le permettait déjà et qui a été choisi sur d'autres sites ? Comme l'explique Jérôme Goze, directeur de l'opération Campus, le principe était d'agir sur deux fronts en même temps : la lisibilité de la gouvernance du projet, d'une part, et la mise en place d'une ingénierie adaptée à l'importance des investissements, de l'autre. Cette mise en place s'est faite progressivement, tandis que cheminait l'idée d'une "gouvernance simplifiée et unifiée". Une équipe spécifique a d'abord été créée au sein du PRES avec un nombre restreint de personnes – une dizaine – s'ap-

puyant sur l'ensemble des services universitaires, puis la création d'une filiale a été décidée sous la forme d'une société par actions simplifiée (SAS) dont l'université détient la majorité des parts (51 %). Celle-ci assume deux fonctions principales : le management du financement de l'opération et la gestion des contrats de conception-réalisation et de maintenance (CRM) sur 25 à 30 ans, pour lesquels des groupements privés ont été mis en concurrence sous la forme d'un dialogue compétitif. Le premier de ces contrats a d'ailleurs été signé le 12 novembre dernier.

"Il était essentiel que ce processus soit d'une manière ou d'une autre co-construit, souligne Jérôme Goze, en créant les espaces de concertation nécessaire, mais aussi en se dotant d'outils à la hauteur des enjeux, tout en limitant les risques financiers". Les premiers résultats se font déjà sentir physiquement sur le campus où grues et pelleuses sont à l'œuvre, sur la base

d'un vaste chantier en quatre tranches dont l'une porte sur la transformation lourde de 90 000 m² de bâtiments. Plusieurs d'entre eux vont être reconfigurés, à l'image des "immeubles roses", emblématiques des années 70, dont la réhabilitation a été confiée (comme la construction à l'époque) à un groupement associant l'AUA de Paul Chemetov et le groupe Bouygues, tandis que l'ancien bâtiment de la médecine préventive accueillera 150 logements étudiants ainsi qu'un certain nombre de services dans le cadre d'une opération financée en parallèle au Plan campus. Au final, une opération extrêmement ambitieuse et complexe qui ne verra son terme qu'à l'horizon 2020-2025. | P. G.



Jérôme Goze présente le projet lors de l'Atelier.



Phase 1 de l'Opération campus : réhabilitation des "roses" par Paul Chemetov et requalification de l'espace public.

contraint) les universités à travailler en autonomie vis-à-vis des collectivités. La création d'une gouvernance "à grande échelle, pluridisciplinaire et réaliste", insiste Alain Boudou, n'en est finalement que la traduction à long terme. Certes, concède-t-il, les montages innovants ne peuvent concerner que les opérations complexes et de grande ampleur, mais ils n'auraient pas trouvé leur place si la convergence des projets de l'université et des collectivités territoriales ne s'était pas manifestée. L'université trouve, grâce à cette démarche, "une lisibilité et une place de choix dans le volet économique et enseignement supérieur du projet de développement de la métropole".

Recomposer le morcellement universitaire

Cette lecture optimiste trouve un écho plus nuancé dans l'agglomération d'Amiens, comme l'a expliqué Gilles Demailly, maire et président de la communauté d'agglomération Amiens Métropole, avec la volonté de réinsérer l'université dans la ville, qui a pris sa source au tournant des années 90. Face au vieillissement d'un campus de 300 hectares implanté en périphérie dans les années 70, universités et collectivités locales ont commencé à cheminer ensemble. Quelque 3 000 étu-

dants "reviennent" ainsi en centre-ville à partir de petites opérations comme celle de Saint-Leu. Mais à la fin des années 2000, avec le projet de la Citadelle (50 ha en cœur de ville et à proximité de grands équipements d'agglomération comme l'hôpital) conçu par Renzo Piano /3, on change d'échelle, puisque c'est toute l'université qui va se relocaliser, impulsant un projet urbain permettant de relier le centre aux quartiers Nord d'Amiens classés en zone urbaine sensible et visant à (re)trouver une certaine cohésion urbaine et sociale. Pour Gilles Demailly, l'intention est claire. L'ancien président de l'université d'Amiens, devenu maire, considère que le rôle des élus, en particulier ceux de



Le tramway au cœur du campus Talence-Pessac-Gradignan.

4/ Enquête menée en 2011 sur la base d'un questionnaire en ligne auprès du public étudiant avec quelque 4 500 réponses exploitables.

5/ Créée en novembre 1993, l'Association des villes universitaires de France s'est fixé un triple objectif : regrouper les villes universitaires et défendre leurs intérêts communs, devenir un lieu d'échange et développer des relations avec les villes universitaires européennes. Forte de 70 villes adhérentes, elle est présidée par Hélène Mandroux, maire de Montpellier.

3/ Lire l'encadré sur l'opération Campus.

Une convention signée avec la conférence des présidents d'université

La Conférence des présidents d'université (CPU) présidée par Louis Vogel et représentée par Khaled Bouabdallah, vice-président a signé avec la FNAU une convention de partenariat le 19 novembre 2012 à Bordeaux à l'occasion d'un bureau de la FNAU. Les nombreux projets engagés ces dernières années en matière d'enseignement supérieur ont confirmé le rôle d'acteurs territoriaux et urbains majeurs des universités. De leur côté, les collectivités locales ont affirmé leur présence dans l'organisation de l'enseignement supérieur, de la recherche et de la vie étudiante. Et les

agences d'urbanisme, outils partenariaux d'ingénierie territoriale, ont également développé leurs partenariats avec les universités. Cette convention se donne par conséquent pour objectifs, au niveau local, de développer les coopérations entre universités et agences d'urbanisme avec les collectivités sur les questions d'aménagement urbain et territorial, tandis qu'au niveau national, il s'agit de favoriser l'échange d'expériences et la mise en perspective des démarches conduites dans les territoires. Cette convention a trouvé une application immédiate dans le cadre

des récentes Assises de l'enseignement supérieur et de la recherche lancées par la ministre Geneviève Fioraso et qui doivent aboutir courant 2013 à la définition d'un nouveau cadre législatif d'action pour les universités, l'État et les collectivités locales. Les contributions de la CPU et celle qui a été cosignée par la FNAU et plusieurs associations nationales d'élus y ont en effet exposé des options très proches concernant la mise en œuvre de partenariats entre villes, agglomérations et universités. | P. G.

l'intercommunalité, est décisif pour faire aboutir des projets dont l'État n'a plus les moyens seul. Mais les dits projets ne peuvent aboutir sans la volonté des universités, "dont le type d'organisation morcelée, héritage du système napoléonien, est parfois difficile à recomposer". Quadrature du cercle ?

Heurs et malheurs de la vie étudiante

La seconde partie de l'atelier était davantage tournée vers les "outils de mutualisation" en matière d'observation et d'analyse de la vie universitaire. Comme l'a montré une étude menée à l'initiative de l'Agence d'urbanisme de l'agglomération marseillaise, si les liens possibles entre ville et université sont multiples (attractivité, formation/insertion, aménagement, valorisation de la recherche, tourisme de congrès...), leur traduction en termes d'aménagement n'est pas toujours évidente. L'agglomération d'Aix-Marseille accueille sur ses campus environ 86 000 étudiants, dont 62 000 pour la seule Université Aix-Marseille, issue de la fusion de trois établissements. Achevé en 2012, ce rapprochement a permis de constituer un interlocuteur unique en face de l'État et des autres collectivités. Mais la fusion ne résout ni l'ambiguïté de la relation entre Aix et Marseille ni le désenclavement d'un campus comme celui de Luminy (16 000 étudiants), situé à la fois en périphérie marseillaise et au cœur du Parc national des Calanques... Or, une enquête menée par l'Observatoire de la vie étudiante mis en place par l'Agam, en partenariat avec l'université, le Rectorat et le CROUS, /4 a montré que les conditions de vie, de déplacements, de qualité urbaine, de logement, ont un impact certain sur les résultats des étudiants et sur leur insertion dans la ville, quelle que soit – ou presque – la qualité des enseignements dispensés. Au final, l'attractivité de l'université d'Aix-Marseille, a souligné

Louis-Laurent Dupont, directeur des études à l'Agam, apparaît moyenne et à peine compensée par la forte présence d'étudiants étrangers. Les principales critiques formulées par les étudiants usagers portent sur trois volets essentiels : la qualité et la fréquence des transports en commun, la fragmentation des lieux d'enseignement et enfin la dégradation du parc immobilier, tant en matière d'études que de logement – hormis les nouveaux programmes dont l'accès pose des problèmes de ressources aux étudiants moins aisés.

Work in progress

En termes de politiques publiques, les questions posées par cette enquête rejoignent en grande partie les analyses produites par les associations d'élus qui se mobilisent sur ce thème, notamment dans le cadre de la concertation engagée par le ministère de l'Enseignement supérieur et la Recherche. Comme l'a rappelé Bernard Dauval, adjoint au maire de Clermont-Ferrand et membre de l'Association des villes universitaires de France /5, qui vient de publier une étude sur le rôle des collectivités locales dans le domaine de la vie étudiante, la logique des villes universitaires est de parvenir à garantir une mixité qui soit à la fois "fonctionnelle, sociale et générationnelle", en inscrivant notamment le logement étudiant dans les objectifs prioritaires des programmes locaux de l'habitat. Plusieurs autres études sont en cours sur les relations entre l'université et les projets d'aménagement urbain, en particulier au sein de la FNAU – qui vient de signer une convention de partenariat avec la conférence des présidents d'université (lire ci-contre). Preuve, s'il en fallait, que la réflexion sur ces sujets – qui passe par une information accrue dans les pratiques et dans les statistiques – ne fait sans doute que commencer. | P. G.



Renzo Piano Building Workshop / Amiens Métropole

Le projet de la citadelle d'Amiens et son belvédère sur la ville.

AU BONHEUR DE (RE)CHERCHER

*Dans vingt ans, que sera la capacité d'agir des agences ?" Cette interrogation a pris une lumière particulière à Bordeaux à travers les débats sur la question de la recherche. Petite chronique d'un atelier consacré aux interactions entre les agences d'urbanisme et le monde de la recherche. Le point de vue d'Emmanuelle Quiniou**

Rechercher / chercher : un métier d'agence d'urbanisme ? Plutôt une posture qu'il appartient aux agences de faire vivre et de faire savoir plus encore aujourd'hui qu'hier. C'est une sorte de pari. Pour l'écrire autrement, il s'agirait de sortir des "gissements derniers" pour formuler et activer un nouveau positionnement – ou un repositionnement peut-être – allant jusqu'à porter des projets ou des contributions sur des sujets dits "orphelins". Le contexte dans lequel les agences agissent et contribuent à l'élaboration de projets urbains ou territoriaux ou à celle de politiques publiques dans les domaines du développement local est composé de quelques faits qui méritent notre attention.

Les modes de production de la ville et des fonctionnements territoriaux se complexifient (diversification des opérateurs, des acteurs, des financements, des méthodes...). Les modes de vie évoluent et des questions de standardisation ou au contraire de diversification sont en jeu et renvoient à celle des inégalités urbaines et territoriales. Les modes de représentation se déploient, se démultiplient et nous interrogent : comment raconter, donner à voir, simplement, ce qui est compliqué (plutôt que de faire compliqué quand on peut faire simple) ? L'accès à la connaissance est facilité, grandissant. Les expertises mobilisent de plus en plus d'informations (moins de connaissances ?), ceci rendant compte

par ailleurs d'un marché de l'expertise urbaine de plus en plus concurrentiel.

Le visible et l'invisible

Les conséquences pour les agences sont visibles ou invisibles. Les agences n'ont plus ou pas le monopole des savoirs ; il leur faut passer d'une culture de spécialistes à celle de "généralistes aux multiples savoirs" en mobilisant ce qui fait leur grande richesse, la pluridisciplinarité. Cela suppose le

* Emmanuelle Quiniou est directrice générale de l'Agence d'urbanisme de la région angevine.



La Maison du projet de la future université nouvelle d'Amiens.

dépassement de certaines catégories, de certains schémas de pensée, mais – à l'inverse – cela nous invite à faire évoluer nos champs d'expertises qui doivent être renforcés dans certains domaines, voire dépassés, mais aussi inventés.

Douter, questionner, apprendre, faire savoir, regarder ailleurs, se laisser regarder par d'autres, "au bonheur de chercher", en doutant, s'interrogeant. Mobiliser donc aussi des savoirs d'ailleurs ou d'autres pour de nouveaux éclairages ou l'apport d'idées : c'est la principale préoccupation qui guide, guiderait cette nouvelle articulation entre productions d'agences et recherches. Ceci n'étant pas sans enjeux pour les agences elles-mêmes. Des enjeux internes, tout d'abord : de nouveaux savoirs sont à intégrer dans les agences pour de nouvelles déclinaisons pratiques d'agence (progression dans la compréhension des phénomènes, mais aussi dans la définition et l'élaboration des projets). Des enjeux externes, ensuite : de nouvelles pratiques d'agence pour de nouveaux éclairages, de nouveaux apports (connaissances et projets) dédiées notamment à des démarches opérationnelles (mieux et plus de savoirs pour éviter le "hors-sol") et à l'apport de matériaux pour aider à la prise de décision publique (et privée). En d'autres termes, cette question de l'articulation entre recherches et actions (qui est par ailleurs et sans doute le fondement historique des pratiques d'agences) est peut-être celle d'une nou-

velle ambition : (re)devenir des outils stratégiques, non comme seul principe de distinction mais bien comme une marque de fabrique...

Pratiques de rapprochement

Dès lors, la question de l'état de la recherche dans les agences se pose. On découvre ici que nombre d'entre elles font ou tentent de faire bouger les lignes (cela restera à préciser à l'issue d'une analyse de la situation qui sera réalisée par la Fédération nationale des agences d'urbanisme). Les agences peuvent prescrire directement des objets de recherche en associant des interventions de chercheurs, d'universitaires ou même d'étudiants. Elles peuvent ainsi intégrer une dimension recherche à un projet d'étude, urbain, territorial par l'accueil de chercheurs, mais aussi se mettre en situation d'être observées sur telle ou telle démarche. Elles peuvent répondre à des appels à recherche ou projets (à condition d'en être correctement informées). Elles coopèrent ou peuvent coopérer avec l'université. Et elles s'entourent parfois de conseils scientifiques. Les pratiques de rapprochement entre agences et le monde de la recherche se déploient, silencieusement mais sûrement, faisant sans doute vibrer les habitudes, objets d'études ou projets existants. Il y a là les conditions certaines de leur avenir incertain. Besoin d'agences, désir d'agences... L'avenir appartient à celles qui souhaitent chercher longtemps. | E. Q.



CES DONNÉES QUI NOUS MODÈLENT...

*Bâties pour une ville tournée vers l'automobile et une croissance forte, les outils d'observation ou de modélisation ne sont plus ce qu'ils étaient dans une société soucieuse d'économiser les ressources et de mieux "coller" aux besoins des usagers. Un vrai changement de paradigme qui fait question... Les points de vue croisés de Tristan Guilloux, Cécile Féré, Cyprien Richer et Daniel Zobebe**

Les outils d'observation et de modélisation des déplacements ont été construits initialement pour adapter la ville à la voiture. Mais aujourd'hui, la donne a changé : la transformation des grandes voies urbaines est un sujet majeur de l'urbanisme ^{1/}, car il s'agit de renouveler leur conception en intégrant projet urbain et projet de mobilité. Ce changement de paradigme conduit les acteurs de la ville, et notamment les agences d'urbanisme, à réfléchir à la pertinence et aux nouveaux usages de ces outils.

Les "pilotes invisibles" de l'action publique

Le temps de la mise au point des outils d'observation n'est cependant pas toujours celui des phénomènes que l'on veut examiner. Lorsque la méthode "standard Certu" des enquêtes ménages déplacements (EMD) est élaborée, au milieu des années 1970, pour répondre aux besoins de modélisation en vue de la réalisation de grandes infrastructures routières, les préoccupations ne sont déjà plus les mêmes. Le premier choc pétrolier et la montée en puissance des préoccupations environnementales s'opposent aux tenants du "tout-voiture".

Toutefois, malgré leur lourdeur technique, les EMD ont évolué pour répondre à des territoires très contrastés (des grandes régions urbaines à de petites agglomérations de 40 000 habitants) et à des usages de plus en plus diversifiés (planification urbaine, projet de transport collectif, évaluation, gouvernance...). Il reste un paradoxe pour les outils techniques que sont les EMD ou les modèles "à quatre étapes" : souvent taxés d'obsolescence, ils continuent à jouer un rôle de "pilote invisible" ^{2/} de l'action publique.

Une nouvelle étape semble devoir être franchie. Avec la contrainte croissante qui pèse sur les budgets

publics, il s'agit moins de calibrer de nouveaux projets que d'optimiser l'usage des infrastructures existantes et de promouvoir de nouveaux services de mobilité. Les nombreux acteurs du secteur de la mobilité sont appelés à se fédérer pour mutualiser les investissements. Les enquêtes et les modèles sont dès lors amenés à devenir davantage "partenariaux" et à mieux prendre en compte les usages. Ainsi le rôle du Certu doit-il aussi évoluer pour jouer un rôle de centre de ressources auprès des collectivités locales.

Le temps des modèles et la décision politique

L'agglomération de Grenoble fait partie de celles qui, en France, disposent d'un recul important sur les modèles. Forte de cette expérience, l'Agence d'urbanisme de la région grenobloise (AURG), étroitement impliquée aux côtés du Syndicat mixte des transports en commun de l'agglomération grenobloise, a su appréhender les limites de l'outil et les écueils à éviter. Isabelle Reynaud a expliqué que la mise au point d'un modèle prend du temps : pas moins de cinq ans entre la décision de lancer une "EMD" et le calage du modèle qui en découle. Les modèles doivent également mieux prendre en compte les nouveaux usages du vélo ou de la marche à pied, ainsi que les liens entre mobilité et urbanisme.

Michel Labardin, maire de Gradignan et vice-président de la communauté urbaine de Bordeaux, a défendu pour sa part l'idée selon laquelle "l'appétit de la certitude" ne doit pas bloquer la prise de décision politique : le choix de diviser par deux le nombre de voies de circulation le long de la Garonne à Bordeaux a contribué à transformer en profondeur l'image de la ville. Souvent perçus comme une "boîte noire", les modèles peuvent

* Respectivement chef du groupe analyse et prospective de la mobilité au Certu, chargée d'études mobilité-déplacements à l'Agence d'urbanisme pour le développement de l'agglomération lyonnaise, chargé de recherche au CETE Nord-Picardie et chargé d'études déplacements et modélisation à l'agence d'urbanisme de l'agglomération stéphanoise Epures.

^{1/} Paul Lecroart, "De la voie rapide à l'avenue urbaine : la possibilité d'une autre ville ?", Notes rapides de l'IAU Île-de-France n°606, 10/2012.

^{2/} Dominique Lorrain, "Les pilotes invisibles de l'action publique. Le désarroi du politique ?", in Lascoumes, Le Galès (dir.), *Gouverner par les instruments*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 163-197.



Les opérateurs des infrastructures de mobilité constituent des acteurs clés de l'action urbaine.



néanmoins permettre d'objectiver la décision. C'est ce souci qui a animé l'Agence d'urbanisme et d'aménagement du territoire Toulouse Aire urbaine dans le développement d'un modèle conçu pour tester deux variantes d'un tracé d'une ligne forte de transport collectif. Il s'agissait, comme l'a rappelé Guilhem Coquelet, d'évaluer l'impact de l'intermodalité sur la fréquentation du réseau et de démontrer l'importance de la qualité de l'espace public. Car un modèle bien compris est un outil de démocratisation de la décision.

À grands opérateurs, nouvelles lunettes ?

Philippe Estèbe a souligné, lors des conférences plénières, le rôle croissant des grands opérateurs dans la production de la ville. Le groupe Keolis, exploitant du réseau bordelais, a récemment développé "Keoscopie", un outil destiné à mieux comprendre les évolutions et les enjeux actuels de la mobilité, en mobilisant diverses sources de données issues de la billettique ou d'observations *in situ*. C'est ainsi que Keolis

s'est rendu compte, comme l'a expliqué Stéphane Bernard, que 75 % des personnes fréquentant un centre commercial de Rennes sortaient sans avoir effectué d'achat : une information de taille pour améliorer la desserte en transport collectif, entre autres...

Cependant, la puissance publique dispose encore d'un rôle essentiel : organiser, diffuser et partager la connaissance. L'AURG a su profiter de son statut partenarial pour proposer aux collectivités et aux acteurs des transports d'animer un club autour de la modélisation. Il s'agit de rentabiliser au mieux l'investissement fait sur le recueil de ces données en mutualisant les compétences pour les analyser. Le partage est indispensable pour permettre d'avancer vers une politique intégrée des déplacements. L'enjeu est de taille, car si l'on partage mieux les données et les diagnostics, on peine toujours à partager les futurs à travers les modèles... |



RÉCIT MÉDIATIQUE ET COMMUNICATION PROFESSIONNELLE

L'atelier consacré au thème "Médias, communication et urbanisme" devait relever deux défis : celui d'analyser les difficiles relations des médias grand public et de l'urbanisme, et celui de cerner les ambitions de communication des agences. Au final, de vrais échanges avec les journalistes et des pistes à creuser pour des agences plus communicantes. **Le regard d'Antoine Loubière***

Les débats sur les médias commencent généralement par leur procès en bonne et due forme : simplification abusive de problèmes complexes ou incompetence des journalistes... En introduction, Pierre Mansat, adjoint au maire de Paris, a pourtant échappé à ce travers en exposant son expérience de la construction métropolitaine parisienne, où "construction politique et construction médiatique s'épaulent l'une l'autre". Distinguant presse grand public et presse professionnelle, il souligne néanmoins le déficit de traitement médiatique des grands enjeux métropolitains. Cependant, la situation s'est améliorée avec la consultation internationale du Grand Paris qui a permis différents récits, toutefois trop limités souvent aux dimensions architecturales. Pierre Mansat insiste sur un double besoin : celui des médias pour construire un récit métropolitain et celui "d'un discours politique qui ose parler des grands enjeux urbains".

Pour Ariella Masbouni, qui organise notamment les ateliers "Projet urbain" /1, la question fondamentale est plutôt "comment faire pour que nos sujets qui impactent la vie quotidienne soient mieux traités, et de manière moins ennuyeuse ?" Elle ouvre plusieurs pistes pour les professionnels eux-mêmes : mettre en scène un dialogue entre les "sachants" et les habitants, construire des liens entre différents sujets traités séparément par la presse, faire connaître l'innovation sociale... Et elle incite les journalistes présents à proposer leurs propres pistes.

L'humain est-il soluble dans l'urbain ?

Isabelle Camus, qui anime un blog consacré à Bordeaux sur le site Aqui.fr, souligne les possibilités d'expression offertes par les médias électroniques

pour rendre compte des initiatives associatives qui "font bouger", des démarches innovantes comme le projet Darwin (que les participants à l'atelier avaient pu visiter le matin). Pour elle, "l'humain est dans l'urbain", et c'est justement par cette approche centrée sur les acteurs qu'il est possible de mieux faire comprendre les enjeux urbains. Jean-Bernard Gilles, journaliste à *Sud Ouest* après avoir été en poste au *Moniteur*, explique la grande différence entre la presse professionnelle, qui intéresse surtout les praticiens, et la presse quotidienne régionale (PQR), qui mobilise plus fortement les élus. Même à Bordeaux, où existe un intérêt soutenu pour l'architecture et les questions

* Rédacteur en chef d'*Urbanisme* et animateur de la seconde partie de l'atelier.

1/ Direction générale de l'aménagement, du logement et de la nature (DGALN/ministère de l'Égalité des territoires et du Logement).



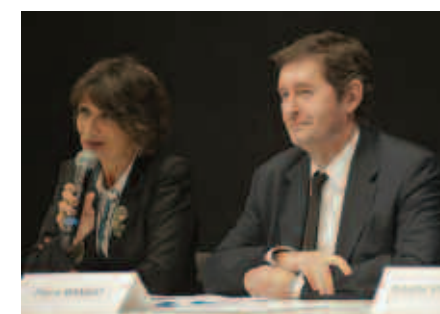
2/ Cf. *Urbanisme* n°338, sept.-oct. 2004.

3/ *Place Publique* diffuse également une édition à Rennes.

urbaines, il dit "se battre" avec sa rédaction en chef pour "faire passer" de sujets comme le foncier. Claudia Courtois, correspondante locale du *Monde* et du *Point*, rencontre, elle aussi, la nécessité de convaincre sa hiérarchie – parisienne – de l'originalité de tel ou tel sujet. Elle note la disparition dans les quotidiens nationaux des pages "régions" ou "territoires" et la domination des impératifs du marketing sur la politique éditoriale, notamment dans les news magazines. Un diagnostic partagé par Sibylle Vincendon, rédactrice en chef adjointe de *Libération* et responsable des hors série "Villes" /2. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à faire exister dans son journal la question urbaine, à travers le "portrait" de la dernière page ou des suppléments ponctuels... Le Grand Paris a fait apparaître la difficulté du travail journalistique : soit privilégier le discours politique, celui de Nicolas Sarkozy en particulier, soit se centrer sur l'approche formelle, les "images" produites par les équipes d'architectes urbanistes. Au final, Sibylle Vincendon reste optimiste : on peut faire de la pédagogie dans les médias. En écho, Ariella Masbouni a attiré l'attention de tous sur les enjeux de la relation "émetteur/récepteur" : une incitation à l'inventivité des agences en matière de communication.

Des agences à sensibiliser

En ouverture de la seconde partie, Brigitte Bariol n'a pas caché le fait que la communication des agences va devoir beaucoup évoluer. Exigence de transparence, nouveaux outils numériques ou nécessité d'une coproduction de la ville avec tous les acteurs sont des facteurs puissants qui poussent à s'adresser au grand public "éclairé". Ce qui passe par une double démarche : inventer des nouvelles formes de communication, développer des partenariats tant avec la presse locale qu'avec la presse professionnelle. Le problème, souligne Brigitte Bariol, est que les agences



Ariella Masbouni et Pierre Mansat

n'ont pas tout à fait la possibilité d'une parole libre par rapport aux élus. Ce qui peut créer des tensions avec la presse locale, notamment lorsqu'elle affiche une culture du conflit.

Les pratiques sont d'ailleurs diverses dans les agences. Quelques-unes produisent de vraies publications, comme *Urbis* qui fut pionnier à Dunkerque, *Les Cahiers de l'IAU* ou encore *CaMBo*, qui vient de paraître à Bordeaux. Mais c'est souvent avec l'événementiel et la prospective qu'elles jouent le mieux leur rôle pédagogique, comme en témoigne le succès d'initiatives

comme les expositions organisées autour des quarante ans de plusieurs d'entre elles à Bordeaux, Toulouse ou Marseille... Quant à la communication de la FNAU elle-même, elle doit être davantage basée sur le débat, sur l'actualité, et la mise en avant d'expériences concrètes. La présentation par Angèle Baleyrier (agence de Lyon) du web TV de l'agence – sur le site www.urbylon.org – témoigne d'une réelle capacité d'invention. Avec la mise en ligne hebdomadaire d'une interview vidéo d'une personnalité extérieure ou d'un expert d'Urbalyon, l'agence rend visible un rayonnement partenarial. Elle offre aussi la possibilité à ses chargés d'étude de "faire parler l'étude en associant la parole à l'écrit". Le bilan est déjà impressionnant avec 166 web TV et 177 personnes interviewées depuis sa création en 2007.

Vers un "grand public cultivé"

Dans un registre très différent, Thierry Guidet, directeur de la revue *Place Publique*, a relaté une expérience de presse originale portant sur la culture urbaine et à destination du "grand public cultivé" de la métropole Nantes-Saint-Nazaire /3. Cette revue bimestrielle créée en janvier 2007 met en relation les savoirs universitaires et les pratiques publiques. Dans ce cadre, elle publie des numéros hors série sur des projets d'urbanisme comme l'Île de Nantes, sur des événements significatifs ou sur de grands projets (Nantes 2030). *Place publique* travaille bien sûr en partenariat avec l'agence d'urbanisme. C'est d'ailleurs une question pour les agences que de savoir si elles doivent créer leurs propres supports ou plutôt développer des partenariats avec des publications professionnelles existantes. La réponse s'ajuste aux contextes locaux. Jean-Marc Offner a lancé *CaMBo* en partenariat avec une maison d'édition bordelaise, *Le Festin*, et s'appuie sur un comité de rédaction ouvert à des universitaires locaux. Ce n'est pas à la portée de toutes les agences, notamment des plus petites, relève Sophie Puron (Agence d'urbanisme de Châlons-en-Champagne). Chacun à sa manière, plusieurs intervenants (Marcel Belliot, Dominique Musslin, François Dugény...) ont souligné la nécessité d'un effort de clarté et de pédagogie dans l'expression des professionnels des agences. Mostafa Kheireddine, représentant la fédération des agences urbaines du Maroc, interviendra dans le même sens. Ariella Masbouni a également interpellé les agences sur la dimension nationale de leur message. Selon Brigitte Bariol, le président de la FNAU est prêt à porter politiquement un tel message. Comme l'a souligné en conclusion Pierre Mansat, donner la parole aux acteurs et contribuer au débat sur les questions urbaines demeure une mission essentielle des agences. | A. L.

GRANDS TERRITOIRES, RETOUR D'EXPÉRIENCES

En 2008, la 28^e Rencontre de la FNAU leur avait été consacrée /1. Depuis, ils se sont multipliés : les grands territoires ne sont plus des nouveaux venus, mais un échelon bien identifié de l'action publique qui fait désormais l'objet de toutes les attentions /2. **Synthèse par Richard Quincerot**

On continue de s'interroger sur ce que sont les grands territoires : des scènes "interterritoriales", comme le propose Martin Vanier /3, ou bien "la liste des entités dont on dépend", ainsi que les définit Bruno Latour /4 ? Quoi qu'il en soit, le fait est là : des grands territoires s'inventent tous les jours, créant des solidarités et des dispositifs de gouvernance à des échelons inédits.

Des départements occupent le (grand) terrain

L'atelier a été ouvert par Gilles Savary, vice-président du Conseil général de la Gironde. Si la CUB est le chef de file incontesté de la métropole bordelaise, le Département n'entend pas rester passif face aux logiques d'ensemble et à l'évolution des campagnes, avec notamment l'émergence du vote d'extrême droite. "Aujourd'hui, les ruraux ont la tête en ville, souligne Gilles Savary, car le fait métropolitain concerne la totalité du département, voire au-delà". C'est dans cette perspective que s'est ouvert, en juillet 2011, sur l'impulsion conjointe du Conseil général et du préfet, le chantier de l'InterScot girondin, le premier en France qui soit d'échelle départementale. Lancée par un atelier d'élus, la démarche a abouti en juin 2012 à l'adoption d'un "manifeste des territoires pour l'avenir concerté de la Gironde". Joël Gillon, chef du service urbanisme, aménagement et transports à la DDTM de Gironde, a évoqué ses quatre grands défis : préserver l'environnement, première richesse du territoire avec la trame verte et bleue, mais aussi la "trame pourpre" du vignoble bordelais ; renforcer le polycentrisme et la vitalité des villes et des centres-bourgs ; diversifier les sources de richesse du département par une nouvelle ambition économique ; et enfin mettre en place une gouvernance pérenne pour piloter la mise en œuvre. Les départements monteraient-ils en puissance sur la

question des grands territoires ? Jean-Jacques Stoter, vice-président du conseil général de la Somme, a raconté comment son département a lancé, en 2009, une politique d'aménagement concerté du territoire (PACTe) qui soutient financièrement les programmes d'investissement des communes, moyennant l'élaboration de projets de territoire. Le succès de la démarche – qui en est à sa deuxième édition – a notamment nourri le SCoT du Grand Amiénois. C'est aussi en 2009 qu'a été initié le "Grand Projet Vallée de Somme", porté par plus de deux cents partenaires. Sur les 125 kilomètres du fleuve jusqu'à la baie de Somme, le projet coordonne un large éventail de mesures : une "véloroute" verte, la réhabilitation de onze maisons éclusières, l'aménagement d'une trentaine de belvédères, des jardins partagés et d'insertion et un rendez-vous du fleuve, notamment.

Réparer le paysage

Le paysage est souvent l'enjeu fondateur de grands territoires, surtout les plus endommagés. Michel Hoessler, paysagiste et urbaniste de l'agence Ter, a présenté le projet élaboré sur les 50 000 hectares de l'Opération d'intérêt national de Seine Aval, territoire des boucles de la Seine en dépression économique situé entre Paris et Le Havre. De façon classique, les paysagistes ont commencé par établir une description partagée des lieux en renouant avec les fondamentaux du territoire : le fleuve, la vallée, des repères, des méandres, des écosystèmes, des lisières... Sur la base de cette mise au point terminologique, un concept de revalorisation paysagère a mis en cohérence un rétablissement du ruban bleu du fleuve, la reconquête de vastes "plages" et un retraitement des limites. La mise en œuvre est en cours de négociation à l'échelon communal.

L'agence Ter est également intervenue sur un territoire encore plus grand, les 300 000 hectares (180 kilomè-

1/
"L'appel du large : de la ville aux grands territoires", Le Havre, 22-24 octobre 2008. *Urbanisme* hors série n° 35, janvier 2009.

2/
Atelier-visite organisé par l'Aduga en partenariat avec le Conseil général de la Gironde.

3/
Martin Vanier, *Le pouvoir des territoires. Essai sur l'interterritorialité*, Paris, Economica-Anthropos, 2008.

4/
Bruno Latour, "La mondialisation fait-elle un monde habitable ?", in Datar, *Territoires 2040* n° 2, 2011.

5/
Du cabinet
Jornet-Llop-Pastor.

tres par 40 !) d'un ancien bassin houiller à cheval sur la Belgique, les Pays-Bas et l'Allemagne. Le projet, soutenu par un financement Euroreg, vise à en faire une Grünmetropole post-industrielle. Des ateliers participatifs ont inventorié les éléments identitaires qui font "l'ADN du territoire". Puis chaque pays a choisi sa politique de valorisation, les Belges s'attachant aux monuments de l'industrie, les Allemands aux biotopes et les Hollandais aux pentes des terrils à des fins sportives.

Tous citoyens de "Pantopolis" ?

Cet agrandissement des territoires répond à une conjoncture forte. Aujourd'hui, "la ville est partout", a posé l'architecte barcelonais Carles Llop /5, directeur du département d'urbanisme et d'aménagement du territoire de l'Université Polytechnique de Catalogne. Or cette "Pantopolis" est très différente de la ville d'avant : c'est une "mosaïque territoriale", une "ville-territoire" fragmentée où l'urbain est en symbiose avec la nature. D'où l'émergence de défis globaux. "Les villes ont toujours dépendu des campagnes", rappelle Carles Llop en évoquant la Barcelone de Cerdà au XIX^e siècle et sa dépendance aux barrages électriques des Pyrénées. "Mais aujourd'hui, nous avons un problème global : il faut relever le défi de l'autosuffisance en croisant toutes les échelles, améliorer les productions – notamment par une économie vivrière de proximité – et diminuer les consommations – particulièrement les déplacements". Et l'architecte-urbaniste de proposer cinq stratégies pour "reprogrammer" les territoires : limiter l'expansion urbaine, améliorer les franges, intégrer les infrastructures, réutiliser les friches et renforcer les grands "attracteurs".

Ces grands territoires aux gouvernances complexes font-ils sens pour leurs habitants ? Frédéric Gilli, chercheur associé à Sciences Po et directeur associé de l'agence Campana-Eleb-Sablic, a fait état d'une enquête qualitative sur le sentiment d'appartenance au Grand Paris. Deux extraits de films ont montré des citoyens parfaitement concernés, mais qui entrent dans le sujet à partir de questions de vie personnelle. Par exemple, ils ne discutent pas le choix d'un système de transport qui a tenu la vedette dans le débat public, mais plutôt l'impact d'une nouvelle ligne sur le coût de la vie dans leur quar-

tier. "Lorsqu'on demande aux citoyens de se prononcer sur des réponses techniques, affirme Frédéric Gilli, on court le double risque de miner la confiance qu'ils accordent aux gouvernants en matière technique et d'escamoter les questions qu'ils se posent sur leurs conditions de vie dans le territoire".

Horizons larges et structures légères

Enfin, Stéphane Bois, directeur du pôle métropolitain Nantes-Saint-Nazaire, est revenu sur le thème général de l'atelier. À la définition "souverainiste" du territoire – "étendue dont on se réserve l'usage" –, il a opposé sa conviction qu'un grand territoire "existe par une politique qui le constitue en projet collectif". Ainsi, le "territoire XXL" de l'estuaire de la Loire est d'abord né de volonté de deux maires et de la vision d'avenir d'une "écocité" autour du fleuve, forgée au fil de nombreux échanges informels et avant toute institutionnalisation. En 1999, en même temps que l'on inaugurerait la ligne Métrocéane, une première conférence métropolitaine a ouvert le débat sans tabou ni limitation du périmètre. En 2007, les 800 000 habitants du nord de la Loire se sont fédérés dans le SCoT de la métropole Nantes-Saint-Nazaire, tandis que se constituait un "espace métropolitain Loire-Bretagne" regroupant de plus de deux millions d'habitants. Le Pôle métropolitain, créé en juillet 2012, a réuni les deux rives de l'estuaire. Sa structure est aussi légère que le territoire est large : elle se limite à une équipe de trois personnes qui coordonnent les ressources humaines des intercommunalités – une application minimaliste de "l'interterritorialité" ? | R. Q.



Frédéric Gilli



Pour Stéphane Bois, "un grand territoire existe par une politique qui le constitue en projet collectif" (ici, Saint-Nazaire).



TERRITOIRES EN BONNE SANTÉ

À la suite de l'environnement, la santé et le bien-être de la population apparaissent de plus en plus souvent déterminants dans les projets de développement territorial, ce qui reflète une attente forte de la population. Comment observer et agir sur un territoire en intégrant cet impératif ? Élus, chercheurs et agences d'urbanisme ont échangé à l'occasion d'un atelier instructif **1**. *Synthèse par Florence Sorrentino**

"C'est de l'homme dont il s'agit, tant dans l'urbanisme que dans la santé" a estimé d'emblée Claude Vallette, président de l'agence d'urbanisme de l'agglomération marseillaise et ancien médecin. Le constat est unanimement partagé : la question de l'imbrication de l'urbanisme et de la santé ne se pose plus. La santé ne doit pas être prise seulement au sens de soin et d'offre de soin, de géographie médicale ou de localisation des hôpitaux, mais plus largement comme le bien-être de la population. Si de nombreuses pathologies sont liées à la pollution, au bruit de l'environnement urbain, la forme d'une ville modifie également la façon dont les gens vivent, et en conséquence leur état de santé. Les chercheurs ont mis en évidence, par exemple, des relations entre taux de microparticules dans l'air et espérance de vie, ou encore entre la présence d'espaces verts devant sa fenêtre et la tension artérielle ou le cholestérol. De même, l'organisation sociospatiale de la ville favorise la vie des quartiers, les liens de proximité, mais peut aussi renforcer l'exclusion sociale. Ainsi la santé participe-t-elle à la qualité de vie d'un territoire et les politiques territoriales ont une influence sur la santé de la population.

Établir un diagnostic

Cet atelier a été accueilli par la commune de Lormont, qui se présente comme la ville "santé" de la communauté urbaine de Bordeaux, mettant la prévention et la promotion de la santé au cœur du projet de ville. En effet, cette commune de la rive droite de la Garonne, fortement marquée par le projet de renouvellement urbain, s'est inscrite tôt dans la démarche ville-santé initiée par l'OMS, tout d'abord dans le cadre de la politique de la ville, puis plus largement dans leur projet de développement territorial : élaboration d'un atelier

santé-ville, accueil de la polyclinique, développement d'un pôle d'activités autour de la santé, projet du parc des Coteaux en faveur des pratiques du bien-être...

Établir le diagnostic est un préalable à la prise en compte de la santé dans les projets de développement territorial. Les agences régionales de santé (ARS) qui ont pour but d'assurer un pilotage unifié de la santé en région, réalisent de tels diagnostics, notamment dans le cadre des contrats locaux de santé (CLS). Mais leur échelle de réflexion et les outils dont elles disposent se situent essentiellement au niveau régional. Or, c'est au niveau local que l'on fabrique la santé des habitants, comme l'a précisé Laurent El Ghazi, adjoint au maire de Nanterre, médecin hospitalier et président d'Élus Santé Publique et Territoire (ESPT). Les recherches en géographie de la santé ont fait apparaître des inégalités de santé très fortes entre deux quartiers mitoyens. Pour mieux comprendre les relations entre santé et urbanisme, il lui semble nécessaire aujourd'hui de "changer de focale".



Polyclinique de Lormont, rive droite de la CUB.

* Florence Sorrentino est chargée de mission à la FNAU.

1/ Atelier-visitte proposé par Epures (agence d'urbanisme de la région stéphanoise) et l'Agence d'urbanisme de l'agglomération de Besançon, en partenariat avec le GIP Grand Projet de ville et l'Agence régionale de la Santé Aquitaine.

2/ Une formation sur les grands thèmes de la géographie de la santé et des bases est programmée par la FNAU à destination des agences au cours de l'année 2013.

Bonnes pratiques à Mulhouse

À l'occasion de cet atelier, plusieurs expériences d'observation locale initiées par les agences ont été présentées. À Mulhouse, la santé communautaire est une préoccupation ancienne. Pour mieux lutter contre les inégalités de santé dans les quartiers prioritaires, l'agence d'urbanisme a constitué un observatoire de la santé à l'échelle infracommunale. Cet observatoire comporte un état des lieux socio-économiques des territoires, un bilan de l'offre de soin (géographie médicale : densité de professionnels pour mille habitants), ainsi qu'un point de la consommation de soins, géolocalisée grâce au traitement du fichier des urgences. Pour Jean Rottner, maire de Mulhouse, le traitement de ces données statistiques a fortement intéressé les professionnels de santé et a permis de lancer des signaux d'alarmes au niveau local. Cette première expérience très réussie a donné envie à d'autres acteurs de la santé de confier leur fichier à l'agence d'urbanisme (SOS médecins, CPAM, Cancers 68...) et un projet d'observatoire jumeau à Strasbourg est à l'étude. Cet exemple a

Grâce à une récente modification législative, un certain nombre de documents d'urbanisme vont faire l'objet d'une évaluation de leur impact sur la santé. Le décret du 29 décembre 2011 souligne que la santé est mise désormais au même niveau que l'environnement. Les ARS seront chargées de rédiger des avis dans le cadre des études d'impact des ZAC, PLU et autres SCoT. Un guide est en cours de construction au ministère de la Santé afin d'outiller les ARS en ce sens. L'un des enjeux est de proposer des déterminants et des indicateurs, sans faire que la donnée ne "crée du sens" à elle seule.

Pour Gérard Salem, professeur à l'université Paris-X Nanterre, spécialiste de la géographie de la santé, "répondre aux questions de la territorialisation des politiques de santé suppose une formation à de nouveaux métiers, à l'interface des sciences sociales et des sciences de la santé". Il souligne le rôle essentiel que peuvent jouer les agences d'urbanisme dans cette mise en relation entre santé et territoire. Les ARS, bien que



GPIViveDroite - la/projects - Étude Bouriette et Vaconsin - Fond de carte source Cub SIG 2010

Le Parc des Coteaux, grand projet des villes de Bassens, Lormont, Cenon, Floirac.

mis en exergue l'importance d'une connaissance fine de ces questions de santé sur les territoires, la nécessité de modifier les échelles et les enjeux d'un partenariat élargi.

D'autres agences, comme celle de Saint-Étienne, ont investi le champ de la santé à travers l'animation d'un partenariat local, en faisant débattre élus, techniciens, professionnels de santé et acteurs sociaux autour des enjeux propres au territoire : poids économique du secteur santé dans une agglomération en reconversion industrielle, santé mentale, nutrition et obésité... La prise en compte du vieillissement dans l'ensemble des politiques territoriales peut également être une porte d'entrée pour agir sur la santé des habitants : c'est l'expérience de l'agence de Besançon, qui travaille aujourd'hui sur l'accès des publics fragilisés à la santé.

seules légitimes pour recueillir les données en matière de santé, ne sont pas à même de relier les problématiques de santé aux stratégies de territoire. Si les agences d'urbanisme sont souvent pour la plupart "analphabètes" dans ce domaine, elles sont très motivées et disposent de nombreux atouts, du fait de leur maîtrise de l'observation territoriale et leur connaissance fine des territoires **2**.

La santé est la mesure de la société. Toutes les politiques locales y conduisent. Plus qu'un enjeu d'aménagement, c'est un enjeu d'égalité entre citoyens qui est au cœur de la fonction urbaine et d'animation des agences. Il leur reste à chausser les bonnes lunettes pour agir plus directement sur les interactions entre urbanisme et santé. | F. S.

L'HOMME ET L'EAU : VERS UN NOUVEAU CONTRAT LOCAL ?

*Attractive et en même temps dangereuse, l'eau est un facteur "perturbant" de l'action locale, tant par ses effets directs (inondations, risques ou rareté...) que par les politiques spécifiques qu'elle nécessite (prévention, principe de précaution, méthodes curatives...). Un atelier organisé à Bordeaux a permis un échange d'expériences fort utile pour tenter de définir les contours d'un nouveau contrat entre l'homme et l'eau... /1 Le regard de Gérard Blanc**

Les hommes cohabitent plutôt heureusement avec l'eau depuis l'origine de l'humanité. Dès leur sédentarisation, ils ont mis leur génie à l'exploiter comme à s'en protéger. Si les techniques d'accès et de transport de l'eau, comme celles qui ont été mobilisées pour la contenir, ont profondément modifié les nécessités de sa proximité, il en va tout autrement des usages industriels (notamment le refroidissement des centrales...). Pour autant, l'eau, qu'elle soit salée ou douce, conserve toute son attraction touristique, résidentielle et patrimoniale. Le classement du Val de Loire au patrimoine mondial de l'Unesco l'atteste.

Inégaux face à l'eau ?

Mais on ne peut s'empêcher de rappeler que les littoraux de la planète ne sont pas tous logés à la même enseigne : la variable d'ajustement de la relation humaine avec l'eau est bien souvent la sécurité des biens et des individus.

Les élus et les techniciens réunis à Bordeaux ont d'abord fait œuvre d'urbanisme dans l'ambition d'une

"recherche de compromis territorialisés" avec l'eau. Ils ont ainsi exposé l'état d'avancement d'arbitrages récents dans la constructibilité de sites susceptibles d'être victimes d'inondations. Ces nouveaux quartiers sont capables de retenir l'eau et de garantir la mise au sec de la part utile des constructions. Séduisants, écologiques, révélant une nouvelle valeur foncière, ils régénèrent les réglementations d'urbanisme comme la biodiversité. De l'urbanisation dans la plaine wateringuée flamande /2, avec ses documents d'urbanisme qui protègent et développent la "trame bleue", aux nombreux quartiers "pieds dans l'eau" (comme à Romorantin, dans la région Centre, à Strasbourg ou à Ypres, en Belgique), la préservation de la biodiversité et la gestion des eaux constituent les thèmes les plus emblématiques des "écoquartiers", devançant même le principe de sobriété énergétique.

Les participants ont évoqué des difficultés d'une autre dureté avec la prospective d'une gestion urbaine des quartiers exposés, héritage d'un passé loin d'être aussi sage qu'on le dit. Depuis toujours, les nécessités éco-

* Gérard Blanc est directeur général de l'agence d'urbanisme et de développement de la région Flandre Dunkerque.

1/ Atelier-visitte proposé par l'Agur, en partenariat avec l'Agence de l'eau Adour-Garonne.

2/ Désigne le polder de la Flandre maritime franco-belge drainé par des canaux dont les plus petits constituent un réseau de wateringues.

nomiques et fonctionnelles ont aussi fait loi ! Le défi réside aussi bien dans la transformation du bâti – pour en réduire la vulnérabilité – que dans le confortement d'ouvrages de protection et dans la mise hors de portée de l'eau des installations électriques, par exemple. L'exposition de certains quartiers (par exemple Richelieu à Nîmes) devrait susciter des transformations structurelles et fonctionnelles du bâti pour assurer la sécurité des personnes dont la question du financement reste posée. Les élus et techniciens présents ont également pointé du doigt la fonction des espaces publics dans l'absorption comme la canalisation de l'eau et, à l'inverse, par encombrement, comme générateurs d'embâcles.

Le prix de la vigilance

Au-delà, la question du risque dans la ville existante soulève plusieurs exigences fortes : celle d'une formation des résidents et des entreprises, une transparence garantissant la confiance, la préparation des services publics à la gestion de crise, ou encore la transmission de la mémoire des épisodes précédents. La vigilance est à ce prix. Les propriétaires, les occupants, les salariés, les chaland, et en fin de compte les usagers quel que soit leur âge, devraient bénéficier d'une éducation populaire aux risques de proximité, naturels comme d'ailleurs technologiques – lesquels peuvent parfois se combiner, comme à Fukushima ! On peut promouvoir de véritables "centres d'interprétation" de villes, de sites exposés qui ne s'arrêteraient pas à la porte de la pédagogie des risques : polders, lit majeur des fleuves, précipitations méditerranéennes, proximité de risques industriels... Cette formation-information pourrait être utilement complétée par des conseils et une assistance dans la prévention.

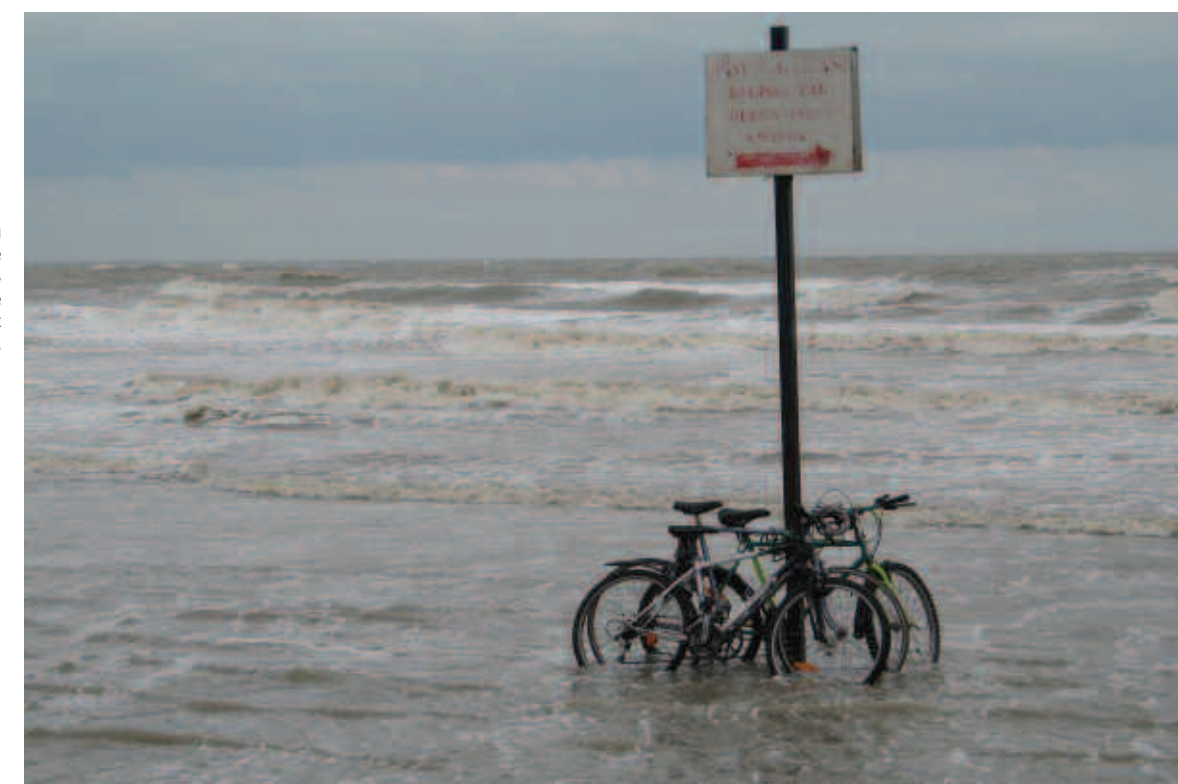
La question de la protection et de l'adaptation du bâti et plus généralement de la ville existante soulève un débat économique et social délicat : celui de l'arbitrage entre le respect "durable" des investissements antérieurs, le stock de richesses à ne pas gaspiller et le "repli stratégique" qui peut s'avérer parfois seul raisonnable bien que coûteux et mal garanti (cette expression désigne des sites considérés comme dangereux, sans protection raisonnable et donc à abandonner). Elle éclaire aussi la question de l'ancrage local des compromis socialement acceptables au regard des réglementations nationales et européennes portées par des administrations standardisées, surtout lorsqu'elles sont motivées par l'émotion. La référence aux "aléas historiques" est une dimension indispensable de la décision publique concernant la constructibilité. Cependant, elle ne doit pas se traduire par un couperet assimilant l'inondabilité à la stérilisation du territoire. Une évolution est en marche par rapport à la tradition française du "parapluie étatique" en matière de sécurité, avec l'engagement croissant et assumé de la responsabilité des acteurs locaux. La pratique des agences d'urbanisme et de la mise en réseau des expériences et des innovations y trouvera un champ nouveau de capitalisation. Il sera d'autant le bienvenu que ces expositions aux risques sont dorénavant confrontées à l'appréciation, imprécise mais certaine, de l'impact du changement climatique sur le niveau des océans comme sur le régime des précipitations. De l'eau au moulin pour la connaissance, l'expérimentation, l'innovation et l'échange d'expériences en France et en Europe... | G. B.



PC de Ramsès, le système anti-inondation de la CUB.



L'impact du changement climatique sur le niveau des océans est un paramètre d'aménagement à mieux prendre en compte.



The Workshops: digitisation, data, lifestyles – and much more

How can digital technology help or modify the practice of planners and other "city makers"? There's no model for the "smart city" and no single set of solutions reproducible at will: by contrast, there most definitely are individual cities with their own characteristics. Technology is part of the response, of course, but everything depends on the actors involved. **Christopher Tallec** of the design firm Utilisacteur suggested a range of tools for digital services – in transport, interactive mapping, water monitoring and tourism, for example – centering on the idea of the city as an ecosystem in its own right. At the same time, advanced systems specialist **Raymond Lucong** warned cities of the need for "tangibility in the virtual" if the "digital gap" in relation to users was not to be widened.

In practical planning terms, the agency in Saint-Omer went digital thirteen years ago, and for deputy director **Tanguy Beuzelin** the agencies represent the perfect "territorial interface" for politicians, residents and businessmen, whose interests do not always coincide. Digitisation can seem quite a challenge with regard to infrastructures and services, and as **Jean-Claude Pradels** pointed out, there is still plenty of room for necessary progress, even if most agencies "didn't wait to be digitised in order to be intelligent."

Digital or not, sound data and modelling remain crucial in the urban context. But contexts change: to take one example, the urban travel emphasis was once on adaptation to the car, but road systems now have to be considered in the light of broader urban and transport projects. Moreover, today's squeeze on public budgets means looking less to new projects than to optimising infrastructure use and promoting new transport approaches, with actors needing to join forces, mutualise investments and work as partners on surveys and models. But models take time to

develop, **Isabelle Reynaud** of the Grenoble Agency pointed out, so to be effective they must take account of such shifts as increasing bicycle use. The Grenoble agency has set up a "modelling" club for local government and transport bodies, with a view to maximising the return on its data collection.

Lifestyles are another area of change and so a major issue for the agencies, which have to identify trends, evaluate their impact and suggest ways of coping. This involves "figuring things out" in terms both of statistics and ideas; which means in turn that a database, however exhaustive, has to be backed up by a strategic dimension. This is the only way it can meet the dual demand of political decision makers and their technostructures for evaluation of public policies and adjustment of policy current lifestyles. This puts the agencies under pressure to "produce results", but as Rennes' **Jean-Yves Chapuis** insisted, also gives them scope for enhancing their active territorial role, especially if they are able to pick up "weak signals" (which can nonetheless be important) and are prepared to fall back on imaginative ad hoc measurement techniques when necessary. In this context the 3,500-family lifestyle quality survey carried out by the Strasbourg Agency in 2012 was a high point of the workshop in terms of its exploration of new methods, the issues it tackled and its objectivity in relation to social observation as an exercise. There was much to be gained too, said the Brest agency's **Claire Guiheneuf**, in drawing on information and statistics available from such other actors as institutions and the business world, "who observe lifestyles in a quite different way."

And are periurban areas, with their own distinctive lifestyles, doomed to remain mere "interspaces" between city and country? Looking beyond the issue of whether or not a periurban identity actually exists, it is important that the

municipalities concerned, while being necessarily linked to each other and to the city centre, should find a constructive "living together" mode. For **Patrick Magro**, vice-president of the Marseille Provence Métropole Agency, the guidelines provided by France's SCoT territorial consistency scheme are more credible than "vertical governance". Other speakers, among them **Jean-Philippe Strebler**, director of the National SCoT Federation, praised the scheme as having very real virtues without necessarily being a one-size-fits-all solution for the periurban issue.

Just what drives the choice to "go periurban"? A sociological study carried out by the Angers agency found that 38% of the city's periurban dwellers were originally from central Angers and 34% from the urban area. Their choice, said sociologist **Stéphane Hervieu**, did not hinge solely on the notion that "city living was too expensive": other factors were the availability of housing which, in addition to being cheaper, is seen as better suited to family living, and the "country" feel of more greenery and greater neighbourliness. Nonetheless the detached house syndrome goes directly counter to the planners' ideal of less car use, less consumption of space and greater urban density; so, acting on the assumption that France's 19 million detached houses were unlikely to become collective accommodation in the decades to come, the CETE Ile-de-France study centre has launched its BIMBY ("Build in My Back Yard") density programme, aimed at "filling hollow periurban teeth". Not exactly consistent with the urban project approach, but residents do react favourably to the financial advantage of selling off part of their building block, and this makes (peri)urban regeneration a real possibility. However for **Sylvain Petitot**, of the Egis France city/landscape workshop, the gambit is inadequate and maybe even dangerous: he sees – perhaps too optimistically – eco-



rehabilitation as necessarily "reconciling the general interest and individual interests in a context of high-quality urban projects affording pertinent, innovative technical, juridical and operational solutions through dialogue with residents."

Ecological issues and local government responsibility also loomed large in the workshop dealing with water. An everyday necessity, sometimes a tourist attraction and often a very real danger, water, whether fresh or salty, demands careful management in terms of, for example, protection and adaptation of existing urban sites, development of new neighbourhoods, technological hazards (think Fukushima) and preservation of biodiversity. With the "state umbrella" now spread less wide than before, cities need to be educating residents and business people, but the economic and social debate remains tricky: "strategic withdrawal" from precarious sites is one thing, but flood risks should not become a source of "territorial sterilisation". There are, too, local situations that demand socially acceptable compromise within the regulations laid down at national and European level.

And what about the university as an actor in the city – and vice versa? Are we currently witnessing what **Jérôme Grange** of the Greater Amiens agency calls a "strategic repositioning" of the university and its satellites, so long seen as a world apart, lacking any real links with its geographical setting? The relatively recent emergence of cross-funding for major projects the state could not finance on its own raises the possibility of more direct collaboration with local government; especially as the territories concerned cannot exclude from their strategy a field unanimously considered essential not only to their prestige and influence, but also to their economic and demographic dynamism. A student presence in France's cities is now crucial in a number of domains including housing, transport, cultural and leisure policy, health and employment, especially when – as in Nancy, Montpellier and Strasbourg – that presence accounts for 15% or more of the population. **Etienne Lhommet**, in charge of metropolitan strategies and innovation at the Bordeaux Urban Community, stressed its importance for a largely residential, service-oriented urban area where

the migration balance would be negative if not for the student dynamic. This is why the Urban Community is so committed to studies and projects in this field – 100 million euros spent over the last ten years, and intends to play a major role in defining the urban spaces to be created around its university and research hubs. **Alain Boudou**, president of Bordeaux's university – a fusion of four major tertiary establishments in association with ten others – added in some background here, reminding participants of his university's 62,000 students, 3,300 teacher-researchers and 110 research teams on one of Europe's biggest campuses. Boudou pointed out that the complex, large-scale operations an "integrated approach" entails in this kind of context are proof of what can be done only when there is convergence between university projects and local government aims. Which may partially explain the recent agreement signed between the FNAU and France's Conference of University Presidents, the overall goal being cooperation between universities, the agencies and local government on matters of urban and territorial development. |





SYNTHÈSE

DÉFRICHER LA TERRA INCOGNITA AU BÉNÉFICE DU MONDE CONNU

Procéder à une mise en abîme, plutôt qu'à l'impossible synthèse de plusieurs dizaines d'heures de partage, de débats, de visites sur le(s) terrain(s) de jeu de l'urbanisme, mais aussi de controverse ou de consensus, relève toujours un peu de la performance. Un exercice auquel se sont pourtant livré avec succès Delphine Vincent et Jérôme Baratier. Propos recueillis par Olivier Réal*

Delphine Vincent et Jérôme Baratier ont choisi de proposer une synthèse très articulée de ce grand "déchiffrement des villes" – dix-neuf ateliers et autant de visites, plus deux séances plénières, sans compter les temps forts de la convivialité – dans le souci de ne pas appauvrir les échanges en les réduisant à la seule expression de points de vue juxtaposés. À commencer par la terra incognita de la nouvelle intelligence territoriale, à défricher autant qu'à déchiffrer collectivement. Parmi les formations de processus dans lesquels s'ancrent les politiques publiques, ils ont ainsi distingué de "nouvelles frontières pour le fait urbain" issues des ateliers, posant les questions pertinentes des nouveaux usages, de l'open data et de l'intelligence augmentée des villes par le numérique, avant d'évoquer, dans "les champs urbains émergents ou réémergents", l'importance de la culture partagée (ou de son absence) dans la mise en œuvre de nouvelles initiatives locales au plan énergétique comme au niveau économique, par exemple.

Inconnues aussi, ou presque, sont ces "contrées impensées" comme l'évolution des modes de vie, qui impose de recueillir "l'expertise d'usage" des habitants et de convoquer les sciences sociales au service de la connaissance. Ainsi, considérer que l'espace périurbain est choisi plutôt qu'imposé, c'est accepter de le replacer au cœur de la question urbaine plutôt que de vouloir l'en écarter. Les "balises" pour explorer et organiser ces terres inconnues s'articulent autour du mot "mesure", dans le sens du rythme et de la durée, mais également pour compter ou quantifier, sans oublier la nécessaire "mesure" qui qualifie généralement l'humilité et la modestie.

Changer de point de vue

"Toute la difficulté de la simplification est de savoir gérer la complexité", a affirmé Daniel Delaveau, le maire de Rennes, au cours de la table ronde d'ouverture. Des éléments de complexité qui, justement, bousculent les points de vue de professionnels et les pratiques avérées. Le citoyen, par exemple, a changé de statut en devenant un "acteur des politiques, animateur des territoires", exigeant dans la compréhension de la vie publique. Les ateliers consacrés à la trame verte et bleue, à la programmation de l'habitat ou à l'immobilier tertiaire ont mis en évidence la nécessité d'une plus forte transversalité, en application des principes de développement durable. Car les échelles s'avèrent "mouvantes", emboîtées, variables, y compris en fonction des "différentes dimensions temporelles". Dans un tel contexte, les méthodes elles-mêmes évoluent – ou doivent évoluer – comme l'ont (dé)montré les ateliers consacrés à la prospective et à la modélisation : il faut s'adapter à de nouveaux questionnements en permanence et par bonds successifs, pour pouvoir "passer du partage des modèles au partage des futurs".

"Jouer collectif" pour une connaissance amplifiée

Alors que les "monopoles de l'expertise" ont disparu, les participants aux ateliers ont exploré les voies de l'innovation collective et posé en même temps la question des conditions d'émergence et d'animation de ce "collectif cognitif". "L'innovation partenariale" fait ainsi partie du jeu, illustré par de nombreux ateliers, autour de l'élar-

* Delphine Vincent est directrice de l'association ETD (Centre de ressources du développement territorial) et Jérôme Baratier est directeur de l'Agence d'urbanisme de l'agglomération de Tours.



Delphine Vincent et Jérôme Baratier

gissement à l'ensemble des acteurs du "socle de connaissance" : risques d'inondation, fertilisation croisée entre chercheurs et praticiens (avec les agences d'urbanisme comme passeurs), domaine de la santé... Autant de sujets qui nécessitent vraisemblablement d'imaginer de nouveaux espaces de débat et de coordination.

Une autre nécessité s'érige aussi en atout pour les acteurs des territoires, celle du "récit", utile pour "aller vers de nouvelles représentations et les moyens de les formuler". Ainsi les villes et leurs universités méritent-elles assurément "une plus grande imbrication stratégique", en réinscrivant leur collaboration dans une histoire et une géographie leur permettant de dessiner ces nouvelles représentations communes. S'agissant du "fait urbain", les territoires méritent mieux qu'une " focale " globale ou généraliste de la part des médias, qui sont en première ligne pour forger le récit de la ville. Les agences peuvent assurer un rôle croissant de "passeurs" dans cette nouvelle intelligence partenariale ayant vocation pédagogique. Enfin, les pratiques artistiques interpellent également les acteurs, notamment pour leurs qualités d'outil de médiation avec le politique et avec le public.

Postures d'agences

"Observer, traduire et donner à voir", tel est le triptyque que Delphine Vincent et Jérôme Baratier ont *in fine* proposé aux agences. Partant du principe que "l'on n'observe bien que ce que l'on connaît bien", il faut maintenant aller au-delà de cette connaissance "en décentrant le regard ou en élargissant la vision". D'où la recommandation de travailler à l'identification des "signaux faibles" émis par le corps social, de collecter l'information en temps réel, de faire évoluer les politiques et surtout inciter à passer du quantitatif au qualitatif et du collectif aux parcours individuels pour mieux adapter les méthodes en s'ouvrant à l'innovation sociale, en se rendant disponible à de nouvelles questions... Un sacré défi ! En vertu du précepte de Boileau selon lequel "ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément", la traduction des nouvelles postures d'agences en concepts clairs s'avère stratégique pour le "passage à l'acte" : un passage "pratique" entre les acteurs politiques, techniques ou économiques, qui soit également "compréhensif" vers et par le citoyen, favorisant son "appropriation". "Donner à voir" serait ainsi la traduction concrète de ce qui est déjà à l'œuvre. Mais les auteurs de la synthèse y ont ajouté avec raison le "donner à penser", qui doit permettre de montrer ce qui n'existe pas encore... | O. R.

Quand les prix de thèse font l'éloge (ou la critique) de l'ailleurs

À l'occasion de la séance de clôture de la rencontre nationale, Mireille Ferri, vice-présidente de l'Institut d'urbanisme et d'aménagement de la Région Île-de-France et vice-présidente de la FNAU, a remis les prix de thèse qui récompensent des travaux d'études publiés en 2011 et qui sont dotés par un comité de partenaires regroupant le Certu, l'Aperau (qui regroupe les instituts d'urbanisme), le Plan urbanisme construction architecture (PUCA) et la FNAU. "De grands phénomènes ont bouleversé la réalité des territoires, a-t-elle souligné. Il convient de les observer en profondeur, d'être en veille sur ce qui émerge et à l'écoute de ce que l'on connaît déjà..." Le Grand Prix a ainsi été décerné à Max Rousseau pour ses travaux sur la politique de changement d'image de deux anciennes villes industrielles, Roubaix et Sheffield (dans le nord de

l'Angleterre), tandis que le Prix spécial du jury était attribué à Benjamin Michelin pour sa réflexion sur la planification urbaine et les usages des quartiers précaires dans deux villes africaines, Douala (Cameroun) et Kigali (Rwanda). Claude Lacour, professeur émérite à l'Université de Bordeaux et président du jury du Prix de thèse sur

la ville, a rendu pour sa part hommage à "l'audace" de ces deux jeunes chercheurs – dont l'un est devenu papa le jour même ! On pourra observer, non sans ironie, qu'ils font l'un et l'autre l'éloge et la critique de l'ailleurs... | P. G.





TABLE RONDE
**CHANGER DE TECHNIQUES,
 DE MÉTHODES
 OU DE MODÈLES ?**

En matière d'ingénierie territoriale, les changements viendront-ils de la capacité d'innovation des entreprises, d'avancées méthodologiques de la part des urbanistes ou bien d'une réorganisation du modèle de production urbaine ? La première table ronde conclusive a réuni des acteurs éminents de ces trois scènes. Synthèse des échanges par Richard Quincerot

Lorsqu'un domaine s'opacifie au point de défier toutes les tentatives de déchiffrement, il est peut-être temps de changer de système. Partie d'une inquiétude devant la prolifération des données urbaines et l'obsolescence des outils d'urbanisme, la 33e rencontre nationale des agences d'urbanisme a conclu en s'interrogeant sur les ruptures radicales qui pourraient renouveler en profondeur les cultures techniques de l'ingénierie territoriale.

Quand le laboratoire d'Eiffage phosphore

Valérie David, directrice du développement durable à Eiffage, a présenté le projet Phosphore lancé par sa fondation d'entreprise pour anticiper les innovations techniques de la ville de demain. Ce laboratoire de prospective, animé par des équipes transversales d'ingénieurs et de sociologues, travaille à titre expérimental sur des territoires proposés comme "terrains de jeu" par des collectivités territoriales. L'inventivité des ingénieurs est cadrée par trois règles : d'abord, le respect du génie des territoires, ce qui exclut des scénarios purement technologiques comme Masdar à Abou Dhabi ; ensuite, la priorité donnée au point de vue des usagers, en visant à intensifier les usages du sol (un stade fonctionnant également comme salle Arena à Lille, par exemple) ; enfin, une anticipation lucide du changement climatique, en prenant en compte non seulement le stress qui va s'abattre sur les villes, mais aussi les risques de situations d'urgence et les possibilités d'y répondre de manière écologique.

Trois exercices ont déjà eu lieu, sur le quartier Euroméditerranée à Marseille, sur trois écoquartiers à Strasbourg et sur le thème des "écomobilités" à Grenoble. Ils débouchent sur des images d'anticipation spectaculaires, montrant des villes métamorphosées par



L'élaboration d'un récit commun métropolitain est un système complexe où les agences d'urbanisme ont un rôle à jouer (ici, Lille).

une série d'innovations techniques : des bâtiments à énergie positive, des habitats modulaires évolutifs, des structures mixtes convertibles, des hubs multimodaux, des lucioles dans les sols, de nouveaux systèmes de transport sous la forme de petits véhicules baptisés



Valérie David, Oriol Clos et Franck Scherrer



À Montréal, les opérations d'urbanisme relèvent pour l'essentiel du privé.

"Modulos" ou de télécabines par câble, etc. Pour viser le développement durable, la présentation n'en a pas moins rappelé aux familiers de l'histoire de l'urbanisme les grands récits saint-simoniens du XIX^e et XX^e siècle, et notamment certaines propositions des avant-gardes du XX^e siècle qui avaient fini au rayon des utopies oubliées faute d'avoir trouvé des applications concrètes. Leur heure serait-elle enfin arrivée ?

Construire un récit fédérateur

Oriol Clos, directeur de l'agence d'urbanisme de Lille Métropole, s'est dit intéressé par les réflexions de structures telles que les *City Labs*, associant acteurs publics et privés, à condition que la conduite des affaires urbaines reste clairement entre des mains "publiques". Car c'est sur la scène politique que se joue d'abord, selon lui, l'évolution des pratiques de l'ingénierie territoriale. Que ce soit à Lille ou à Barcelone, dont il fut l'architecte en chef jusqu'en décembre 2011, le défi central est de fédérer les énergies sur une idée-force, un principe de cohérence partagé, qui structure l'assemblage des multiples facettes de la vie urbaine. Ce principe vaut, selon lui, aussi bien pour la connaissance que pour l'action. Ainsi, "avant de construire un observatoire et de faire des statistiques, précise-t-il, il faut savoir ce que l'on veut observer et pourquoi ; la priorité est de construire un récit collectif qui exprime l'identité de la ville et donne sens à l'action publique, à toutes les échelles d'intervention, du coin de trottoir au grand quartier et à la grande infrastructure". Si l'élaboration de ce récit commun lui paraît être d'abord la prérogative des élus, sa mise en œuvre passe par une mobilisation de tous les échelons de responsabilité présents sur le territoire : un système complexe où les agences d'urbanisme ont un rôle à jouer, d'ailleurs spécifique à chaque agence, en complémentarité avec les autres structures de l'action territoriale.

Une autre articulation entre public et privé ?

Nommé il y a deux ans à la tête de l'Institut d'urbanisme de Montréal, l'ancien directeur de l'institut d'urbanisme

de Lyon Franck Scherrer avoue n'avoir pas encore tout compris du modèle canadien de production urbaine – sinon qu'il est très différent de son pendant français. Alors qu'en France, les jeunes urbanistes font carrière presque exclusivement dans le secteur public, ses étudiants canadiens trouvent du travail dans le secteur privé, où ils se consacrent grosso modo à deux grands créneaux professionnels : le design urbain et la philanthropie militante. D'une part, les opérations d'urbanisme sont produites essentiellement par des promoteurs privés. Le rôle des urbanistes est d'intégrer les contraintes du jour (aujourd'hui le développement durable) dans le design des projets, en démontrant que c'est possible à un coût acceptable. Par exemple, au Canada, les quartiers de gare



L'un des projets virtuels proposés à Grenoble dans le cadre du projet Phosphore.

ne sont pas les fruits d'une politique publique volontariste, mais des produits de promotion bien identifiés, labellisés sous le nom de TOD (*Transit-oriented development*).

Mais d'autre part, une abondante commande d'urbanisme provient des "communautés", groupes sociaux d'ancrage local qui jouissent d'une légitimité parfois supérieure à celle des municipalités et sont alternativement la source et la cible de campagnes de sensibilisation. Ainsi, le thème de la santé en ville, aujourd'hui bien doté financièrement, suscite-t-il toutes sortes d'initiatives privées contribuant à populariser des thèmes émergents – comme les îlots de chaleur –, avant d'obtenir leur reconnaissance par les autorités ainsi que leur traduction après coup dans des réglementations. À l'heure de la révolution des "modes de faire" engagée par la Bordeaux avec sa démarche "50 000 logements", cet aperçu décoiffant d'une autre réalité a montré, s'il était nécessaire, l'importance que pourrait revêtir une réforme du modèle de production urbaine et d'organisation de ses professions. | R. Q.



TABLE RONDE

L'INTROUVABLE DÉFINITION DE L'INGÉNIERIE IDÉALE

Les agences d'urbanisme n'ont pas le monopole de l'ingénierie territoriale. Comment les questions de concurrence et de solidarité des territoires se posent-elles à l'échelle des agglomérations, des départements, voire des régions ? Et quelles sont les sources de progrès possibles ? Synthèse des débats de la seconde table ronde conclusive par Pascale Decressac

L'objet même des agences d'urbanisme est pratiquement sans frontière(s). La question métropolitaine et territoriale ne se laisse d'ailleurs pas enfermer dans des périmètres, et la coexistence constatée au sein des agences entre la mise au point de procédures de planification et les logiques de projet et d'innovation, de plus en plus prégnantes semble-t-il, en attestent.

Entre concurrences et solidarités

En évoquant la création et le fonctionnement de l'Agence d'urbanisme Atlantique Pyrénées (Audap), née en 2002 et dont le champ d'action correspond à deux communautés d'agglomération (et bientôt une troisième), ainsi qu'à des territoires "intermédiaires" et ruraux, Marie-Pierre Cabanne, vice-présidente du Conseil général des Pyrénées atlantiques, conseillère régionale Aquitaine et vice-présidente de l'Audap, a estimé que "c'est au niveau politique d'assurer à la fois la vision et la capacité à mettre en œuvre". La mission de l'agence d'urbanisme est alors, en bonne logique, de mener la réflexion prospective sur le devenir du territoire, tout en recherchant les moyens de mise en œuvre de ses projets.

De son côté, l'agence de développement et d'urbanisme du grand Amiénois (Aduga), créée en 2005, associe quelque 381 communes, en grande majorité rurales, autour de la capitale régionale, Amiens. Pour son maire

Gilles Demailly, président du Pays du grand Amiénois, l'agence doit miser sur la solidarité entre territoires urbains et ruraux. Elle a donc vocation à permettre de "construire ensemble un SCoT avant tout pragmatique" plaçant au cœur des réflexions les questions d'habitat, de déplacement, de "bien grandir" et de "bien vieillir".

Dans l'"hyper-territoire" francilien, "il est indispensable, pour créer la solidarité, de dépasser des découpages administratifs", a remarqué Mireille Ferri, conseillère régionale d'Île-de-France, vice-présidente de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région d'Île-de-France (IAU) et de la FNAU. Si la cartographie et les grands schémas ne peuvent, à cette échelle, constituer un outil assez fin, les agences doivent "aller au plus près des territoires et intervenir en soutien pour fabriquer du projet", non pas en compétition mais en coopération avec d'autres agences en Île-de-France et en dehors.

Penser "plus large" que le territoire de référence

Dépasser les frontières administratives pour adopter une logique de projet est donc le maître-mot. Gilles Demailly a ainsi estimé que l'Aduga devrait participer aux réflexions sur le Grand Paris, mais aussi à l'élaboration du SCoT du pays d'Abbeville, compensant ainsi l'absence d'agence d'urbanisme sur ce territoire. "L'agence permet aux collectivités territoriales de penser bien au-delà du territoire administratif", a assuré pour sa part Marie-Pierre Cabanne. Elle permet ainsi de mener une réflexion politique "transversale". De fait, a renchéri Mireille Ferri, "les agences nous permettent de ne pas être enfermés dans des réflexions territoriales purement institutionnelles ou administratives". Mais sans doute faut-il pouvoir imaginer, quand c'est opportun, de nouvelles formes de contractualisation et une réflexion décloison-



Mireille Ferri Gilles Demailly Marie-Pierre Cabanne



"l'introduction de partenaires privés ne fasse perdre l'identité et la notion d'ingénierie publique au sein de l'agence". C'est pourquoi elle souhaite plutôt que la constitution d'un réseau d'ingénierie publique puisse aider à la décision, apporter des éclairages et impulser des études de faisabilité. "Les ingénieries publique et territoriale doivent avoir des rôles clairement définis, et intervenir davantage en complémentarité", a-t-elle estimé. Au lieu de favoriser une ingénierie privée qui, selon elle, "déploie des modèles standardisés éloignés de la réalité du terrain", mieux vaudrait donc améliorer le fonctionnement des différents niveaux d'ingénierie publique.

Question de dosage

"Nous réfléchissons au sein de l'IAU à la mise en place d'un comité des partenaires permettant d'élargir la gouvernance et la coopération et d'introduire de nouvelles thématiques", a souligné de son côté Mireille Ferri. Doutant que la puissance publique ait les moyens de porter seule tous les chantiers, elle a jugé au contraire indispensable de mobiliser l'ensemble des forces sociales, incluant les acteurs privés, non seulement pour la mise en œuvre, mais aussi dès l'étape de réflexion. Deux manières de voir la même question, donc. Pour Gilles Demailly, les agences doivent simultanément réfléchir sur le long terme tout en s'adaptant, quand c'est nécessaire, au "temps court" de l'action. La combinaison des échelles serait de ce point de vue source d'inventivité et d'innovation. "La recherche menée dans (ou avec) les agences d'urbanisme est

essentielle pour décrypter les évolutions", a souligné Mireille Ferri. Néanmoins cette mission plus abstraite doit s'accompagner d'un travail de terrain concret. "Tout est une question de dosage et d'adaptation au territoire", lui a répondu Marie-Pierre Cabanne, positionnant *in fine* l'agence comme "un outil d'aménagement au service d'une logique de développement", c'est-à-dire une structure capable de "servir le projet de développement" mais n'excluant pas de cette démarche la société civile et les citoyens, experts incontournables du quotidien... | Pa. D.

née autour de projets structurants, comme c'est le cas sur l'Axe Seine où six agences d'urbanisme coopèrent avec la Région Île-de-France pour "trouver une cohérence de projet", a indiqué l'élue francilienne.

Travailler davantage selon une logique de projet que de contrat et rechercher en toute circonstance la défense de l'intérêt public en associant davantage les membres fondateurs (les collectivités) et les partenaires (par exemple l'université), tel est le fonctionnement souhaité par Gilles Demailly. Toutefois, Marie-Pierre Cabanne craint que



DÉFIS

VINCENT FELTESSE : “L’INNOVATION EST FONDAMENTALE”

Au cours de son allocution de clôture, le président de la FNAU a tracé la “feuille de route” des agences pour les mois qui viennent, en les incitant à renforcer leur mise en réseau, à développer leurs partenariats et à miser sur l’innovation, tout en travaillant à l’acculturation des élus au “fait urbain”. Propos recueillis par Pierre Gras

La 33^e rencontre nationale des agences d’urbanisme s’est efforcée, selon Vincent Feltesse, de montrer les “coulisses de la métropolisation”, qui s’accompagnent de démarches innovantes dans l’agglomération bordelaise, à l’image de l’opération “50 000 logements”. La “métropole des cinq sens” voulue par le président de la Communauté urbaine de Bordeaux rejoint ainsi le “PARI” du président de la FNAU, annoncé à Rennes en 2010.

Au milieu du gué

“Nous nous trouvons au milieu du gué, a jugé Vincent Feltesse, en déclinant les quatre initiales de cet acronyme. Dans le domaine du partenariat, qui était notre premier objectif, nous avons beaucoup avancé, avec le regroupement de la plupart des associations d’élus et de professionnels liés au fait urbain, dans un bâtiment commun à Paris”. En revanche, concernant l’acculturation nécessaire de nos concitoyens et de leurs élus, il constate la persistance d’une sorte de “métropolisation honteuse” : “Alors que l’on vit dans un pays essentiellement urbain et que les investissements se font principalement en ville, le discours sur la ville n’est toujours pas clairement assumé”, a insisté le président de la FNAU. Ainsi, pour être élu, mieux vaut toujours mettre en avant l’icône villageoise, “les représentations restant plus rurales qu’urbaines”. Il n’empêche, malgré ces résistances, la dimension urbaine, et avec elle la métropole au sens large, “avance malgré tout”.

Plusieurs initiatives se profilent au cours des mois qui viennent, avec un ensemble de projets de lois portant sur différents thèmes (décentralisation, habitat et urbanisme...), a rappelé Vincent Feltesse, qui a appelé les agences à se “repositionner”. On entre en effet dans une époque nouvelle, celle du “sur-mesure territorial” : ce qui

se fera à Rouen sera différent de ce qui est imaginé à Montpellier, en Île-de-France, en Lorraine ou en Provence-Alpes-Côte d’Azur... Un important chantier apparaît : celui de l’articulation entre les territoires.

L’innovation au cœur du changement

Cette évolution pose également la question du “réarmement” de la puissance publique en matière d’ingénierie territoriale, notamment celle de l’État, avec le projet de création d’un commissariat à l’égalité des territoires /1. Les cartes vont être redistribuées. Que vont devenir la Datar ou le Certu ? Quels outils pertinents faut-il inventer dans les années à venir ? Quelles frontières faut-il maintenir entre l’offre privée et l’ingénierie publique ? Comment accompagner la transition écologique et énergétique dans les villes ? Quid du rapport entre urbain et rural ? Qui assumera le rôle d’articulation ou de coordination ? Autant de questions pointées par Vincent Feltesse comme autant de défis pour le réseau des agences, invité à être imaginatif en la matière. “Les agences doivent être en capacité de se placer au cœur de ces changements”, a plaidé le président de la FNAU, dans un contexte de mutations institutionnelles et de réduction budgétaire. Être le creuset de l’intelligence territoriale est une nécessité, sinon d’autres le feront (les métropoles, les départements, les régions...). Un mouvement stratégique se dessine autour de sujets “impensés” ou mal identifiés comme la santé, le périurbain et les territoires “intermédiaires”, ou encore les conséquences de la réalisation de grandes infrastructures... Dans tous ces domaines, “plus que jamais, l’innovation est fondamentale”, a-t-il conclu. Le point sur le “I”, en quelque sorte...

| P. G.

1/ Cécile Duflot, ministre de l’Égalité des territoires et du Logement, a confié en septembre 2010 à une commission de travail présidée par l’inspecteur général des Finances Thierry Wahl, le soin d’examiner l’hypothèse de la création d’un commissariat général à l’égalité des territoires. Les travaux menés par cette commission feront l’objet d’une présentation à l’occasion du cinquantième anniversaire de la Datar, prévu au printemps.

Terra incognita and the known world

Delphine Vincent of the territorial development resource centre ETD and Jérôme Baratier, director of the agency in Tours, had no mean task ahead of them in summing up the findings of nineteen workshops, as many in-the-field visits, and two plenary sessions. Their starting point was the *terra incognita* of new territorial approaches and relationships: ground to be cleared and “figured out” collectively in a context of a shared vision that must include energy, the economy, the “grassroots expertise” available from residents, and contributions from the social sciences. “Observe, interpret and show” was the triptych they suggested to the agencies as part of action involving political, technical and economic actors while also enabling outreach to and appropriation by citizens.

All very well. But to what extent does the “new intelligence” call for new techniques? New methods? New models? Will change come from innovation by the business sector, methodological advances at the agencies, or a reorganisation of the urban production model? Given the difficulty of working out what’s going on the urban scene – because of the opacity of an ever-increasing welter of data and the obsolescence of city planning tools – the 33rd Congress closed with an hard look at the radical breaks with the past that could regenerate territorial engineering.

Valérie David, in charge of sustainable development at Eiffage, France’s third-largest building and public works group, presented her company’s project for anticipating technical innovation in tomorrow’s cities, prepared by transversal teams of engineers and sociologists. One of the emphases of the three-part project involves lucidity about climate change: the pressure this is going to put on cities and the possibilities for responding ecologically. The three exercises already carried out – at Euroméditerranée in Marseille, three

eco-neighbourhoods in Strasbourg, and in Grenoble – gave rise to stunningly futuristic imaginings: positive energy buildings, future-friendly modular living environments, new transport systems using small vehicles called “Modulos”, overhead cable cars, etc. All this is reminiscent of various discarded utopias of the past: could it be that their time has come at last?

Oriol Clos, director of the Lille Métropole agency, mentioned the interesting work coming out of the “City Labs”, with their mix of private and public actors, but insisted that urban management should unequivocally remain a public sector affair. Which is not at all the case in Canada: Franck Scherrer, who two years ago moved from his post as director of the Institute of City Planning in Lyon to its equivalent in Montreal, pointed out that whereas young town planners in France work mostly for the public sector, his Canadian students go almost without exception into the private sector. To cite only one outcome, operations in train station districts are the product of promotional ventures clearly labelled “transit-oriented development”. But back in France, as Marie-Pierre Cabanne, vice-president of the Pyrénées Atlantiques agency saw it, “the introduction of private partners may cause agencies to lose their identity along with the concept of public engineering.”

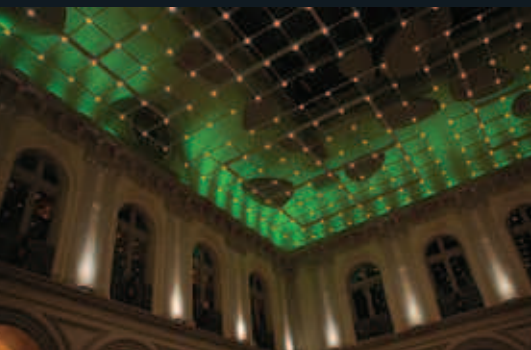
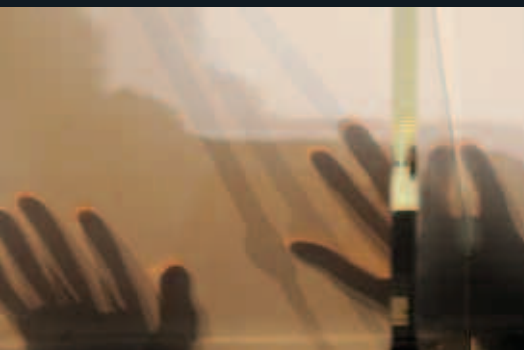
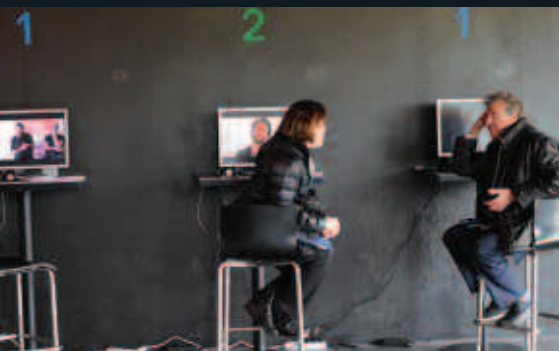
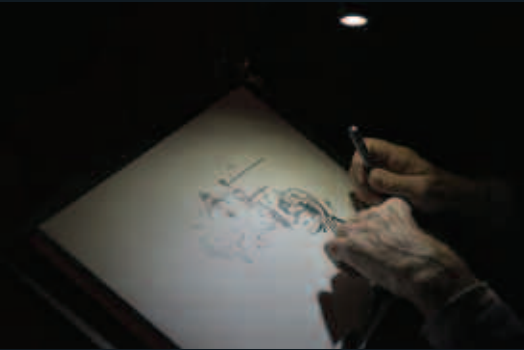
Meanwhile France’s old administrative divisions – municipalities, urban areas, départements, regions – continue to raise issues of competition and solidarity, which means that the agencies are far from having a monopoly of territorial engineering. The Greater Amiens agency, for example, works with some 381 mostly rural municipalities clustered around the city of Amiens itself; and in the Ile-de-France “hyper-territory”, said Regional councillor and FNAU vice-president Mireille Ferri, “it’s vital, in the interests of solidarity, to cut through this



administrative fragmentation.” She was backed up here by Marie-Pierre Cabanne, who sees the agencies as a tool for “not being locked into purely institutional and administrative territorial considerations.” They can also free up approaches within such major structural projects as Axe Seine, for which six town planning agencies are collaborating with the Ile de France Region.

In his closing speech, FNAU president Vincent Feltesse noted that, strangely, “although we live in an essentially urban country, with the bulk of spending taking place in cities, the metropolitan discourse is not always readily accepted... Our representations are still more rural than urban.” But despite this resistance to change, he said, the urban – and metropolitan – dimension is making steady progress and taking different forms in France’s cities and regions as the “made to measure” notion gains ground. |

Entre temps forts des rencontres, échos des ateliers et de visites informées dans la métropole bordelaise, propositions culturelles, instants ludiques ou informels in situ ou hors les murs, l'édition 2012 a été l'occasion de multiples moments d'échanges dont témoignent en images les photographes Hélène Dumora et Serge Mouraret.



BORDEAUX, DE LA VILLE "RÉVEILLÉE" À LA MÉTROPOLE DU FUTUR

PETIT ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE

Depuis quelques années, la production éditoriale a pris son essor à Bordeaux, souvent à l'initiative des collectivités ou de l'agence d'urbanisme. Cette floraison traduit un regain d'intérêt pour le "futur métropolitain" et le "desir de ville" qui sont censés caractériser la nouvelle sociologie de l'agglomération... **Une petite sélection critique par Pierre Gras**

Si l'on excepte des textes ou démarches éditoriales originales plus anciennes, à l'image de *Mutations*, catalogue-manifeste publié à l'occasion de l'exposition éponyme conçue par Rem Koolhaas, et des *Quais de Bordeaux*, tous deux publiés à l'initiative du centre d'architecture à Arc en Rêve /1, ou encore de la collection Les Débats sur la ville, proposée par Francis Cuillier lorsqu'il dirigeait l'agence d'urbanisme /2, l'activité éditoriale bordelaise consacrée à la ville et à l'urbanisme semble s'être "réveillée" depuis deux ou trois ans, tant la production est à la fois informée et stimulante.

1/
Mutations, éd. Arc en Rêve/Actar, 2000 ;
Les quais de Bordeaux, 1999-2009, éd. Confluences, 2009.

2/
Six numéros parus de 1998 à 2005, éd. Confluences.

3/
Éditions Parenthèses, collection La ville en train de se faire, avril 2009. Cette collection, coordonnée par Danièle Valabrègue et éditée avec le concours du Plan urbanisme, construction, architecture (PUCA), comporte également des ouvrages consacrés à Marseille, Lyon, Lille, ou Montpellier.

4/
Textes de Robert Lucante (a'urba), éditions Le Festin, déc. 2011 (www.lefestin.net).

5/
Citation de Michel Corajoud, architecte paysagiste auteur du miroir d'eau, p. 105.

bordelaise au cours de cette période, celle de la production de logement, insuffisante en quantité et en qualité, et celle de la gouvernance, butant sur "une difficulté à montrer sur le terrain les avancées pensées dans le cercle dirigeant et expert". Mais cette pensée critique, datée du milieu des années 2000, n'ignore pas d'autres pesanteurs, toujours à l'œuvre, comme celles du "desir de sécurité" ou du "besoin de spectacle", qui sont celles de toute la société urbaine française. Et il relève avec justesse qu'aux yeux des élus de l'époque, "la transformation de l'image d'un territoire passe par la qualité urbaine, paysagère, architecturale, et par une politique culturelle forte".



D'hier à aujourd'hui

Avec *Bordeaux Métropole ; un futur sans rupture*, ouvrage publié sous la direction de Patrice Godier, Claude Sorbets et Guy Tapie /3, l'équipe issue de plusieurs laboratoires de recherche bordelais et mandatée dans le cadre de la Plate-forme d'observation des projets et stratégies urbaines (Popsu), aborde sans tabous les mutations "spectaculaires" intervenues en une décennie (1995-2005) fertile en décisions et en événements urbains à l'échelle de la métropole – qu'on n'appelait guère ainsi alors. En quatre séquences argumentées – penser, gouverner, fabriquer et faire la ville –, les auteurs expliquent en substance qu'à lumière de ces transformations positives, certains observateurs remarquent "un emballement préjudiciable à l'innovation et un engagement dans des voies trop sages surdéterminées par la ville patrimoniale", tandis que d'autres suggèrent que "les vrais problèmes ont été esquivés ou pris trop tardivement", à l'image du défi économique ou du développement durable. Ces "vrais problèmes", les auteurs les affrontent crânement, évoquant tour à tour la question de la compétitivité et de l'innovation, "bête noire"

bordeaux au cours de cette période, celle de la production de logement, insuffisante en quantité et en qualité, et celle de la gouvernance, butant sur "une difficulté à montrer sur le terrain les avancées pensées dans le cercle dirigeant et expert". Mais cette pensée critique, datée du milieu des années 2000, n'ignore pas d'autres pesanteurs, toujours à l'œuvre, comme celles du "desir de sécurité" ou du "besoin de spectacle", qui sont celles de toute la société urbaine française. Et il relève avec justesse qu'aux yeux des élus de l'époque, "la transformation de l'image d'un territoire passe par la qualité urbaine, paysagère, architecturale, et par une politique culturelle forte".



De la ville à la métropole

Fort de ce viatique substantiel, d'autres ouvrages ont depuis décrit la trajectoire consistant à passer "de la ville à la métropole" en à peine deux générations, et à cette occasion, d'un paradigme à l'autre. Le livre *De la ville à la métropole ; 40 ans d'urbanisme à*

Bordeaux /4, fortement illustré, suggère que cette mutation rapide (1970-2010) s'appuie sur un réel dynamisme, "conjugaison heureuse du classement de son patrimoine à l'Unesco et d'une rénovation ambitieuse", qui permet d'observer l'histoire récente de l'agglomération comme "dans un miroir". Dans ce miroir, à l'instar de celui réalisé sur les quais de la Garonne, qui "apporte, en plus de sa fraîcheur, une vivacité, une vie qui libère l'imaginaire et favorise la convivialité" /5, se reflète toute une série de nouveaux acteurs, des élus aux entrepreneurs, sous le regard privilégié d'une agence d'urbanisme considérée comme "lieu d'articulation des temporalités", ainsi "à même d'anticiper les mutations de son environnement sans faire fi de son passé", selon l'expression de Vincent Feltesse dans sa préface. Dans une communauté relativement fermée,

repliée sur son port et ses grands crus mondiaux, "l'État fut longtemps le maître des horloges", (se) rappelle Jean-Marc Offner. La décentralisation des pouvoirs est passée par là. Mais loin de tout résoudre, "entre mémoires identitaires et instantanéités médiatiques, l'action publique locale doit désormais trouver son propre tempo". C'est tout l'intérêt, en fin de compte, de cet ouvrage, qui valorise dans sa conclusion l'idée d'une "mutualisation" des ressources et des valeurs, capable d'agir sur la réalité et d'enclencher "la réversibilité qui fait et fera la ville durable".



Passage à l'acte

Ce "passage à l'acte" se traduit par une floraison éditoriale récente, avec pas moins de quatre ouvrages et d'une nouvelle revue, publiée à l'initiative de la Communauté urbaine de Bordeaux, de l'agence d'urbanisme ou de leur président.

Avec *5 sens pour un Bordeaux métropolitain*, l'équipe qui préside aux destinées de la CUB depuis 2007 cherche à "dessiner les contours de la métropole bordelaise de demain, à la fois plus dynamique, plus généreuse et plus douce" /6. Toujours très illustré – un point commun à toutes ces publications qui se veulent, chacune à leur manière, pédagogiques –, ce document dont le graphisme s'inspire de la bande dessinée ne fait pas pour autant dans l'eau tiède, rappelant que "Bordeaux n'a longtemps été qu'une ville (...), fameuse sans doute, mais qui tournait le dos à tout un continent". Que lui manquait-il donc pour être autre chose ? L'ouvrage répond en cinq adjectifs qui claquent comme autant de slogans : une métropole solidaire, stimulante, sobre, sensible et singulière. Cinq "s" qui veulent écrire les mots du futur, un "désir de métropole" auquel la création d'une "coopérative métropolitaine" doit fournir les outils adaptés – et mutualisés, donc. À l'échelle de 2030, horizon qui clôt (ou bien ouvre, c'est selon) la réflexion, il s'agit de se projeter dans une métropole en mouvement dont un "indicateur participatif" montrerait les progrès au fil des années... Vaste objectif que deux autres publications, consacrées au programme "50 000 logements", organisé autour des axes de transport collectif de l'agglomération bordelaise, s'efforcent de rendre tangible et plus concret /7. Le géographe Michel Lussault explique ainsi, dans la préface du plus récent opus, que "l'urbanisation globale des mœurs" permet de mesurer "la qualité et la pertinence" de l'action publique en matière de logement, pas moins.



Vers une métropole "cosmopolite" et "attractive"

Le lancement d'une revue d'idées n'est jamais anodin dans une agglomération. La création, toujours à l'initiative de l'agence d'urbanisme, en collaboration avec les éditions Le Festin, de *CaMBo* (pour Cahiers de la métropole bordelaise) en juin 2012, a répondu, selon ses concepteurs, à un triple objectif : "donner les clés

d'intelligibilité de la ville contemporaine", "tenter de parler simplement d'affaires parfois complexes" et "partager des ambiances, au détour d'un paysage (...), dans une appropriation sensible de l'urbanité" /8. Volontiers impressionniste, mais solidement ancré dans les pratiques locales, cette vision vient compléter le "discours de la méthode", fort présent dans les publications précédentes, au bénéfice d'une lecture à plusieurs voix, ouverte mais néanmoins impliquée dans la vie de la cité, dont les thèmes des deux premiers numéros – *Bordeaux, ville cosmopolite* et *Marcher en ville* – témoignent. Il s'agit moins d'ailleurs de témoigner que de donner du sens à une "condition urbaine" qui "demeure impensée, ici comme ailleurs".

Cet "impensé" n'est pas l'apanage de Vincent Feltesse, si l'on en croit le long dialogue qu'il mène avec le sociologue Jean Viard dans la collection Entretiens de l'ESSEC que dirige ce dernier /9. "Amoureux des villes" et plus jeune président de communauté urbaine en France (il a 45 ans), le président de la FNAU y plaide en faveur d'une "politique des villes" repensée au plan national, mais on peut y lire quelques réflexions dont l'effet local n'est sans doute pas dû au hasard. "Bordeaux fait partie des agglomérations qui ont payé un lourd tribut à cet urbanisme moderne adepte du zoning et du tout-automobile (...). On essaie peu à peu de rectifier le tir". Mieux respecter les temps des habitants, développer la ville numérique, construire une "offre urbaine attractive" : "les pistes sont nombreuses, elles sont connues, souligne Vincent Feltesse, mais elles restent pour le moment des initiatives isolées, des expérimentations extra-locales. Pour qu'elles soient réellement efficaces, elles doivent être généralisées et mises en œuvre à plus grande échelle" /10. De la coupe aux lèvres, la distance s'affiche encore. Bordelais, encore un effort ?

| P. G.

6/
Textes de Jean-Marc Offner et Olivier Gerstlé, CUB / Korus éd., octobre 2012.

7/
5 dialogues pour 50 000 logements autour des axes de transports collectifs, synthèse du dialogue compétitif, CUB, mars 2011 (rédaction : J.-B. Rigaudy - a'urba) et *Avec vue sur la métropole*, archibooks, 4^e trim. 2012 (textes de Delphine Desveaux et Véronique Siron).

8/
CaMBo, deux numéros par an, diffusion Le Festin – contact@mail.lefestin.net

9/
La décennie bordelaise ; quelle politique urbaine à l'heure des métropoles ?, L'Aube, 2012.

10/
Op. cit., pp. 64-66.

CHIFFRER, DÉCHIFFRER LES VILLES

Face à l'importance des mutations liées notamment à la métropolisation, la transformation de notre compréhension des territoires, y compris à travers leur traduction chiffrée, est devenu un enjeu essentiel. En effet, alors que les politiques publiques prétendent agir sur l'organisation et le fonctionnement des territoires, elles s'appuient de fait sur une certaine "représentation" de la réalité qui formatent ces politiques et réduisent parfois leur portée.

À l'occasion de leur 33^e rencontre nationale, organisée à Bordeaux - Cenon en novembre 2012, les agences d'urbanisme ont souhaité engager une réflexion sur la manière de combler les lacunes de l'expertise territoriale et mobiliser les contributions des nombreux partenaires qui interagissent sur le territoire : usagers, chercheurs, opérateurs privés, journalistes... Avec le constat suivant : le politique est (aussi) dans les méthodes. Ce nouveau numéro hors série de la revue *Urbanisme* consacré aux "actes" de cette rencontre – le vingtième réalisé en partenariat avec la FNAU – rend compte de cette démarche et de ses premiers résultats qui visent à rapprocher les compétences aptes à renouveler ce que l'on appelle "l'intelligence territoriale".

OUR CITIES: FIGURING THINGS OUT

In the light of current urban change and its reflection of an ongoing process of metropolisation, planners are under pressure to deepen their understanding of the various types of territories and of what statistics can tell us about them. While public sector policies claim to be influencing territorial organisation and functioning, they in fact rely on a certain "representation" of reality which tends to homogenise them and so reduce their scope and impact.

At their 33rd National Congress in Bordeaux in November 2012, France's town planning agencies considered how to fill the gaps in territorial expertise and mobilise contributions from the many interacting partners concerned: users, researchers, the private sector, journalists, etc. Their conclusion: policy (also) hinges on the methods used. This special issue of *Urbanisme* – the twentieth published in partnership with the National Federation of Town Planning Agencies – recapitulates the congress proceedings and comes up with a set of initial findings aimed at bringing together the skills needed to inject new life into "territorial intelligence". |

